

72901

# LA REVUE NATIONALE

1895



NUMERO  
DE NOEL

# LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL.

Capital payé . . . . . \$500,000  
Fonds de Réserve . . . . . 225,000

## DIRECTEURS :

L'honorable M. Alph. Desjardins, président  
MM. A.-S. Hamelin, vice-président  
Dumont Lavolette  
Joel Leduc

MM. A.-L. de Martigny, directeur-gérant  
Tancrède Bienvenu, assistant-gérant  
E.-G. Saint-Jean, inspecteur

## SUCCESSALES :

Saint-Hyacinthe, Draumondville, Beauhéroux, Laurentides, P.Q., Hull, P.Q., Saint-Sauveur, Québec, Québec, rue St Jean,	A. Clément, gérant J.-E. Girouard, " L. Leduc, " H.-H. Ethier, " J.-P. de Martigny, " N. Dinn, " C.-S. Powell, "	Fraserville, Valleyfield, Victoriaville, Fremontville, Ste-Anne de la Pêrade, Edmonton, N.O.,	J.-O. Leblanc, gérant Ls de Martigny, " A. Marchand, " E.-C.-P. Chèvrollis, " J.-A. Rousseau, " S.-R. Benoit, "
--	--	--	--

## BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Catherine,	A. Boyer, gérant E. St-Jacques, comptable	Saint-Henri, Rue Ontario,	H. Dorion, gérant G. Leclerc, Jr., "
---	--	------------------------------	---

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

## CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre, Paris, France, New York, Boston, Chicago, Canada,	Le Crédit Lyonnais Glyn, Mills, Currie & Co Le Crédit Lyonnais National Bank of the Republic The Bank of America The Merchants National Bank Bank of Montreal The Merchants Bank of Canada Bank of British North America
---	--

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde.

# La Banque du Peuple

BUREAU PRINCIPAL : MONTREAL

ETABLIE EN 1834

Capital payé . . . . . \$1,200,000  
Fonds de Réserve . . . . . 600,000

## BUREAU DE DIRECTION

Jacques Grenier, Ecr., président  
George Brush, Ecr., vice-président  
M. Branché, Ecr.  
Wm. Francis, Ecr.  
Chs. Lecaillie, Ecr.

Alph. Leclaire, Ecr.  
A. Vrevoet, Ecr.  
J.-J. Houquet, caissier.  
Wm. Richer, assist.-caissier.  
Mr. Arthur Gagnon, inspecteur.

## SUCCESSALES :

Québec, basse-ville : P.-B. DuMoulin, gérant. Québec, St-Roch : Nap. Lavie, gérant. Trois-Rivières : P.-E. Fosselon, gérant. St-Jean, Qué. : H. St. Marc, gérant. St-Réal, Qué. : C. Bédard, gérant. St-Jérôme, Qué. : J.-A. Théberge, gérant.	Montréal, rue Ste-Catherine Est, A. Fournier, gérant. Montréal, rue Notre-Dame Ouest, J.-A. Blean, gérant. St-Hyacinthe : J. Laframboise, gérant.
---	---

## AGENTS EN CANADA :

Ontario : Melson's Bank et ses succursales. Nouveau-Brunswick : Banque de Montréal.	Nouvelle-Écosse : Bank of Nova Scotia. Île du Prince Édouard : Merchant's Bk of Halifax.
--	---

## AGENTS AUX ÉTATS-UNIS :

New York : The National Bank of the Republic. New York : Hanover National Bank.	Boston : National Baverer Bank.
--	---------------------------------

## Correspondants en Europe :

Angleterre : The Alliance Bank Ltd, Londres.	France : Le Crédit Lyonnais, P.-ris.
--	--------------------------------------

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

LA

**REVUE NATIONALE**

Recueil Mensuel

DE LECTURES CANADIENNES-FRANÇAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS,  
SCIENCES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE,  
AGRICULTURE, &c.

**ABONNEMENTS**

Téléphone Bell 2883

CANADA ET ETATS-UNIS . . . . .	{ 1 an \$3.00
	{ 6 mois 2.00
FRANCE . . . . .	{ 1 an 20 francs
	{ 6 mois 12 "
ANGLETERRE . . . . .	{ 1 an 15 shellings
	{ 6 mois 8 "
AUTRES PAYS . . . . .	{ 1 an \$5.00
	{ 6 mois 3.00

Le numéro 25c.

Strictement payable d'avance.

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

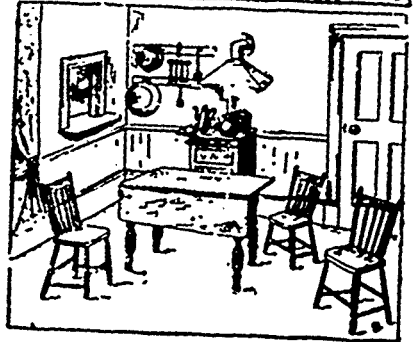
Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal, ou à nos agents attitrés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. CHARTRAND, directeur, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement, sert de reçu à l'abonné.

IMPRIMERIE DE "LA REVUE NATIONALE"

33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.



Cet Ameublement Complet de Maison

# EN CHENE SOLIDE POUR \$74.50

— COMPRENANT —

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne solide	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, Chêne solide	7 "
1 Superbe Ameublement de Salle à manger, Chêne solide	8 "
1 Superbe Ameublement de Cuisine, Chêne solide	4 "
En tout	26 morceaux

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville à des prix sans précédents, chez

## N.-G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

### 1575, RUE SAINTE-CATHERINE

(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Bell Téléphone 3710.

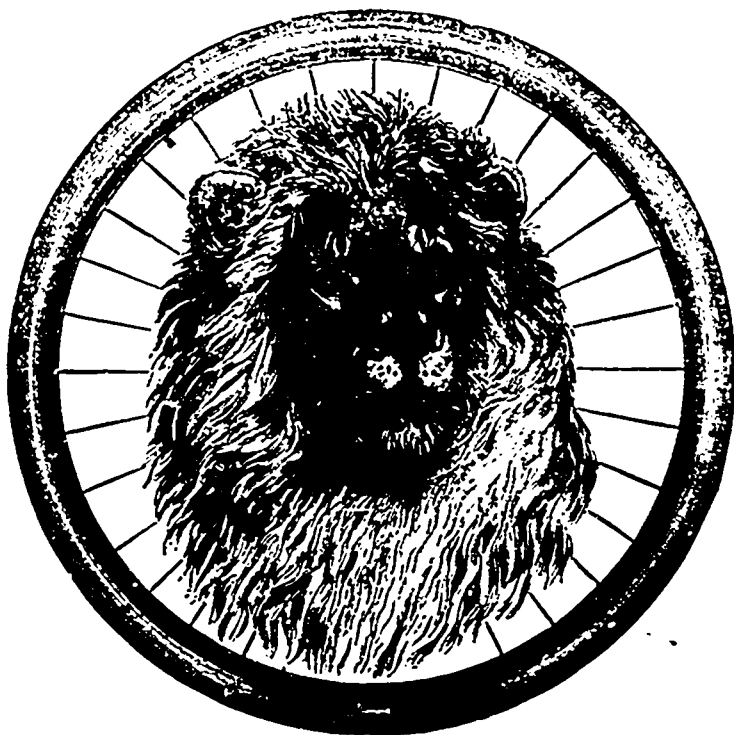
**MONTREAL.**

Spécialité pour toutes sortes de Marchandises rembourrées.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

# THE MONARCH

ROI DES BICYCLES, LEGER, FORT, RAPIDE ET ELEGANT



**4 MODELES, \$85.00 et \$100.00**

Demandez les Catalogues

**MONARCH CYCLE MANUFACTURING CO.**

Lake & Halsted Streets, Chicago, Ill.

Agence Canadienne:—6 et 7, rue Adelaïde Ouest, Toronto

**P. R. WRIGHT, Gérant.**

**WRIGHT & COOPER CO.**

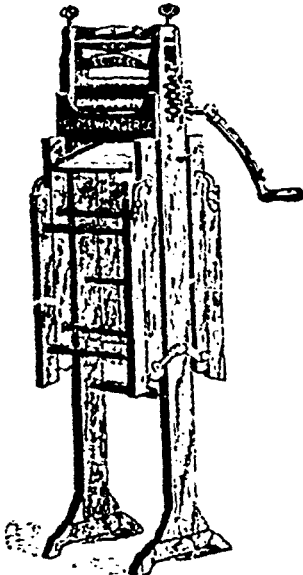
2100 Rue Sainte-Catherine, Montréal, Agents pour Montréal  
et le district.

6x.

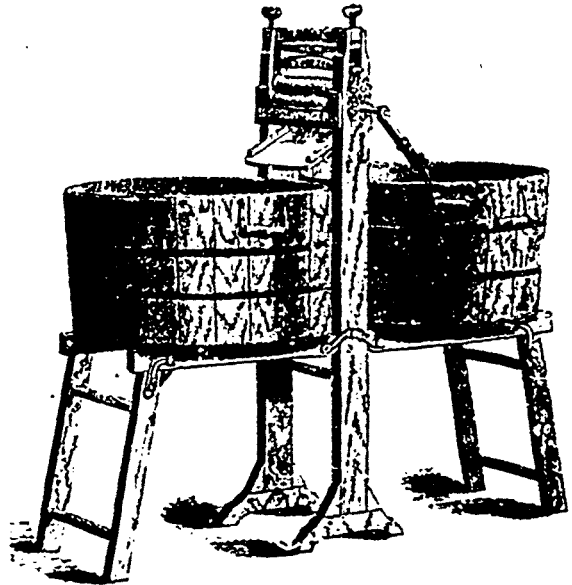
Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

Bureaux de la Metropolitan Manufacturing Co., L'American Wringer Co., Successeur  
**T. A. EMMANS, Gerant**  
 1678 et 1680, rue Notre-Dame, Montreal.

## Eclipse Folding Bench Wringer



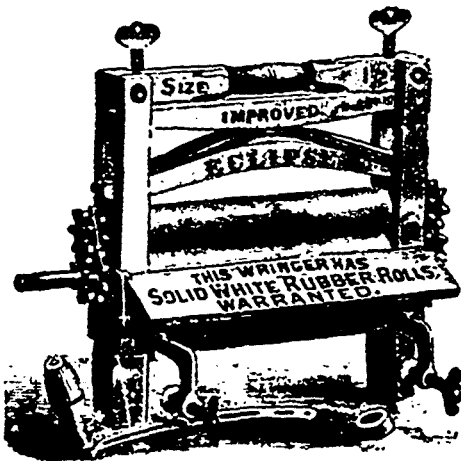
Ferme



Prêt au travail

Prix \$9.50 à credit. \$9.00 au comptant.

Les cuiviers ne sont pas fournis avec les "Wringers" dont les gravures ci-haut indiquent simplement le fonctionnement.



\$7.50 à credit. \$7.00 au comptant,

**AU COMPTANT OU A CREDIT.**

The American Wringer Co., successeur de la Metropolitan Manufacturing Co., 1678 et 1680, rue Notre-Dame.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

Ces tordeuses sont supérieures à toutes les autres. Toutes sont garanties. Envoyez-nous directement vos commandes car nous sommes les seuls à les vendre.

Nous sommes fournisseurs de meubles, de tapis, de prélatris, de matériel de cuisine, de faïences, de verrerie, etc., enfin de tout ce qui entre dans l'ameublement d'une maison.

# AMEUBLEMENT

DE

## Chambres à Coucher



Vous trouverez chez nous, l'assortiment le plus varié d'ameublements fabriqués avec des bois francs de toute espèce.

BOIS DUR - \$10.00 et au-dessus  
 CHENE - - 20.00 "  
 MOYER NOIR - 25.00 "

Et de plus, un choix varié de meubles de vestibule, de salon, de bibliothèque, de parloir, de boudoir, etc.

# T.-E. & A. MARTIN,

No. 1924 Rue Notre-Dame, Montréal.

### LE MONDE

CE Journal est reconnu comme l'organe du "TOUT MONTREAL," du public littéraire et des familles où l'on sait apprécier le Beau.

Ce Journal possède une clientèle de choix et s'efforce toujours de mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

*Morale:* LE MONDE est le Journal où l'on doit annoncer quand on a un article de valeur à offrir.



**NOUVEAUX PROCÉDÉS** américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.

Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**

7 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL.

### L'INDEPENDANT

Grand Journal Quotidien à Huit Pages.

Le Journal le mieux renseigné sur le mouvement canadien aux Etats Unis.

#### ABONNEMENTS:

Quotidien, \$1.00 par année.  
 Hebdomadaire, 1.50 par année.

SOCIÉTÉ DE PUBL. de L'INDEPENDANT,

13 Court Square In

FALL-RIVER, Mass.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

2<sup>e</sup>

LE NUMERO

# LES \* NOUVELLES

Le seul Journal Français du Dimanche

Abonnements  
payables.....  
d'avance.....

1 Mois . . 10c  
3 Mois . . 25c  
6 Mois . . 50c  
12 Mois . \$1.00

Servi à domicile aux abonnés sans augmentation de prix.

Les NOUVELLES, 37, rue St-Gabriel  
MONTREAL.

**Dr J.-G.-A. GENDREAU**



**CHIRURGIEN - DENTISTE**

20, Rue St-Laurent, Montréal.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Tel. 2318.

**L'ETOILE**

JOURNAL QUOTIDIEN

PUBLIÉ par LEPINE & CIE

A LOWELL, Mass., E.-U.

Abonnements : UN AN, \$2.00; SIX MOIS, \$1.50;  
TROIS MOIS, 75c.

Toutes Correspondances ou Communica-  
tions doivent être adressées à

L'ETOILE, 67 rue Market, LOWELL, Mass.

**QUERY FRERES**

Photographes Attitrés du Clergé

PENDANT 14 ANS CHEZ NOTMAN & FILS

Photographies en tous genres et d'après les procédés les plus récents.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.



Faites un beau Cadeau à Madame  
ou à Mademoiselle.....

## Un beau PIANO KARN

.....LE ROI DES PIANOS.....

UNE REMISE SPECIALE POUR D'ICI AU 1er JANVIER  
.....En Exhibition chez.....



En dépositaires **GRAND CHOIX DE MUSIQUE ENFEUILLE**  
**DEMANDEZ NOS CATALOGUES.**

**J. O. LABRECQUE, COUSINEAU & CIE**

**BOIS ET CHARBON**

TELEPHONE 6251

**83, Rue Wolfe, 83**  
**MONTREAL.**

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

● ● ●  
**Patins -**

~ ~ ~ ET ~ ~ ~  
**- Grelots**

**Rotissoire Royale**

Epargnant 20 % de Viande et dispensant d'arroser le rôti.

\$1.00 à \$2.25 chaque.

Sorbetières, Glacières, Ton-  
 denses à Gazon, Outils de  
 Jardin. Ustensiles de cui-  
 sine, Coutellerie, Etc. Etc.

— CHEZ —

**L. J. A. SURVEYER**

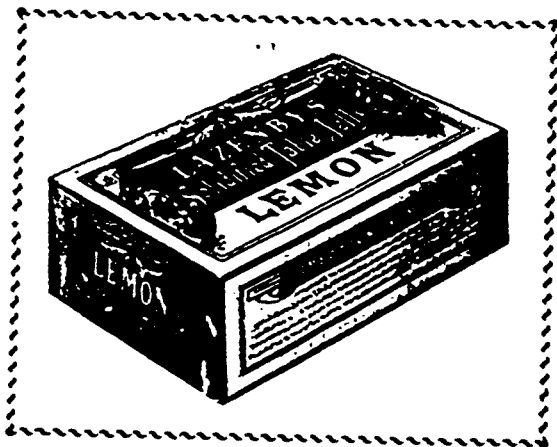
Tel. 1914. 6, Rue St-Laurent.

**COMPOTES DE TABLES**



de

**LAZENBY**



Elles sont de première qualité seulement.

Les meilleurs épiciers les vendent.

**F.-H. BARR**

IMPORTATEUR ET  
 MARCHAND DE

**Fournaises, Poèles, Coutellerie et Fournitures de Maisons**

Plomberie, Appareils de Chauffage à Gaz et Fe blancherie

Allégez les travaux de la cuisine en achetant nos Fournaises, Poèles à Gaz  
 Réfrigérateurs, Faïence, Coutellerie, etc.

**Chez F. H. BARR 2373-75. Rue Ste-Catherine.**

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

IL NOUS RESTE ENCORE UN ASSORTIMENT  
ASSEZ CONSIDERABLE DE . . . . .

## PARFUMEUSES

*Parfums de choix, et Articles pour la Toilette que nous  
offrons a des prix déflant toute compétition.  
Si vous avez besoin de quelque chose dans notre ligne  
vous pouvez epargner considerablement en achetant a*

**La Pharmacie Nationale**

Telephone 2628. 216, Rue St-Laurent, Montréal.

ESSAYEZ LE 

# Cognac "P. RICHARD"

V. S. O. P.



Positivement le meilleur  
importé au Canada.....

Ce COGNAC est garanti  
pur à l'analyse.....

~ EN ~

**VENTE PARTOUT.**

Nous enverrons échantillon et prix sur demande.

SEULS AGENTS AU CANADA :

## LAPORTE, MARTIN & Cie

**MONTREAL.**

Mentionnez ce journal. 

# N. LEVEILLÉ

- - -

## Marchand-Tailleur

*Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt*

### 138½ RUE SAINT-LAURENT

**MONTREAL.**



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds  
de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

12

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*

A l'épée: LA FORCE  
A la plume: LA PRUDENCE

## AUTOUR DU BERCEAU DE JESUS



'ÉTAIT la nuit de Noël.

Renversée dans un bon fauteuil, et les pieds sur les chenets devant un bon feu pétillant, je me reposais paresseusement des tracas d'une journée bien remplie, sans autre lumière que les nuances variées et étranges que jetait sur les bibelots semés autour de moi la flamme belle et vive de mon foyer : la sensation d'un bonheur facile peu à peu me pénétrait toute.

Au dehors, la tempête battait son plein.

Une de ces grosses giboulées canadiennes, à la voix sonore qui fait gémir jusque dans leurs bases les constructions les mieux assises, enveloppait et les passants et les chemins dans ses tourbillons vertigineux de blancs et larges flocons de neige.

Un instant, c'était le calme ; puis, battant les carreaux, secouant les fenêtres, on entendait la rafale reprendre sa course furieuse, à travers les obstacles mêmes qu'elle brisait sur son passage.

Soudain de joyeuses volées dominant le tumulte de la tempête : les cloches de toutes les églises de la ville, en un chœur puissant, font monter dans les airs, leurs chants émus et enlevés :

“ Noël ! Noël ! Noël !.... ”

O mon beau Canada ! ô nuit de Noël ! ô mystère consolant d'un Dieu fait homme !....

J'allais me laisser bercer par le flot des pensées suaves qui envahissaient mon âme, quand je fus tirée de ma rêverie par des bruits de pas nombreux, de grands éclats de voix, des rires bruyants, confus, et, le temps de le dire, des amies, et des amis encore, pleins de gaité, d'entrain, d'abandon, faisaient irruption chez moi.

— A l'église! à l'église! — me crie, d'un seul accent, tout ce monde folâtre.

— Et Mathilde? et Georges? demandai-je, surprise.

— Ils ont pris le plus long; nous les rejoindrons en route.

Pendant qu'à la hâte je m'emmitouffais chaudement, Blanche R. se mit au piano. Et le calme, tout à l'heure presque mystique, de mon



appartement, recouvra son inexprimable douceur sous les voix fraîches et harmonisées de la troupe joyeuse, entonnant, avec ensemble, les notes lentes et si pures du beau Noël d'Adam :

“ Minuit, chrétien, c'est l'heure solennelle  
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous  
Pour effacer la tache originelle,  
Et de son Père arrêter le courroux.

Le monde entier tressaille d'espérance  
 En cette nuit qui lui donne un Sauveur !  
 Peuple à genoux attends ta délivrance.  
 Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur !”

.....

\*  
 \* \*

Georges n'était pas beau, Mathilde n'était pas belle, si tant est que la beauté consiste dans la régularité des traits, dans la perfection des lignes.

Mais quand on les apercevait l'un à côté de l'autre, elle, majestueuse et digne dans sa toilette toujours élégante, soignée ; lui, gracieux, attentif, avec un quelque chose de délicat, de raffiné dans le maintien ; eh bien ! on se retournait pour les regarder davantage, et l'on se surprénait murmurant, plein d'extase : “Quel joli couple !”

Il y avait deux ans, comme ce jour, à la Noël, que Georges et Mathilde s'étaient, pour une première fois, rencontrés.

Et, coïncidences nouvelles : c'était la nuit aussi, à Notre-Dame.

Les derniers feux de l'encens embaumaient encore le saint lieu, l'orgue magique avait jeté ses derniers sons.

A la crèche, où les adorateurs recueillis se pressaient, Mathilde avait senti le grand regard de Georges fixé sur elle. Une de ces émotions, qu'on voudrait saisir au vol et faire durer toujours, la caressa subitement. Alors, elle se troubla, rougit, sous la fascination de cet œil plus tendre qu'audacieux.

A demi effrayée, — mais d'un effroi qui la grisait bien délicieusement, — elle voulut s'éloigner, sortir de la foule...

Mon Dieu ! elle s'aperçut qu'elle était seule !

Où ses amis ne l'avaient pas suivie, ou elle les avait perdus...

Que devenir ?... Que faire ?

Et les ténèbres au dehors !...

Visiblement embarrassée, elle chercha longtemps dans l'église, autour du berceau de l'Enfant-Dieu, quelque figure amie, connue...

Fatalité ! elle n'en reconnaissait aucune !

Lentement, lentement, les pieux fidèles quittaient le temple divin...

Pauvre Mathilde ! il lui fallait tout son courage, et beaucoup plus, pour penser affronter les dangers de la rue, seule, la nuit !...

Elle pensait à sa chambrette rose, à son coin du feu si douillet, si bien capitonné ; à sa mère épiant peut-être son retour...

Le sacristain faisait activement sa besogne ; quelques instants, et l'église serait sans lumière...

Désespérée, et d'une agitation facile à concevoir, Mathilde allait se livrer aux angoisses de la route, quand elle croisa le même jeune homme qu'elle avait vu à la crèche, — le même regard ! — si doux, si rassurant...

L'avait-il épiée ?...

Enhardie quelque peu par sa situation pénible, mais tremblante



encore, elle leva vers lui ses yeux inquiets, émus, presque en larmes...

Respectueux, il s'avança...

Mathilde avait désormais, sinon un gai compagnon du groupe d'amis inconséquents qui l'avaient abandonnée, au moins un gardien, un noble défenseur.



Et en effet, Georges l'accompagna sans lui adresser une seule fois la parole : aussi réservé que discret, il marchait à quelques pas, un peu en arrière d'elle.

Cette tenue calmait bien la pauvre enfant, si nerveuse sous le coup de sa mésaventure ! Aussi, quand elle eut atteint le logis maternel, en se retournant pour saluer son protecteur, elle eut voulu lui tendre la main et lui dire : merci ! Mais la voix s'éteignit sur ses lèvres quand elle se trouva face à face avec Georges, lequel, d'ailleurs, s'empressa de soulever son chapeau et de s'éloigner rapidement.

Elle ne le revit plus !

Faut-il l'avouer ? Mathilde en fut chagrine.

Et je puis bien le dire : plusieurs fois, elle alla s'oublier en prières auprès du divin Enfant.

Du berceau de paille, qu'elle contemplait avec piété, ses yeux erraient ensuite à travers le peuple chrétien qui venait s'agenouiller à ses côtés.

Mais rien, rien, toujours rien !



Ce regard, qui avait si directement pris le chemin de son âme, la nuit de son odysée, elle ne le retrouvait pas...

Et pourtant, son cœur battait tout mystérieusement, — s'essayant à l'amour par des chants à demi bégayés.

\*  
\*  
\*

Un soir de février du carnaval suivant, la somptueuse demeure de Madame Z., rue Saint-Denis, était brillamment illuminée.

De pompeux équipages allaient, venaient en tous sens, pour déposer sur les marches de

la résidence en fête des flots d'invités de distinction.

Toute la jeunesse qui sait rire et s'amuser était en liesse.

Gabrielle Z. venait d'atteindre ses dix-huit ans, et sa mère la présentait solennellement au beau monde qui, d'habitude, fréquentait ses salons.

Mathilde avait revêtu, pour la circonstance, une toilette qui lui seyait à ravir. Simple autant que riche, elle n'en faisait paraître qu'avec plus d'avantage la souplesse de sa jolie taille.

Quelques fleurs à son corsage, d'autres se mariant à ses cheveux d'ébène, composaient à elles seules toute une parure.



— Savez-vous, me dit-elle tout-à-coup et transportée, mon bel inconnu de Notre-Dame est ici !

— En êtes-vous sûre ?

— Mais oui, je le reconnais la-bas, au milieu de ce groupe qui entoure Gaston X. Mon cœur ne saurait me tromper..

Son cœur ! le put-elle maîtriser vraiment, lorsqu'elle vit le jeune homme de haute taille, qu'elle me désignait, se détacher de ses amis pour venir vers elle ?

Rien n'en parut, aucun embarras ne la trahit ; et résolue à prendre la balle au bond, la première, avec une grâce charmante, elle avança la main :

— Monsieur, ma mère aurait désiré vous remercier de l'extrême bonté que vous avez eue pour moi...

— Comment ! qu'ai-je fait de si grand, mademoiselle ? Ce que tout gentilhomme aurait fait dans le même cas. J'ai ramené à son nid l'oiseau frileux et égaré, ajouta-t-il d'un ton d'affectueuse bienveillance, retenant dans sa main gantée celle de Mathilde.

— Et avec tant de délicatesse ! interrompit vivement celle-ci, attachant ses deux yeux noirs très beaux sur son interlocuteur.

Il s'émut, hésita ; mais reprit :

— Madame votre mère me verrait avec plaisir, mademoiselle ?...

— Oui, oui ! répondit la brunette avec chaleur. Songez donc, monsieur ! c'est presque une dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous, lors de cette nuit de Noël, qui m'a fait passer par une si grande frayeur...

Georges sourit, mit son nom sur le carnet de Mathilde et salua profondément.

Plusieurs fois, durant le bal, je les revis, cubliés dans l'entraînement d'une valse ou la cadence d'une polka.

Mathilde semblait s'abandonner sans réticence au charme captivant de son nouvel admirateur, et ce, sans le connaître davantage ; mais avec confiance en ses hôtes et la conviction intime que la bonne compagnie ne reçoit que la bonne compagnie.

D'ailleurs, la conquête s'était faite d'emblée de part et d'autre, je crois, tant ces amis d'une heure se témoignaient une attention visible, une confiance heureuse.

Y a-t-il des "Litanies de saint Georges" approuvées, connues ?...

Je l'ignore, et Mathilde n'en savait pas le premier mot non plus, car de retour chez elle, agenouillée sur son prie-dieu, en toilette de bal encore et son carnet à la main, elle n'en aurait jamais fini !

Tels étaient les amis, Georges et Mathilde, dont je m'étais enquis avant notre départ pour l'église ; tels étaient les amis qui nous avaient si galamment brûlé la politesse, et que nous ne retrouvâmes qu'après la messe, quand nous allions revenir.

— Pardonnez-moi, me dit Mathilde, serrant ma main, là, au milieu de la foule, tandis que j'apercevais, sous son voile, des traces visibles



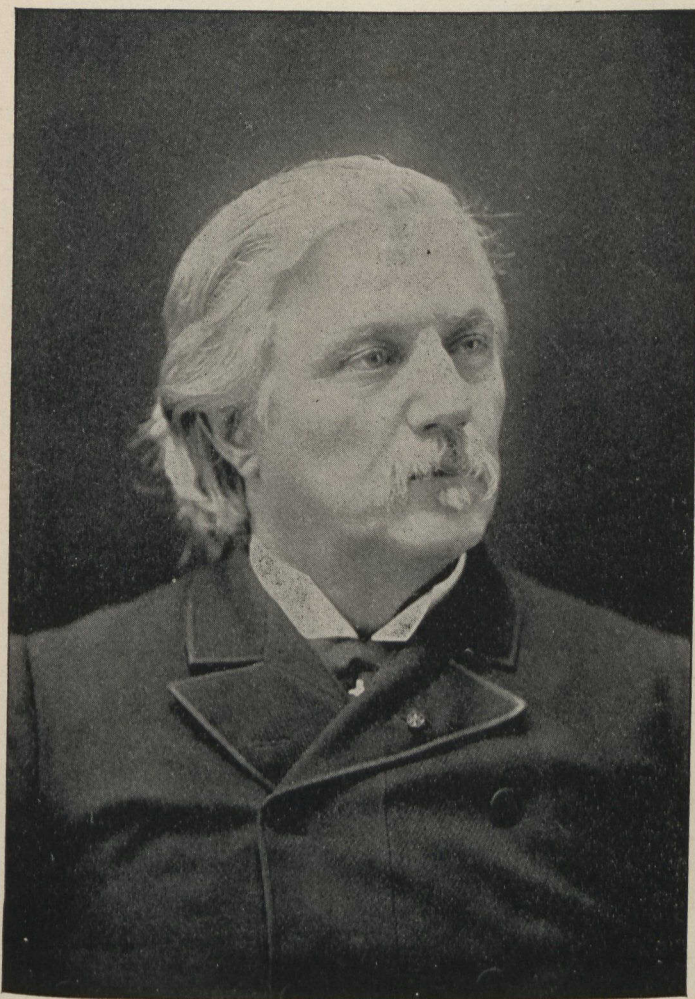
de larmes. . . — Georges a voulu que nous fissions cette nuit de notre visite à la crèche un pieux pèlerinage, — continua-t-elle. Vous le savez : il y a deux ans à cette heure, à cet endroit même, que nos âmes se sont reconnues ; dans quinze jours, nous nous marierons. Ne devions-nous pas à Jésus naissant une action de grâce fervente, recueillie, pleine de silence et de mystère ? . . .

Je sentis la main de Georges, à son tour, trembler dans la mienne : des pleurs brillaient retenus au bord de sa paupière ; gagnée moi-même par l'émotion du moment, je m'inclinai sur le divin berceau et je dis, du fond de mon âme, avec ardeur :

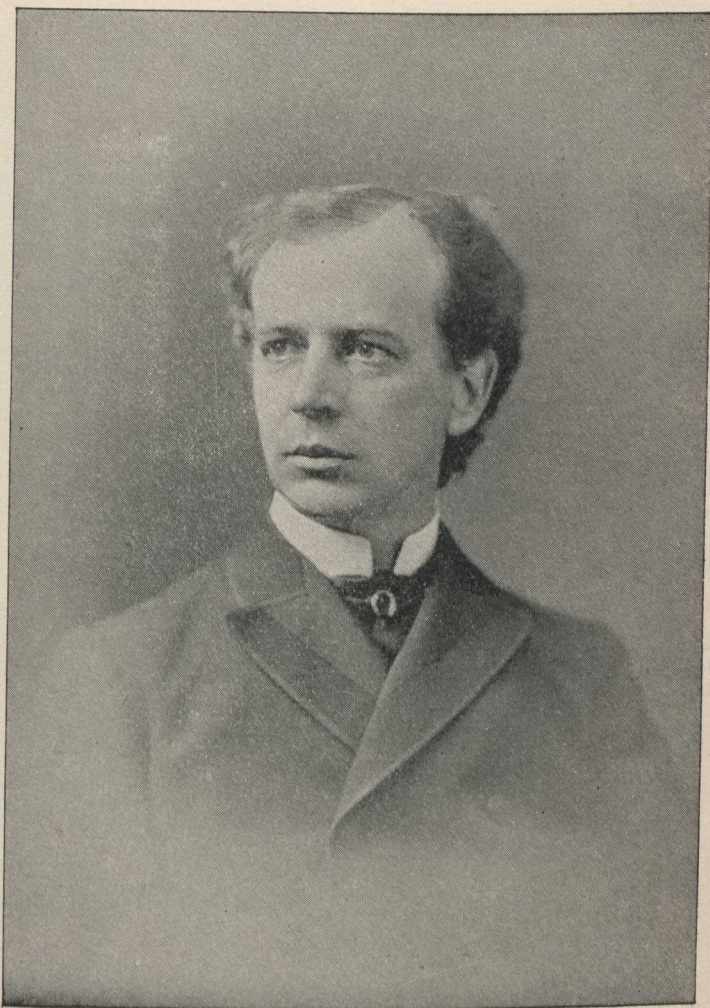
— Jésus-Enfant, bénissez-les !

.....

Je les ai revus à la Noël dernière, à la crèche encore !  
Mais cette fois, ils étaient trois . . .



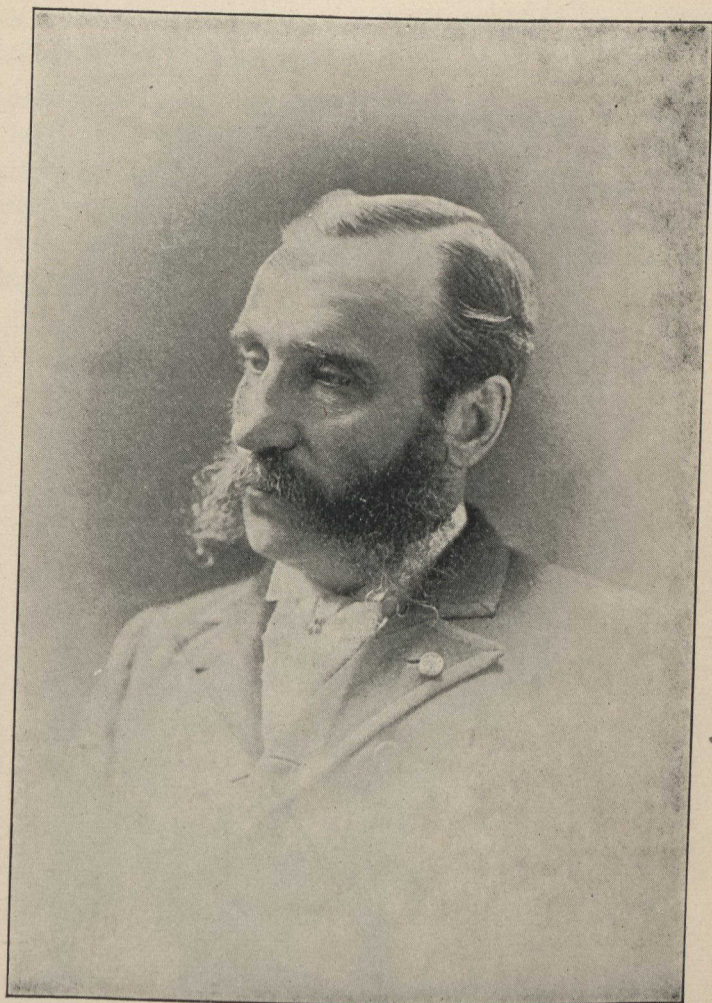
*L'honorable M. J.-A. Chapleau*



*L'honorable M. Wilfrid Laurier*



*L'honorable M. G.-A. Nantel*



*L'honorable M. F.-G. Marchand*



Mathilde, avec un aplomb exquis, essuyait bel et bien les larmes qui coulaient abondantes de ses yeux.

Je me tournai vers Georges.

Des gouttes d'eau, comme autant de perles, glissaient lentement sur ses joues, malgré ses efforts pour les retenir, et couraient se cacher dans son abondante moustache noire.

L'un et l'autre se souriaient à travers leurs pleurs, avec une expression d'in définissable tendresse.

Leur gracieuse Eva, âgée de trois printemps, à laquelle on avait fait une fête d'assister à la messe de minuit, était bien émerveillée du déploiement de luxe, et de ces lumières aux mille nuances dont on avait entouré le bon Jésus, tendant si gentiment vers elle ses petits bras roses et potelés ; mais elle restait toute surprise de l'attitude de son papa, de sa maman.



Son regard, plein d'une inquiétude naïve, allait de l'un à l'autre, avec un jeu de physionomie intéressant à observer.

Elle ne savait plus, la poupinette ! si elle devait rire ou pleurer ! . . .

Lui apprendra-t-on que les larmes sont souvent les hymnes d'une reconnaissance que les lèvres se refusent à répéter ?...

Voilà bien un conte de Noël que la fillette n'oubliera jamais, — et que les lecteurs de LA REVUE NATIONALE liront peut-être avec plaisir, au retour de la fête du

25 DÉCEMBRE.

HERMANCE.



# LA CANADIENNE

---

La Canadienne, ce type intéressant que nous aimons, la Canadienne de notre jeunesse, celle que nous coudoyons, nos petits-enfants ne la connaîtront qu'imparfaitement, dans un vague souvenir, car cette figure originale perd, chaque jour, de sa netteté.

C'était, il y a peu d'années encore, un portrait très clair, très distinct, mais il se bardouille à vue d'œil, et les traits s'altèrent. Il se modifie sous les influences multiples qu'exerce sur lui, grâce à nos facilités de communications, le rapprochement des races.

Ces altérations lui viennent encore du contact des multitudes qui s'entassent dans les villes, où l'on sent la fièvre des affaires qui désagrège la famille, ouvre la table d'hôte et rétrécit aux repas le cercle de la maison.

La presse y appose aussi une empreinte étrangère. Telle qui, dans son enfance, ne connaissait que les innocents commérages de son village, sent que sa tête va se détraquer sous les torrents de nouvelles que, tous les soirs, de tous les points du globe, on lui distribue pour un sou. Et ce petit cerveau, autrefois calme et paisible, est surexcité, bouleversé par les récits extravagants, étourdissants, les procès scandaleux qu'elle n'eut pas osé lire — c'eut été un si mauvais livre — ces années dernières.

Pourtant, c'est dans ce monde nouveau qu'on fait la génération qui pousse. Que dire de la bicyclette ! Mais non, vous allez sourire, n'en parlons pas ; et puis, elle n'est pas encore maîtresse ici ; quelques mois, probablement, lui suffiront pour franchir la distance qui la sépare de nous ; enfin, n'anticipons pas.

Avant donc que la Canadienne du XIXe siècle ait été supplantée par la femme de promesse du XXe, esquissons sa chère silhouette, et que nos enfants sachent un peu ce que nous avons été !

Au physique, auront-elles notre taille courte et notre mine gras-souillette ? Un peu d'embonpoint ne nous sied pas mal ; le teint ne se flétrit pas très vite et la figure reste agréable. Pourtant, aujourd'hui, beaucoup ont horreur d'une rondelette ; on préfère les femmes élancées. On parvient à s'amincir, grâce au *laoting*, aux exercices en plein air, au sport ; toutes choses que la véritable Canadienne n'a jamais aimées : faire la diète, prendre des bouillons d'air pur et suivre les règles de l'hygiène. Voyez donc comme déjà elle se métamorphose. Au fond de nos campagnes, là où les types sont encore intacts, on se méprend sur le caractère d'une compatriote en voie de transformation ; on entend de braves gens qui chuchotent entre eux : "Tiens, je la prenais pour une Anglaise !" Et puis l'allure, tout va changer.

La Canadienne a l'air dévot, ses livres de prières sont volumineux, les anciens, c'est entendu, car, à présent, on en fait qui sont de minuscules bijoux. Elle ne redresse pas la tête avec fierté et ostentation ; sa démarche est modeste, digne, et on sent que la gravité fait vite place à la frivolité chez la jeune femme. Elle devient sage prématurément sous les devoirs multiples que lui impose la maternité. A son logis, les minois frais et roses arrivent poussés les uns après les autres.

C'est ici, au milieu des siens, que se déploient ses plus belles facultés, que se révèle son cœur qui se donne, qui se dépense jusqu'à l'héroïsme.

Nos pères ont pensé juste, quand ils l'ont chantée dans l'hymne national ; elle personnifie vraiment la gloire, la force de notre race. Quand la conquête vint nous arracher à la mère-patrie, il semblait que soixante-dix mille âmes que nous étions alors disparaîtraient bientôt, perdues dans les flots envahissants de l'émigration étrangère ; mais on avait compté sans elle, sans la femme. Aujourd'hui nous sommes un million et demi, et quand nous chantons "Vive la Canadienne" nous sentons qu'elle est toujours notre espérance.

Gardiennne intègre des mœurs, elle rend le foyer agréable ; le Canadien y demeure le plus souvent attaché. Les réunions de famille sont nombreuses et gaies. Tout est un prétexte pour se rassembler, pour fêter.

Aussi les traditions se conservent longtemps ; de vieilles bonnes histoires qui n'ont souvent d'autre mérite que celui de faire rire, vont de bouche en bouche et passeront peut-être ainsi à la postérité.

Les vertus domestiques sont donc développées à un très haut point chez la Canadienne et s'allient parfaitement avec ses sentiments religieux. Sa foi est robuste et sa vénération pour le clergé, profonde. Sa conduite est généralement d'accord avec ses principes, et elle accomplit scrupuleusement ce qu'elle croit être son devoir.

Dans nos campagnes, là où la distance à l'église est longue, la piété est moins grande que dans nos villes. La femme, dans les villes, suit les confréries, les retraites, assiège les confessionnaux. Sa ferveur, cependant, ne la prémunit pas avec assez de force contre certains défauts qui, pour n'être que véniels, n'en constituent pas moins une plaie sociale pour notre pays. Ainsi, la Canadienne a beaucoup de vanité ; son amour du luxe qu'elle appelle confort, est cause de perturbations dont le problème embarrasse nos économistes. Elle aime le clinquant et n'en use pas toujours avec goût ; la fille qui travaille ne songe qu'à se parer, sacrifie souvent un vêtement utile à un colifichet, à une plume. Chacun vit au jour le jour, personne n'amasse de fortune.

Aux soins de la mère de famille et à sa besogne de ménagère qu'elle sait remplir du reste, la femme à la campagne ajoute la culture d'un jardinet. Le jardin potager lui est entièrement dévolu. Elle y sème, outre les légumes, quelques plantes aux vertus médicales. Elle cultive aussi, par ci par là, des fleurs qu'elle dispose en de minces plates-bandes, sans se préoccuper comme l'Anglaise de les marier joliment, d'en embellir, d'en poétiser la demeure ; point de vignes grimpantes, de fraîche verdure qui courent et s'enlacent sous les fenêtres. Sa vie toujours sérieuse se réfléchit jusque dans cette absence de coquetterie pour le décor de sa maisonnette.

Dans le temps des récoltes, elle travaille aux champs aussi rudement que l'homme

A la ville, c'est différent. Les loisirs, non, il n'y en a pas assez ; mais les économies de temps prises sur les soins domestiques sont presque toujours dépensées au profit des bonnes œuvres, ayant pour but de secourir le pauvre, le déshérité. Les œuvres philanthropiques que l'on préconise aujourd'hui, ne sont pas une nouveauté dans la religion catholique ; elles changent de nom voilà tout. Aider l'indigence a toujours été un des préceptes formels de notre religion, dans ce pays on le suit à la lettre ; les cœurs sont d'or. Quelque louable que soit ce sentiment de commisération pour un frère malheureux, il est à regretter qu'on ne comprenne et ne pratique ici que la charité qui a un résultat immédiat, sensible, palpable ; par exemple, celle qui donne à manger à celui qui a faim, qui vêt celui qui souffre du froid. L'assistance a des besoins plus élevés, plus délicats, plus subtils, mais non moins urgents à notre époque ; on la néglige.

La femme canadienne ne comprend pas qu'aider une institution qui a pour but de hausser le niveau intellectuel et moral d'un peuple, est une œuvre humanitaire, plus fructueuse que de secourir des misères isolées, aux derniers échelons de l'échelle sociale chez les dégradés, les infirmes, le résidu de notre race.

C'est ainsi qu'avec tant d'institutions philanthropiques, Montréal, la métropole de notre pays, possède avec grand'peine une université catholique, et n'a pas une seule bibliothèque publique, où dans toutes les classes de la société l'homme intelligent irait puiser la science nécessaire, qui dans son art, son métier, son genre d'entraînement quel qu'il soit, le ferait sortir de la routine, meurtrière du progrès.

Ceci m'amène à une considération nouvelle, celle du développement intellectuel de la femme.

Si, suivant ma pensée, j'ai suffisamment fait ressortir les qualités pratiques et morales de la Canadienne, on m'absoudra de la hardiesse que j'ai eue d'avoir osé effleurer un sujet aussi vaste, et on sera satisfait. Mais quel malheur que pour tous la préoccupation s'arrête là, et qu'hommes et femmes attachent si peu d'importance à la culture de la plus noble de nos facultés, l'intelligence, à celle qui, bien dirigée, centuple les forces, est comme le levier qui vient renforcer toutes les faiblesses.

Pourquoi ne donne-t-on à la femme dans les sciences, les arts, les chiffres, les arts manuels, qu'une instruction incomplète, superficielle, qui, en lui fournissant des notions écourtées sur tout, ne la distingue en rien ?

Qu'c lui ouvre de nouveaux horizons, et ne nous alarmons pas outre mesure de ses envolées. La femme, comme l'oiseau, reviendra toujours au nid. Seulement elle jugera tout mieux et de plus haut ; elle saura comprendre qu'il n'est pas de sot métier ; que c'est à elle de perfectionner le sien ; que plus d'un art, plus d'une science ont eu leur origine dans des occupations plus modestes que celles auxquelles elle se livre ; qu'il n'a tenu qu'à elle, par exemple, de se laisser supplanter dans la découverte de la vapeur, puisque la simple observation d'un couvercle de marmite que soulevait un peu d'eau en ébullition en a révélé le secret.

L'avenir ne devrait-il pas réserver aux labeurs d'une femme beaucoup des secrets qui assainiraient la *nursery* ? N'est-ce pas elle qui devrait formuler la théorie des maladies infantiles et de celles propres à son sexe ? On l'a dit avant moi, la médecine de l'avenir sera une science de cabinet ; pourquoi ne serait-elle pas celle de la femme ?

J'entendais un jour un père à qui Dieu avait donné des garçons et des filles, déplorer le partage inégal de l'intelligence chez ses enfants, où les sœurs avaient été douées en apparence au préjudice de leurs frères ; il se trouvait que la bonne semence était tombée dans le champ stérile qui ne produirait rien. Cette pensée m'affligea ; je n'avais jamais songé que les dons de Dieu pussent être un gaspillage, et que leur surabondance chez quelqu'un constituât un être anormal. Je comprenais tout de même cette remarque d'un homme d'affaires ! A

son point de vue, il avait raison. A quoi bon l'esprit chez une femme, tant qu'elle ne saura pas en faire une application pratique? La Canadienne, pourtant, n'en manque point; elle a été largement douée par la nature; elle a beaucoup de talents, et, dans ses yeux, on sent une âme. Elle est active et se dépense beaucoup.

Cependant, elle manque presque toujours d'initiative; ce défaut n'est point corrigé par son éducation. Elle est imprégnée d'idées préconçues, c'est-à-dire de préjugés. Le nouveau lui répugne; elle ne l'accepte qu'à contre-cœur et pour ainsi dire forcément.

Dans le besoin, la classe aisée a horreur de tout travail fructueux, rémunérateur; madame ne doit compter que sur le chef de famille pour la faire vivre, n'y eût-il entre eux qu'une parenté éloignée. Une fille, une veuve qui se tire seule d'affaire se dégrade, subit une déchéance sociale; on hésite à la recevoir; pour elle, point de profession honorable en dehors du mariage; peu importe si l'on se tire aux cheveux après.

Ceci explique peut-être pourquoi, ici plus qu'en Angleterre et aux Etats-Unis, les bonnes carrières restent fermées aux femmes.

Ceci dit, n'exagérons pas la critique et n'agrandissons pas démesurément les ombres; sachons n'en donner que ce qu'il en faut pour dépeindre avec vérité la figure que nous voulons rendre. D'ailleurs, la plupart, je le sais, ne donneront qu'une demi-attention au tracé noir du portrait; les traits saillants, les beaux côtés de la femme canadienne l'emportent tellement sur ses défauts, puisqu'elle est honnête et bonne; et puis, tout Canadien pense un peu comme l'Espagnol, que: "La femme devrait rester toujours la même, immuable comme l'étoile polaire, et, tout en exigeant d'elle d'unir les vertus d'un stoïcien à celles d'un ange, il voudrait la tenir sous cloche afin de l'isoler du reste du monde."

YVONNE.

## LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

---

*(Suite et fin)*

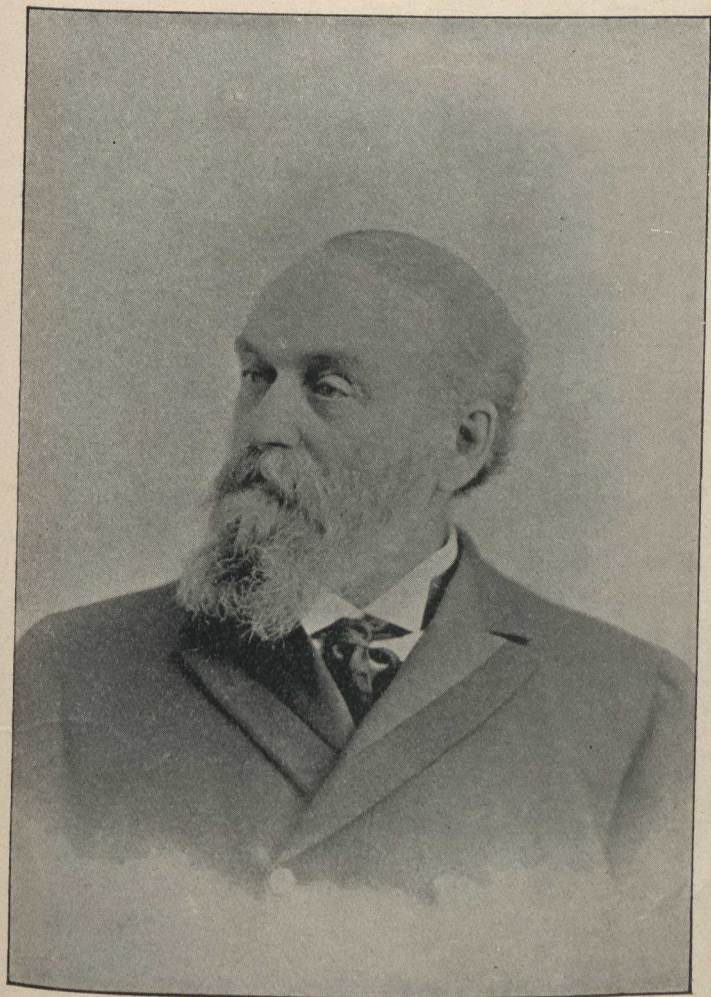
Tout ce qui précède donne, suivant moi, une idée exacte des "sociétés purement mutuelles." Il nous reste à parler des "sociétés à taux fixes." On appelle "sociétés à taux fixes" les associations qui exigent de leurs membres une contribution mensuelle fixe pour la "Caisse des Malades" et une contribution graduée suivant l'âge à l'admission des membres pour la Caisse de Dotation. Pour assurer le bon fonctionnement de la "Caisse des Malades" de ces associations, il leur faut, tout comme aux sociétés purement mutuelles, les conditions mentionnées au commencement de mon travail.

Le principe de ces sociétés en ce qui concerne la "Caisse des Décès" ou Caisse de Dotation est, suivant mon humble opinion, rationnel, juste et équitable. Je dis que ce système est rationnel : En effet, dans les dix premières années d'existence de ces sociétés il n'y a que quatre décès par mille membres, et, cependant, ces derniers paient toujours le même montant de contribution, ce qui permet à la Société de faire un joli fonds de réserve, et ce, pendant un grand nombre d'années, de sorte que, quand l'association commence à vieillir, les contributions ordinaires et une partie de l'intérêt qui s'accroît annuellement suffisent pour faire face à l'indemnité payable au décès des membres, et le fonds de réserve ne fait que s'accumuler, ce qui assure la permanence de ces sociétés.

D'ailleurs, supposons une société ayant trois mille membres dans la Caisse de Dotation, payant une moyenne d'une piastre par mois.

Les revenus annuels s'élèveront à "trente-six mille piastres" par an.

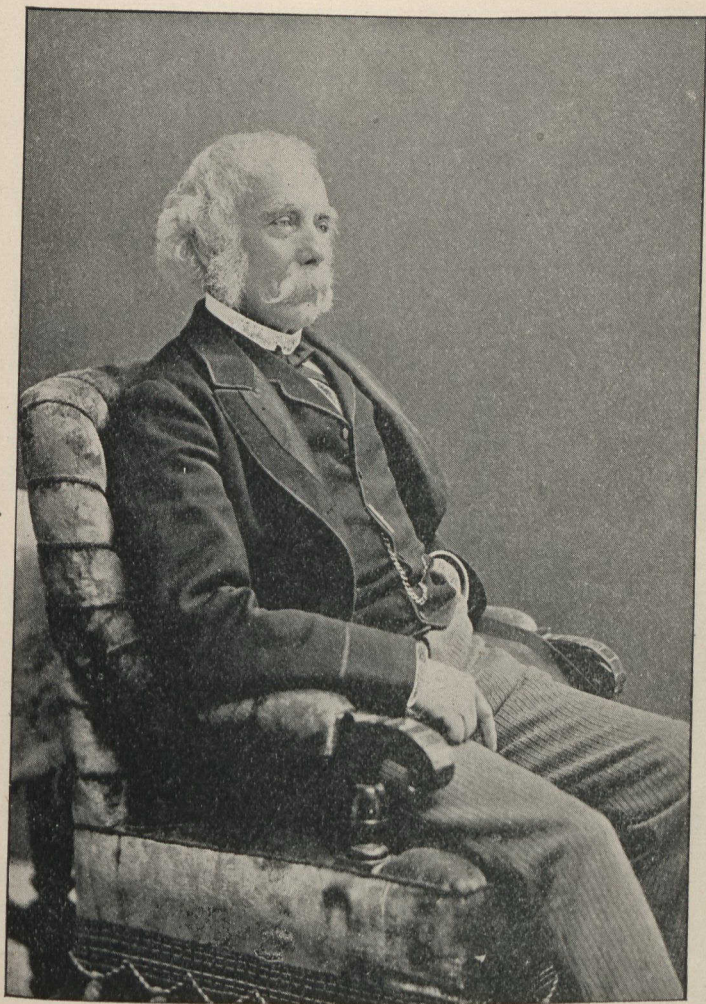




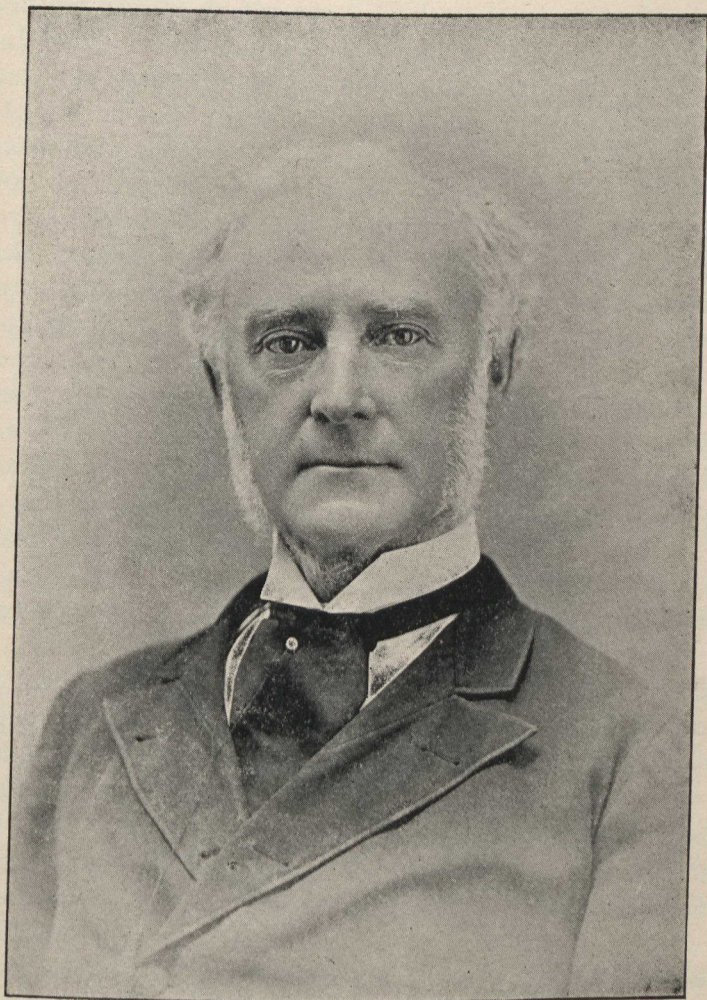
*L'honorable M. Alphonse Desjardins*



*L'honorable M. Joseph Royal*



*L'honorable M. Joly de Lotbinière*



*Sir W.-H. Hingston*

Sur ces trois mille membres, d'après les statistiques, il y aura une moyenne de douze décès par an. Les revenus de cette Société, pendant dix ans, pour la Caisse de Dotation, s'élèveront donc à "trois cent soixante mille piastres," et les déboursés pour décès, pendant le même laps de temps, à "cent vingt mille piastres," laissant un profit net de "deux cent quarante mille piastres," qui aurait été réalisé de ce chef, et ce, pendant une période de dix ans.

Cela seul donne un aperçu du système des sociétés "à taux fixes."

Je connais une Société de ce genre qui a été fondée en 1874.

En 1881, elle n'avait que quatre cents membres et accusait un déficit de quatre mille piastres.

Cependant, les directeurs de cette association ne se découragèrent pas, comptant n'arriver qu'à un bon résultat à cause de leur système qui, à leur point de vue, était excellent. Ils furent récompensés de leur persévérance, et, quatorze ans après, en 1895, cette société atteignit le chiffre de "quatre-vingt mille membres," et, aujourd'hui, elle possède un "fonds de réserve" de quinze cent mille piastres.

Je dis que le principe des sociétés à taux fixes est non seulement rationnel, mais qu'il est aussi juste et équitable, parce que ce système de contribution graduée, pour la Caisse de Dotation, d'après les âges de ses membres, est basé sur le meilleur principe de justice et place tous ses membres sur un pied d'égalité parfaite.

En effet, est-il juste qu'un jeune homme de vingt-et-un ans paie mensuellement le même taux de contribution qu'un homme de quarante-quatre ans ?

En réalité, les "sociétés à taux fixes" sont établies sur des bases aussi solides que les assurances régulières sur la vie. Avant d'entrer dans de plus amples détails, il serait bon de se demander ce que c'est qu'une "société à taux fixes."

Eh bien ! une "société à taux fixes," c'est une société de bienfaisance en ce qui concerne la "Caisse des Malades," et une véritable assurance régulière sur la vie, en ce qui concerne la "Caisse des Décès" ou "Caisse de Dotation."

En effet, les assurances régulières sur la vie ont des contributions fixes et graduées suivant l'âge à l'admission des membres, tout comme les "sociétés à taux fixes." La seule différence existe dans le taux des contributions.

Cependant, les dépenses des sociétés de bienfaisance étant beaucoup moindres que celles des assurances régulières, le "revenu net" est à peu près le même, de sorte que les sociétés à taux fixes ayant un "revenu net" à peu près égal à celui des assurances régulières, il s'en suit qu'elles sont fondées sur des bases aussi solides les unes que les autres, pourvu, toutefois, que le taux des contributions mensuelles des

sociétés à taux fixes soit aussi élevé que le montant mentionné dans les "tables" des meilleurs actuaires concernant le coût de l'assurance proprement dite, ce qu'on pourra facilement reconnaître en faisant la comparaison entre les taux des sociétés à taux fixes et la liste suivante :

Tableau indiquant le coût probable d'assurance de dix-huit à quarante-neuf ans inclusivement : —

### TABLEAU DES ACTUAIRES

Age	Montants	Age	Montants
18.....	\$7.13	34.....	\$ 9.09
19.....	7.21	35.....	9.29
20.....	7.29	36.....	9.48
21.....	7.38	37.....	9.69
22.....	7.46	38.....	9.91
23.....	7.56 <sup>1</sup>	39.....	10.13
24.....	7.67	40.....	10.36
25.....	7.77	41.....	10.61
26.....	7.89	42.....	10.89
27.....	8.01	43.....	11.25
28.....	8.14	44.....	11.70
29.....	8.27	45.....	12.21
30.....	8.42	46.....	12.84
31.....	8.58	47.....	13.52
32.....	8.75	48.....	14.26
33.....	8.92	49.....	15.06

Des statistiques récentes prouvent que les assurances régulières, ayant même cinquante ans d'existence, ne paient qu'une moyenne de quarante pour cent des revenus provenant des primes annuelles, ce qui revient à peu près au taux des contributions exigées par les sociétés à taux fixes. Conséquemment, il me semble qu'il ne peut y avoir de preuve plus évidente que celle-là, puisque, d'après l'expérience des assurances régulières sur la vie, le taux des contributions ordinaires des sociétés à taux fixes sera suffisant, même dans cinquante ans, pour payer les sommes dues aux décès, sans compter les intérêts sur le fonds de réserve accumulé pendant cette période.

Enfin, la Société à taux fixe dont j'ai parlé tout à l'heure a vingt-et-un ans d'existence, et, d'après le rapport officiel fourni par le président, en août 1895, elle n'a dépensé qu'une moyenne de soixante pour cent des contributions mensuelles, réalisant, de ce chef, le joli fonds de

réserve de quinze cent mille piastres. Comment nos agents d'assurance, nos amis les ennemis, peuvent-ils affirmer, après cela, que les sociétés à taux fixes ne sont pas aussi solides que les assurances régulières sur la vie?...

A propos d'agent d'assurance, permettez-moi de raconter un fait qui date de deux mois à peu près :

J'étais un jour tranquillement assis à mon bureau, lorsque mon assistant m'informe qu'un homme désirait me voir. Je lui dis de le faire entrer. Quelques instants après, un homme d'une trentaine d'années me présenta sa carte, en me disant qu'il était commis-voyageur et qu'il désirait obtenir des renseignements sur différentes sociétés, sous prétexte qu'il avait un grand nombre d'amis qui désiraient faire partie de ces associations.

Après que je lui eus donné quelques explications, il me dit qu'il y avait mille trois cent treize sociétés qui avaient failli aux Etats-Unis pendant les quinze dernières années, et me montra l'opuscule dont j'ai parlé plus haut. Je lui répondis : " Il n'y a rien de surprenant à cela, mais combien y a-t-il de sociétés à taux fixes parmi celles que vous venez de mentionner ? "

Nous nous mîmes à feuilleter le petit livret, et la conclusion fut qu'il ne put m'en indiquer aucune.

Au contraire, il était évident que toutes ces associations étaient des sociétés purement mutuelles.

Il finit par me dire qu'il aimait telle et telle société et qu'il y entrerait certainement, ainsi qu'un grand nombre de ses amis.

Puis, il s'en alla, en oubliant, toutefois, le petit opuscule mentionné ci-haut.

Je ne l'ai pas revu depuis ; cependant, un nom était estampé sur cet ouvrage, et ce nom était celui... d'un agent d'assurance, ce qui ne m'a pas surpris du tout... Ceux qui appartiennent aux sociétés purement mutuelles doivent-ils les abandonner ? Non, mais ils doivent travailler de toutes leurs forces à faire faire les changements nécessaires à la constitution de ces sociétés, de manière à assurer leur permanence.

Quant à ceux qui n'appartiennent à aucune société, à eux de faire le choix des associations auxquelles ils veulent appartenir. Cependant, je leur conseillerai de bien étudier les différents systèmes des sociétés et de choisir celles qui sont déjà établies sur des bases solides.

Un dernier mot et je termine.

Suivant moi, les gens riches ont raison de faire partie des assurances régulières sur la vie ; mais, pour la classe ouvrière, c'est une erreur, et voici pourquoi :

D'abord, le taux des contributions est beaucoup plus élevé. Ensuite, si l'assuré tombe malade, il devient très souvent incapable de

payer ses primes et perd tout ou presque tout ce qu'il avait versé dans la compagnie à laquelle il appartenait depuis plusieurs années ; tandis que, au contraire, en s'assurant dans une bonne société de bienfaisance, l'ouvrier malade reçoit des bénéfices de maladie qui assurent l'existence de sa famille et lui permettent de payer régulièrement ses contributions mensuelles.

Je conseille fortement à tous ceux qui liront cet article et qui trouveront mes assertions bien fondées de se donner la main pour encourager les sociétés nationales du type mentionné plus haut, et, par là, ils contribueront à une œuvre sociale qui mérite l'encouragement et la sympathie de tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à la grande cause de la mutualité en cette province.

L.-G. ROBILLARD.





## ARTISTE ET PÈRE

---

— Papa, viens ici.

— Que veux-tu mon petit ange ?

— La gorge me brûle ; j'ai soif !

— Prends ce verre d'eau, cela te rafraîchira ; mais, maintenant, repose-toi, car il est tard, et tu as besoin de sommeil.

— Que tu es bon, papa, et comme tu dois souffrir de me voir aussi malade ! Viens m'embrasser, papa !

Et le père, tout ému, de grosses larmes coulant le long de ses joues, se pencha vers l'enfant, entoura tendrement son cou de ses deux bras, et la serrant avec effusion contre sa poitrine qui se gonflait sous des sanglots comprimés, déposa sur ce front si pur un baiser d'amour, immense, infini .....

.....

Jean LeBon était âgé à peine d'une quarantaine d'années ; grand, mince, la figure empreinte de noblesse, illuminée par deux yeux pleins d'intelligence, les cheveux longs et légèrement bouclés, les mains blanches et délicates, le grand air de sa personne, tout chez lui indiquait une bonne éducation ; mais, d'un autre côté, ses habits usés jusqu'à la corde, rapiécés çà et là, le mobilier humble et boiteux qui garnissait les trois pièces de son logement, les quelques cadres vieilliss suspendus à la muraille, annonçaient aussi la gêne, sinon la misère de cet intérieur.

Jean LeBon était né artiste : doué de talents peu ordinaires, il s'était voué de bonne heure au culte de l'art, et, se sentant le feu sacré, il avait refusé un emploi lucratif qu'on lui avait spontanément offert, préférant

plutôt sacrifier tous les instants de sa vie et toutes les aspirations de son intelligence à la pratique de l'art, à la peinture idéale. Il s'était marié tardivement avec une jeune personne qui unissait à une beauté rare les dons les plus précieux du cœur et de l'esprit ; il avait vécu deux années avec cette douce compagne, et jamais un nuage ne vint assombrir le ciel de leur amour. Mais, soudain, le malheur s'abattit sur ce couple heureux, et enleva à Jean LeBon ce trésor inestimable, cette épouse dont il appréciait l'immense tendresse.

Un moment désespéré, le malheureux mari songea au suicide, à la mort ; mais la vue de cette enfant de deux mois que lui laissait la tendre épouse disparue lui donna quelques forces, et bientôt il reprit courage, consacrant à l'éducation d'Alice l'énergie et la vivacité de son intelligence et la vigueur de son talent.

Mais les toiles se vendaient peu, et par suite l'existence était rude. Les véritables appréciateurs reconnaissaient bien en Jean LeBon un artiste distingué, et admiraient chez lui de nombreuses qualités ; mais ils n'achetaient guère, croyant peut-être qu'un artiste n'a pas besoin de satisfaire la faim qui le tourmente, qui fait battre ses tempes, qui le conduira au tombeau.

L'Art ! Que de grandeur et de sublimité dans ce seul mot ! C'est le plus beau langage dont puisse se servir l'être humain dans ses rapports avec la Divinité ! Avec le ciseau d'un Michel-Ange, avec le pinceau d'un Raphaël, avec le bâton d'orchestre d'un Beethoven, ces cérémonies imposantes dont les riches décors et les nombreuses lumières font ressortir l'éclat, ces temples grandioses qui semblent inviter à prier ou à pleurer, et dont les hautes fenêtres ne laissent passer à travers leurs vitraux qu'un jour incertain, ces fêtes sublimes dans leur simplicité et majestueuses dans leur poésie, ces prières touchantes, ces belles hymnes dont la musique et les mots portent dans l'âme du chrétien de si douces émotions, ces êtres surnaturels qui peuplent le ciel, ces astres lumineux que la main de l'Être Suprême a jetés çà et là sur le firmament noir, cette céleste Jérusalem où retentissent sans cesse des chants d'amour, ce Dieu éternel, qui est le tout, l'unique, et le nécessaire, tout cela sera rendu avec une expression touchante, des tons variés, une harmonie pénétrante, saisissante, une grandeur qui étonne, une majesté qui éblouit, et les hommes, voyant ou entendant ces œuvres immortelles, resteront dans la plus grande admiration, et rendront louanges à l'Éternel.

L'Art, étant l'imitation du Beau, a un rôle plein de noblesse, et ses prosélytes ne peuvent contraindre leurs talents à peindre, à sculpter ou à harmoniser des sujets contraires à la morale ; on ne peut prostituer l'Art, on ne peut trainer dans la fange ce langage sacré que Dieu a

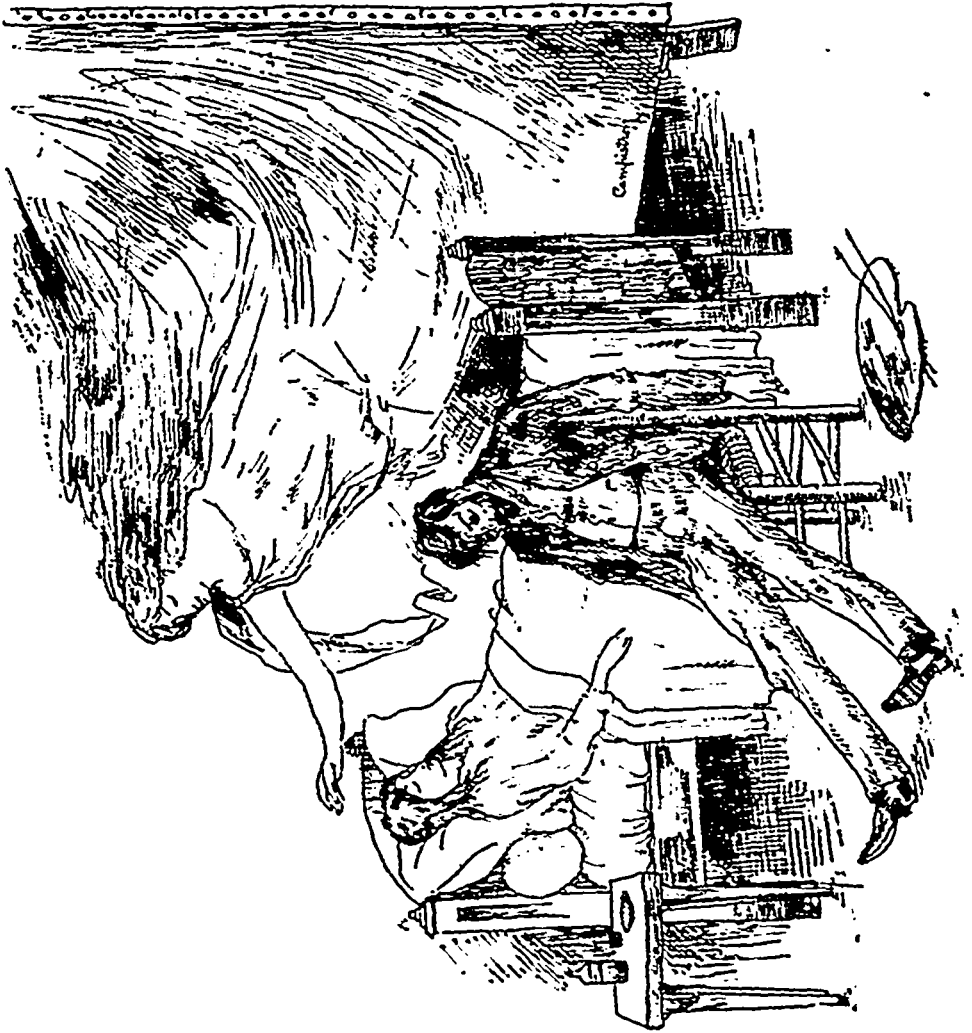
donné aux hommes pour qu'ils se rapprochent de sa gloire et de sa puissance !

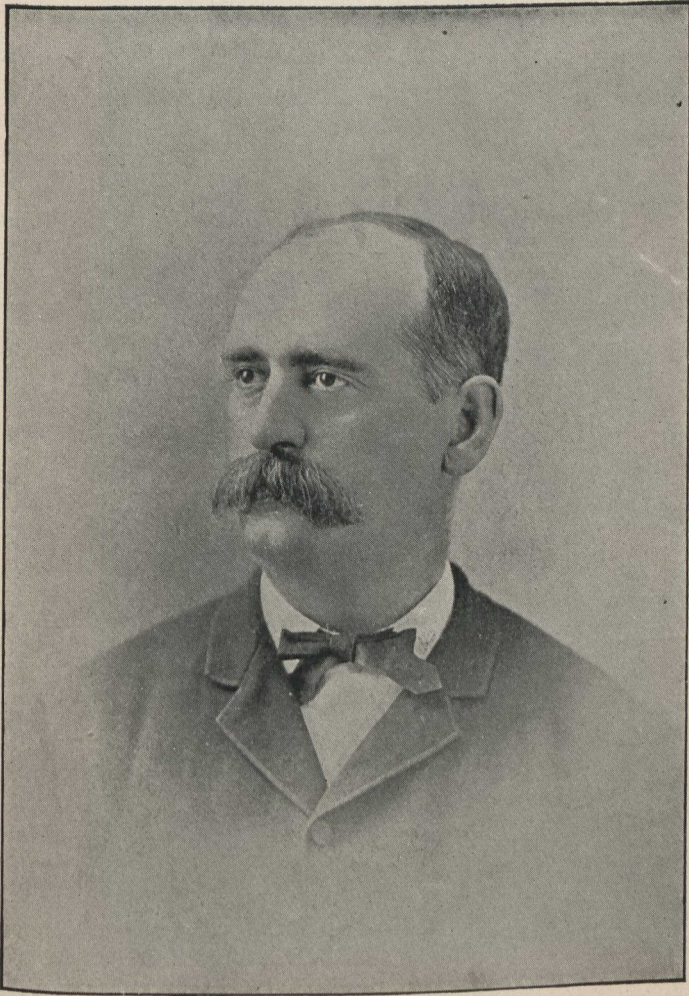
Jean LeBon comprenait cela ; il voyait dans l'Art une religion qu'il ne pouvait profaner. Fort de cette idée, il avait refusé nombre d'offres, plus ou moins alléchantes, qui auraient pu peut-être le mener à la fortune, mais qui outrageaient la sainteté de l'Art. S'il était resté pauvre, malgré les qualités rares de ses toiles, il avait du moins la grande consolation d'avoir rempli ses devoirs et d'avoir respecté la morale. Il travaillait continuellement, ne goûtant aucun plaisir, économisant sans cesse, n'ayant qu'un but : celui de rendre heureuse l'adorable enfant qui lui était restée.

Au moment de notre récit, Jean LeBon, fatigué, assis près du lit où Alice dormait de son sommeil d'ange, regardait avec tristesse cette enfant qu'une maladie terrible, la phthisie, consumait de jour en jour ; elle était comme une lampe qui va s'éteindre faute d'huile. Comme le cœur de ce pauvre père, sous ces angoisses poignantes, devait souffrir en voyant ces joues creuses, ces lèvres décolorées, cette pâleur, ces yeux enfoncés dans les orbites, ces bras et ces mains amaigris ; en entendant cette toux déchirante, convulsive qui ébranlait avec force ce corps si frêle ! Le fruit de son amour, le but de sa vie, était là, devant lui, se débattant contre la mort, et lui, le père, l'homme intelligent, il ne pouvait rien faire, il ne pouvait le sauver ! Ces pensées amères faisaient monter à sa bouche des paroles de révolte contre sa destinée ; il pleurait de se voir réduit à une telle impuissance tandis que d'autres, à l'âme vénale, réussissaient et devenaient riches !

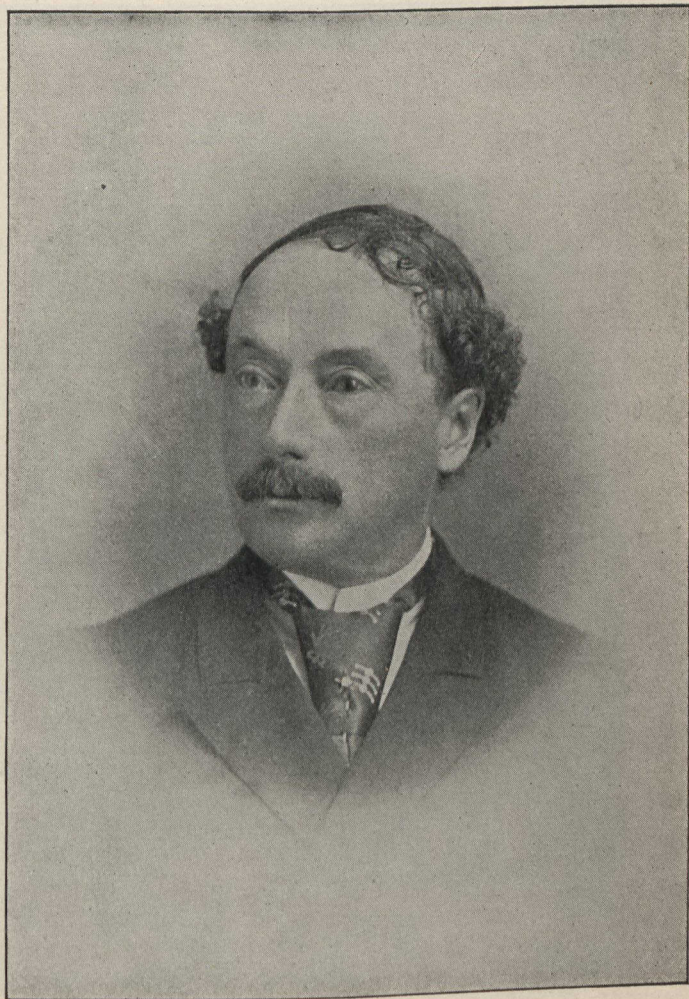
Après quelques minutes de ces réflexions douloureuses, l'artiste jeta un regard chargé d'amour sur son enfant, posa la lampe sur une petite table près du chevalet, reprit ses pinceaux et sa palette, et, le cœur gonflé, se remit à l'ouvrage pour tâcher de gagner du pain.

Le tableau que Jean LeBon achevait était d'une simplicité touchante ; une femme, dont la beauté angélique des traits, l'expression si douce du regard, la grâce parfaite des formes, ravissait à première vue, tenait serré contre sa poitrine et enveloppé de son manteau un tout petit enfant ; de sa main droite, elle jetait sur la neige d'une blancheur immaculée diverses semences que des centaines d'oiseaux s'empressaient de venir becqueter. La scène d'hiver représentée était admirable ; la neige s'étendait partout, sur les champs et sur les toits des chaumières ; aux arbres dénudés de longs glaçons étaient suspendus, ressemblant à ces stalactites que l'on trouve sur la voûte de certaines grottes. Dans l'expression de cette femme, symbolisant *la Charité*, l'artiste avait mis toute son âme ; ces yeux bleus, profonds comme l'azur, cette bouche au doux sourire, ces traits si purs et si délicats, cette chevelure abon-

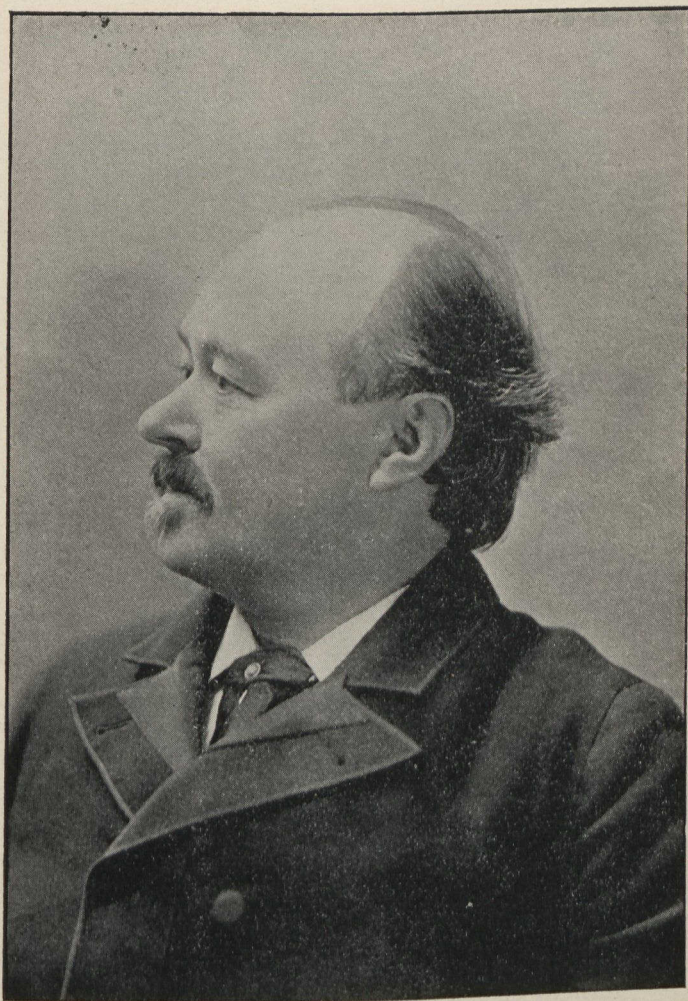




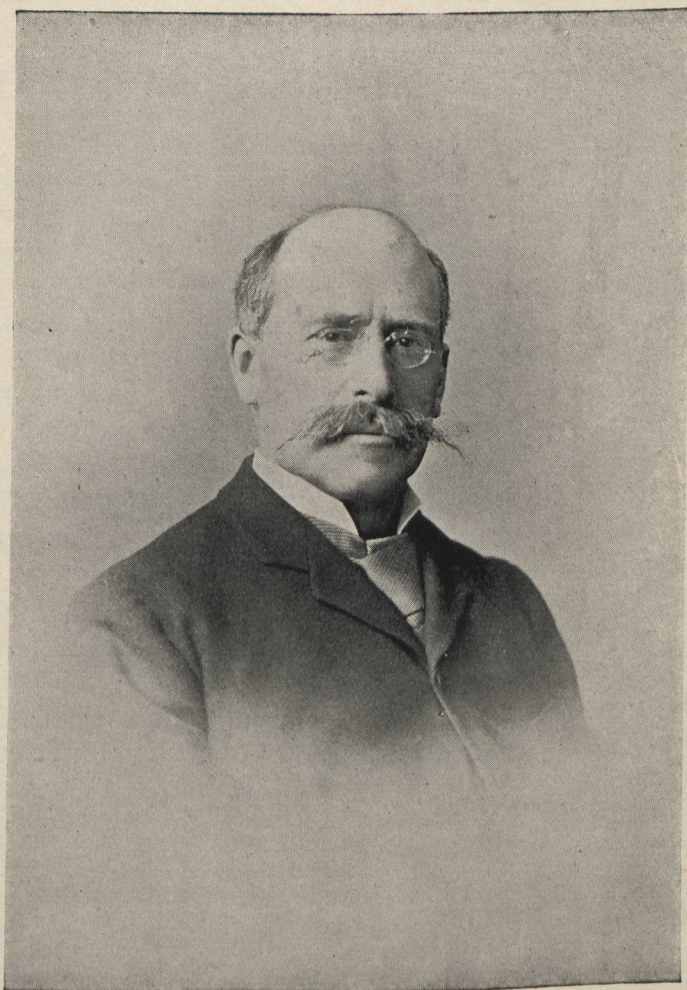
*M. Cleophas Beausoleil*



*M. L.-O. David*



*M. Arthur Dansereau*



*M. A.-D. DeCelles*



dante s'abandonnant voluptueusement à la brise, cette attitude pleine de noblesse, d'amour maternel, cet ensemble touchant, dénotaient un cœur aimant et compatissant, une âme tendre ; c'était une véritable œuvre de sentiment !

Jean LeBon travailla jusqu'à ce qu'il entendit les cloches des églises de la grande métropole lancer leurs notes joyeuses à travers l'espace morne et désolé, et annoncer dans leur langage plein de poésie la naissance du Sauveur du monde.

Exténué, les yeux gonflés de fatigue, l'artiste, voyant sa fille endormie, alla s'appuyer sur le bord de la fenêtre et regarda dans la rue ; le ciel, tout piqué d'astres lumineux, contrastait étrangement par sa teinte bleu-noir avec les toits couverts d'une neige que la lumière gris-perle de la lune rendait encore plus étincelante. Sur la route blanche, glissaient rapides de nombreuses voitures ; les passants s'empressaient d'arriver à l'église, vu la rigueur du froid. Voyant cette animation des rues, ces fenêtres qui partout s'illuminaient, ce je ne sais quoi de gai, de joyeux dans l'air, Jean LeBon se laissa aller aux douces souvenirs du passé ; il revit devant ses yeux ces années de son enfance, où, à chaque messe de minuit, il allait avec sa bonne mère adorer le petit Jésus dans sa crèche toute entourée de fleurs et de lumières. Plus tard, adolescent, il aimait à chanter ces belles hymnes, ces beaux cantiques de Noël qui reflétaient si bien les pieuses aspirations de son cœur ; à quinze ans, aux pieds de Jésus naissant, il avait juré d'être artiste, afin de traduire sur la toile les scènes sublimes et touchantes de la religion chrétienne. Dans ce doux abandon du passé, Jean LeBon repassait les événements principaux de sa vie, sa première communion, son mariage, la mort de son épouse adorée, la naissance d'Alice, ses débuts d'artiste, ses succès et ses déboires ; il en était à ces souvenirs, lorsqu'il s'entendit appeler :

— Papa, viens donc près de moi.

Le père courut à l'enfant, l'embrassa tendrement, lui prépara une potion calmante, et, arrangeant son lit avec un soin minutieux, il lui dit d'un ton plein de douceur :

— Dors, mon enfant ! Il est minuit passé, et tu as besoin de sommeil.

— Oui, c'est vrai, mais avant de m'endormir, je voudrais bien adresser au petit Jésus, en ce beau jour de Noël, une prière pour toi et pour moi !

— Oui, prions Dieu de tout notre cœur pour qu'il te rende la santé, et qu'il te conserve longtemps à mon amour !

Ce fut un spectacle sublime que celui de ces deux êtres, de cette jeune fille, les yeux levés au ciel, les deux mains pendantes, les lèvres murmurant une de ces prières ardentes qui font des miracles, et de ce père prosterné à côté du lit, la tête plongée dans les mains, adressant à Dieu une supplication fervente. Tous deux prièrent ainsi quelque temps, mais bientôt la jeune malade, fatiguée, embrassa encore son père, arrangea sa chevelure soyeuse, et, fermant les yeux, s'endormit bientôt d'un paisible sommeil.

L'artiste, voyant l'heure avancée de la nuit, remit ses pinceaux en ordre, baissa quelque peu la lampe, rapprocha du lit d'Alice la grande unique chaise, s'y installa aussi confortablement que possible, et, dans ce silence plein de choses inexprimables qui remplissait la chambre, Jean LeBon se laissa aller à ses rêveries.....

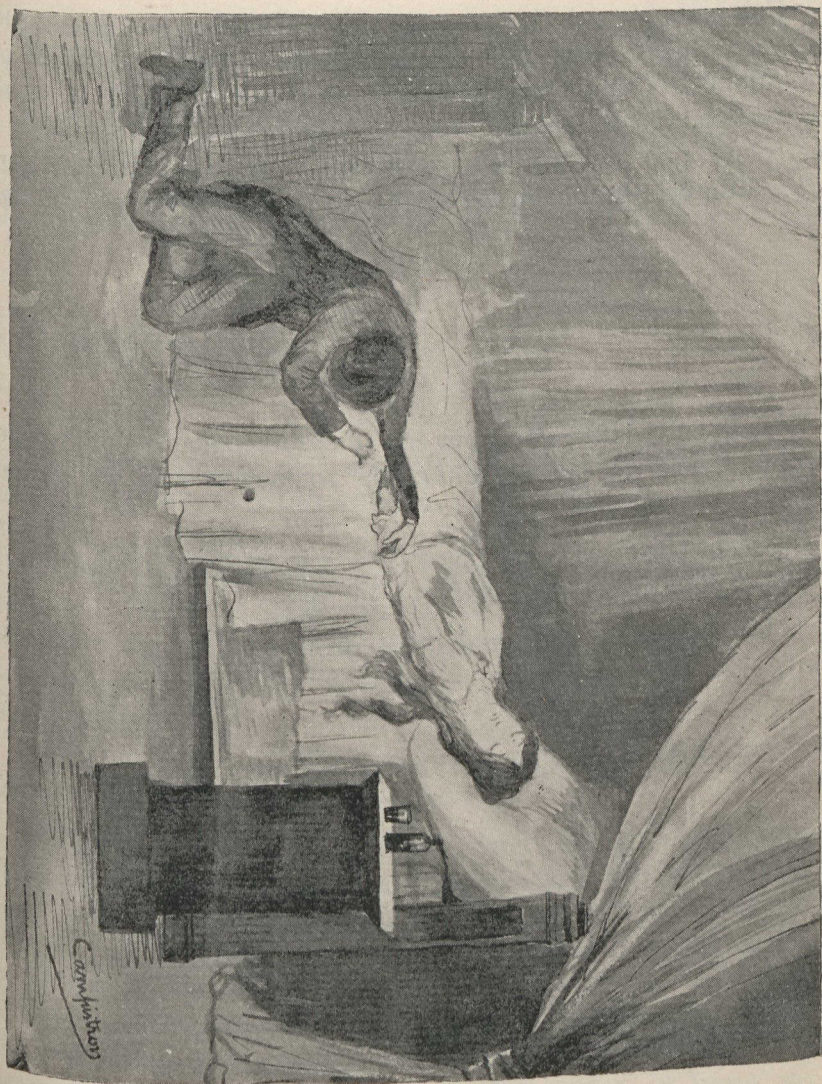
Une chose inouïe, extraordinaire, se passa : la femme aux yeux d'azur, à la longue robe blanche, grandit, et parut, aux regards ébahis et émerveillés de l'artiste, comme entourée d'une auréole lumineuse qui remplissait la chambre d'une douce clarté. Du tableau, elle s'avança lentement vers le lit, frôla de sa robe le pauvre père, se pencha vers la malade, l'embrassa longuement sur le front et sembla lui dire tout bas quelque chose. Elle repassa près de l'artiste, lui jeta un regard doux et compatissant, et regagna le tableau.....

Jean LeBon se frotta les yeux, comme une personne qui a dormi très longtemps ; il vit les rayons du soleil levant se jouer sur les vitres festonnées de givre, et donner une lumière entrant à flots dans la chambre. Surpris, étonné, il regarda tout autour de lui, et il ne remarqua rien d'étrange : le tableau, les pinceaux, la table, rien n'était changé. Regardant son enfant endormie, il imprima sur ses lèvres pâles un chaud baiser qui la réveilla.

— Père, lui dit-elle en jetant ses bras autour de son cou, j'ai fait un bien beau rêve cette nuit ! Un ange radieux est venu près de moi, m'a embrassée, et m'a dit que le petit Jésus pensait à nous.

— Chère enfant, j'ai eu à peu près le même rêve. Je vois là une protection toute spéciale de l'Enfant Jésus. Nos prières ont donc été exaucées !

A ce moment, l'on frappa légèrement à la porte, et Jean LeBon étant allé ouvrir, un domestique en livrée parut, les bras chargés de gros et de petits paquets, lesquels furent déposés sur une chaise ; cet



homme remit ensuite à l'artiste une lettre soigneusement cachetée que celui-ci ouvrit aussitôt ; il lut avec étonnement la lettre suivante :

“ Monsieur,

“ Une personne qui s'intéresse à vous et admire tout particulièrement votre talent vous prie d'accepter ces cadeaux de Noël pour votre fille dont nous regrettons vivement d'apprendre la dangereuse position. Passez demain, vers les onze heures, au No ... de la rue Sherbrooke ; vous aurez alors l'occasion de vendre votre tableau, *la Charité*, à un prix beaucoup plus élevé que vous ne demandiez d'abord.

“ Votre, etc.,

“ MADAME B\*\*\*”

Des plis de la lettre s'échappa un billet de cinquante dollars que le père, ivre de joie, des larmes de bonheur roulant le long de ses joues, s'empressa de ramasser.

Il courut porter la bonne nouvelle à la jeune malade, et d'une voix vibrante, d'un accent inexprimable, il lui dit :

“ Mon Alice, mon enfant adorée, tu es sauvée !”

PIERRE BÉDARD.



## LA BANQUE ET SON ADMINISTRATION

---

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de parler de quelques-unes des causes qui amènent la faillite des banques. S'il fallait les énumérer toutes, elles seraient trop nombreuses pour être traitées dans l'espace restreint qui nous est accordé dans cette REVUE. Il y aurait tout un livre à faire là-dessus, mais pour atteindre la classe de lecteurs qui s'intéresse à ces questions — un peu d'actualité en ce moment — nous allons indiquer les principales, celles qui nous paraissent se répéter le plus souvent.

L'oubli ou l'ignorance de certains principes qui doivent toujours guider le banquier vont nous occuper.

Disons d'abord que la conduite d'une banque dépend beaucoup de l'importance de son capital. S'il est considérable, elle peut et doit, même, aborder des opérations qui demandent beaucoup d'argent et de crédit, et que la petite banque ne peut toujours faire sans danger. Tels sont les transactions de change et les crédits à fournir sur des points éloignés à ses clients, généralement de gros importateurs. Pour cela, il lui faut des comptoirs dans toutes les grandes places. Ses représentants se trouveront à Londres, à Calcutta, en Chine, au Japon, etc. Il lui faudra de nombreuses succursales qui lui serviront de *medium* pour les virements de fonds d'une place à une autre que réclame sa clientèle. Ces succursales, généralement dans des centres considérables, se font un capital en recevant l'argent que lui confie le public, et elles emploient souvent le surplus dont peut disposer le bureau principal. C'est par ce rouage que les forces vives sont équilibrées. Il y a des succursales

dont la fonction principale est l'emploi des fonds ; d'autres qui en reçoivent plus qu'ils ne peuvent en placer. Ce surplus, transmis au bureau central, est réparti sur les points où il peut être utilisé. Le gérant recevant des rapports quotidiens de ses agents peut ainsi, comme un général prudent, disposer sagement ses forces, dégarnissant le fort pour venir en aide au faible. Voilà en deux mots, et à vol d'oiseau, ce qui se passe dans la grande banque. Elle a l'avantage de posséder un grand nombre d'actionnaires et il lui est facile de faire un choix parmi eux, avec les connaissances et l'expérience nécessaires à des administrateurs (directeurs.)

Si la petite banque est moins avantagée de ce côté, elle peut néanmoins fournir une carrière utile et prospère. Il lui restera toujours, prudemment administrée, et si elle veut s'y circonscrire, un champ assez profitable. Mais elle devra se mettre en garde contre le trop grand nombre de succursales, surtout à des endroits d'aucune importance. Si ces succursales fournissent des capitaux en temps de calme et d'abondance, elles deviennent, à cause de l'exiguité des moyens de la banque, de véritables dangers au moment de la bourrasque ou de l'alarme. Un des plus grands dangers avec lesquels les banques ont à compter, c'est la trop grande abondance de fonds. Quelques-unes la créent en attirant les dépôts par des intérêts élevés et hors de proportion avec leurs moyens d'en disposer sûrement et profitablement. Ceci les pousse à des expédients qui ne laissent pour résultat que des mécomptes. De là des entreprises que le banquier prudent évite avec soin.

Que d'usines, que de chemins de fer, même avec la garantie séduisante de subsides à recevoir, ont servi de gouffres où est allé se perdre l'argent de l'actionnaire et du déposant !

Si la banque sait s'abstenir de ces écueils, il en est un autre contre lequel elle ne peut pas toujours se garantir et qui a été une cause de malheur. J'ai parlé d'un ou de quelques comptes qui, à eux seuls, absorbent une trop grande proportion du capital. Les administrateurs se croient quelquefois très honorés quand un gros client vient frapper à leur porte. Sous des dehors séduisants on fait valoir une entreprise qui contient, dit-on, tous les éléments du succès. Ceux qui veulent la lancer en possèdent tous les secrets. Ils présentent des arguments auxquels, faute de connaissances, les administrateurs de la banque ne peuvent répondre. C'est une spécialité, c'est la confection d'un article que tout le monde réclame et qu'eux seuls peuvent fournir. Enfin, c'est une affaire d'or et dont le succès est assuré. Il ne manque qu'une chose : le capital pour l'exploitation. Et vous, messieurs les banquiers, vous vous trouvez providentiellement là pour servir les intérêts du com-

merce en mettant la banque que vous administrez si sagement au nombre des institutions les plus utiles du pays ! Heureux encore quand quelques-uns des administrateurs, soit même le gérant, n'ont pas été intéressés en les rendant propriétaires, sans bourse délier, de quelques actions, et en les plaçant au nombre des administrateurs de l'entreprise. C'est ainsi que deux intérêts se trouvent en conflit et qu'est sacrifié celui de la banque que l'on devait avoir en vue tout d'abord. On ne s'est pas même demandé si cette excellente affaire n'avait pas été présentée ailleurs, ni comment on a pu passer tant de banques richement dotées en administrateurs intelligents et expérimentés, et dont les caisses contenaient des sommes prêtes à toute bonne affaire comme celle-ci.

C'est dans des tentatives de ce genre et qui réussissent malheureusement trop souvent, au détriment des institutions qui leur donnent asile, que l'on voit combien il y a d'intelligence et de persévérance au service des entreprises dont nous parlons. De tout temps il y a eu lutte entre le prêteur et l'emprunteur, et la victoire se trouve le plus souvent du côté de celui qui déploie le plus d'habileté.

Le banquier, chargé de la surveillance de mille affaires, n'examine souvent chacune d'elles que superficiellement. Bien des détails lui échappent et surtout quand il s'agit d'une entreprise toute spéciale, il ne lui est pas toujours facile d'en saisir tous les rouages. Il est évidemment dans une position désavantageuse auprès de celui qui n'a étudié que celle qu'il présente et dont il a le soin de ne faire paraître que le beau côté. Sous ces circonstances, il faudrait, de la part des administrateurs de la banque, assez de caractère pour dire *non*. L'expérience nous apprend pourtant que c'est la chose la plus difficile.

Que d'affaires mal bouclées et sur lesquelles un directeur restait avec une conscience troublée, ont tourné à la ruine des intérêts qu'il ne pouvait servir qu'en les refusant. Quand ces affaires sont traitées par des amis ou des hommes influents, la difficulté est encore plus grande. Dire non à ces hommes-là, c'est s'exposer à passer pour un arriéré, tandis qu'un consentement les renvoie satisfaits ; et si vos intérêts sont mal servis, votre vanité, du moins, y trouve son compte. La vanité ! quel défaut visible dans la cuirasse d'un administrateur, et comme il est vu et exploité par les habiles !

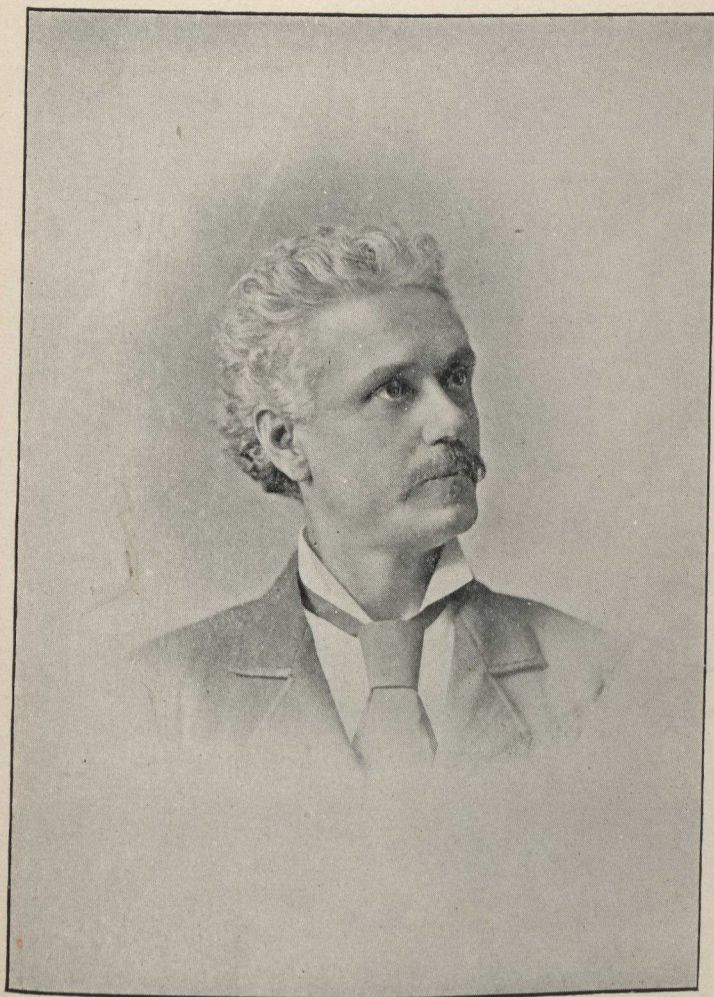
En principe, le premier établissement d'une usine, d'un chemin de fer, d'une exploitation regarde l'actionnaire de ces industries d'abord pour une assez large part, puis du capitaliste qui peut faire une avance en prenant ses garanties — hypothécaires généralement. — Ce n'est que lorsque l'affaire a commencé et qu'elle a donné des résultats satisfaisants et payé des dividendes que la banque peut, avec avantage, fournir l'argent pour l'achat de la matière première, et rentrer dans ses fonds

aussitôt que celle-ci aura été manufacturée. Ainsi on fournira les fonds pour l'achat du blé qui deviendra farine, du bois qui sera changé en madriers, en planches, etc., du cuir qui donnera la chaussure. Enfin, l'avance de fonds à courte échéance, le virement prompt de sommes fournies comme nous venons de l'indiquer, et éviter avec le plus grand soin toute immobilisation, voilà l'affaire de la banque. Tout ce qui s'écarte de cela est une erreur capitale qui ne conduira, à la longue, qu'à des embarras ou des pertes, ou même à la faillite.

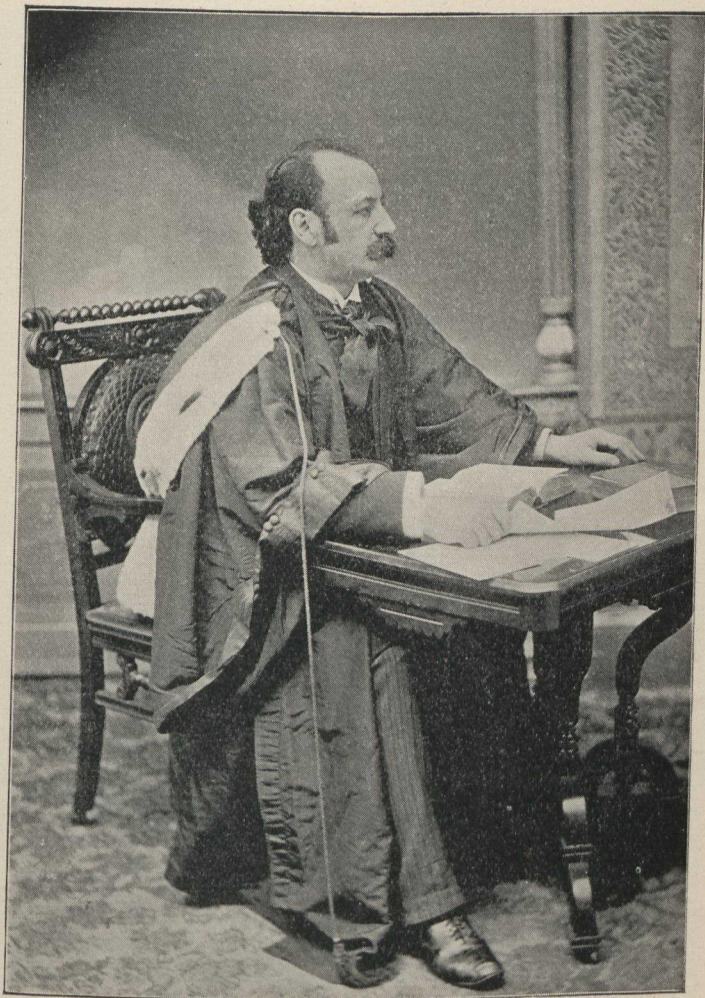
Il ne faut qu'une seule erreur pour compromettre une institution. L'ancienne "Commercial Bank," pour avoir fait des avances trop fortes à un chemin de fer en construction, n'a trouvé son salut qu'en se fusionnant avec une autre banque. Le "Comptoir d'Escompte" de Paris a été conduit à sa perte pour avoir donné imprudemment et contre toutes les règles du devoir, sa garantie à la Société des Métaux, et pourtant, les portefeuilles de ces deux grandes corporations étaient remplies de valeurs de premier ordre. Quelque chose d'analogue s'est passé dans notre pays. On ne saurait donc trop appuyer sur ces faits, car, malgré tout, ces leçons sont vite oubliées et on les voit, à un assez court intervalle, se répéter et amener avec elles les mêmes fâcheux résultats. Le public, à la connaissance duquel il est impossible de les cacher, s'en émeut; de ce moment, le prestige et le crédit sérieusement atteints sont le plus souvent impossible à rétablir, et on voit la banque coupable végéter, condamnée à des affaires qui ne sont qu'une liquidation déguisée. Son existence ne présente plus ce signe de vitalité que seule peut donner la possession du crédit. La bonne clientèle ne trouvant plus ses besoins légitimes satisfaits, s'éloigne peu à peu, n'est pas remplacée, ou, si elle l'est, ce n'est que par des nouveaux venus, souvent éconduits des institutions solides et avec qui la part des bénéfices ne contrebalance pas les pertes qu'ils occasionnent.

La confiance est une plante qui croît lentement. Il faut souvent des années, toute une existence pour la conquérir. Mais une seule erreur commise en un jour peut amener sa perte. Rien n'est plus délicat que le nom d'une banque; ce nom, c'est son crédit. Sages seront donc les administrateurs qui veilleront avec un soin jaloux à ce que rien ne vienne y porter atteinte. Sans doute, les pertes arriveront. Il n'y a aucune administration qui y échappe, mais, en limitant les opérations à celles qui sont strictement du ressort de la bonne banque, en ne permettant pas que les avances de fonds à une seule affaire ou à une seule maison dépassent un chiffre raisonnable et tout à fait en rapport avec l'importance du capital de la banque et l'état des affaires du client, il est possible de les restreindre de telle manière qu'aucune d'elles ne puisse compromettre son existence. Rien ne contribuera plus

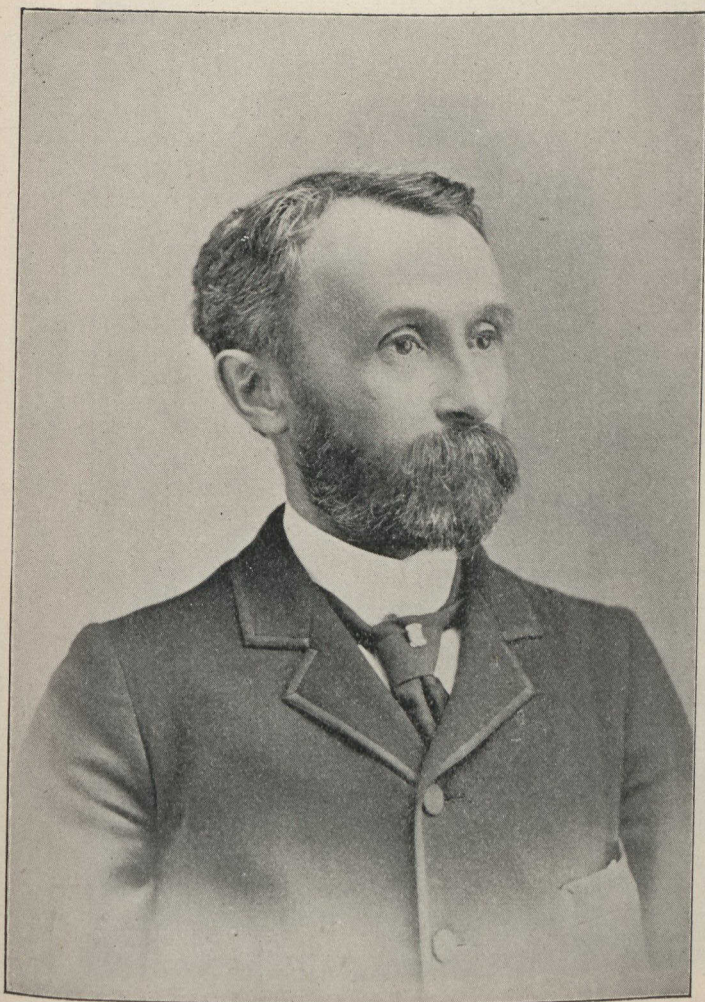




*M. Arthur Buies*



*M. le docteur Severin Lachapelle*



*M. Adolphe Poisson*



*M. Faucher de Saint-Maurice*

à conduire à ce résultat que la confiance qui doit exister entre le client et la banque.

Si la banque accorde un crédit au client, il n'est que juste qu'elle se rende compte de l'emploi qu'il en fait. Il sera donc prudent d'exiger tous les ans, à l'époque où le bilan s'établit, que la banque voie celui de tous ses clients, et ceux-ci ne doivent pas s'y opposer. Cette obligation rendra le négociant plus prudent. Sachant que le bon ou le mauvais résultat de ses opérations doivent être communiqués à son banquier, il sera plus prudent, et cela suffira souvent pour l'empêcher de se jeter dans des aventures douteuses, dont la connaissance ne pourra que lui être préjudiciable.

L'espace mis à notre disposition ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ce sujet. Nous y reviendrons peut-être. Nous n'apprendrons rien aux hommes du métier ; ces idées leur sont connues et sont assez strictement suivies par eux, mais peut-être le lecteur de la REVUE y trouvera-t-il de quoi l'intéresser. C'est notre but, et nous serons satisfait si nous pouvons l'atteindre.

EDMOND J. BARBEAU.



# LUMIERE

---

Perdu dans les brouillards du sophisme et du doute,  
Le monde, dans un noir tournoïment emporté,  
S'effarait, quand soudain retentit sur la route  
La voix de l'immanente infaillibilité.

Et l'on vit, aveuglant les fils de Zoroastre,  
Perçant l'ombre où la haine occulte écume encor,  
Brillante des clartés que verse un lever d'astre,  
Resplendir la tiare aux trois couronnes d'or.

Triple éclair de soleil éclatant dans la brume  
Du sombre gouffre humain ! Triple feu du flambeau  
Que Rome aux chandeliers à sept branches allume !  
Triple splendeur de Paul s'élançant du tombeau !

Hosanna ! Béni soit Léon, l'homme-lumière,  
L'être divinisé, l'être immatériel,  
L'âme, l' élu, le saint, l'ange intermédiaire  
Entre Job et Jésus, entre l'homme et le ciel.

Au-dessus de ces fronts royaux que l'anarchie  
Menace, beau de calme et de sérénité,  
Il se dresse, et l'on voit sur sa tête blanchie  
Flotter comme une vague aube d'éternité.

Il n'a plus qu'un lambeau de pourpre et de couronne ;  
Mais ce royal martyr qui pleure et qui sourit,  
Ce divin qui bénit, ce élément qui pardonne,  
A jamais reste roi par le verbe et l'esprit.

Ce souverain qui n'a que son titre de père,  
Qui, pour sceptre, n'a plus qu'un roseau de pasteur,  
Ce prince de douleur, d'angoisse et de misère,  
Apparaît à nos yeux comme un triomphateur.

Il parle, et l'Occident se prosterne en prière ;  
Il appelle, et là-bas, l'Orient, solennel,  
Dans la chape d'argent de sa gloire première,  
Exulte au cri du pape et vibre à son appel.

Les profondeurs du ciel à sa voix s'ouvrent toutes,  
Et la miséricorde en pleurs, sur l'univers  
Ependant les trésors des suprêmes absoutes,  
Rouvre les cieus fermés et ferme les enfers.

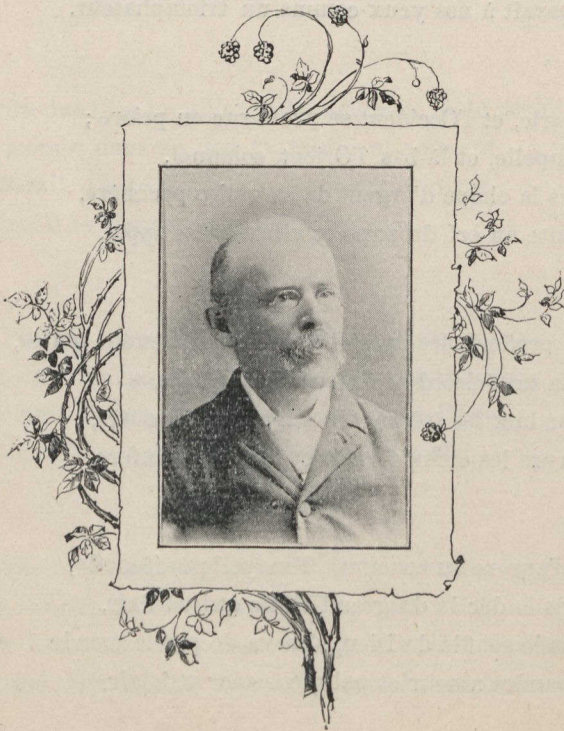
De l'aurore au couchant, l'encyclique féconde,  
Dans le déclin du grand siècle qui va finir,  
Sous le souffle de Dieu, s'en va de par le monde  
Répandre amour et paix, consoler et bénir.

Gloire au nouveau Jean ! Gloire à l'aigle des symboles  
Gloire au révélateur des secrets de Sion,  
Au voyant dont le front constellé d'auréoles  
S'incline sous le vent de l'inspiration.

Béni soit-il, celui dont le vaste génie,  
Sur l'abîme du dogme ancien, toujours nouveau,  
Ouvrant une nouvelle échappée infinie,  
Voit plus large, descend plus profond, va plus haut.

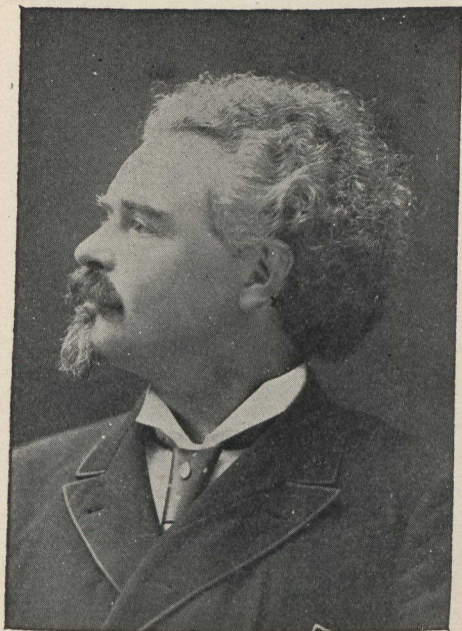
Gloire au Buonarotti de la foi catholique,  
Qui bâtit, sur le roc de Pierre, un monument  
Taillé dans le carrare et dans le pantélique,  
Eblouissant d'azur, d'or et de diamant.

. NÉRÉE BEAUCHEMIN

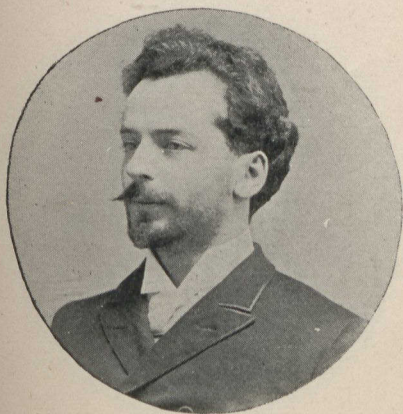


M. NÉRÉE BEAUCHEMIN

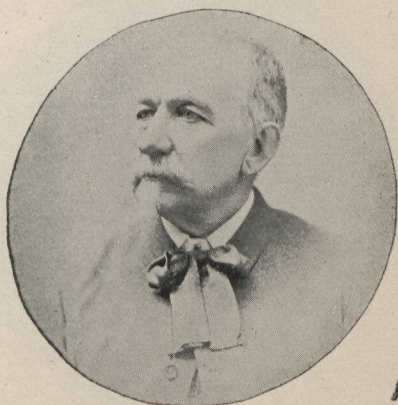




*M. Oscar Martel*

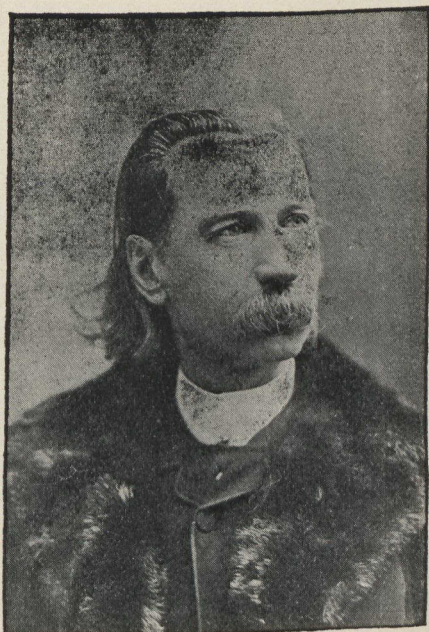


*M. Pierre Bedard*



*M. J. Germano*





*M. Pamphile LeMay*

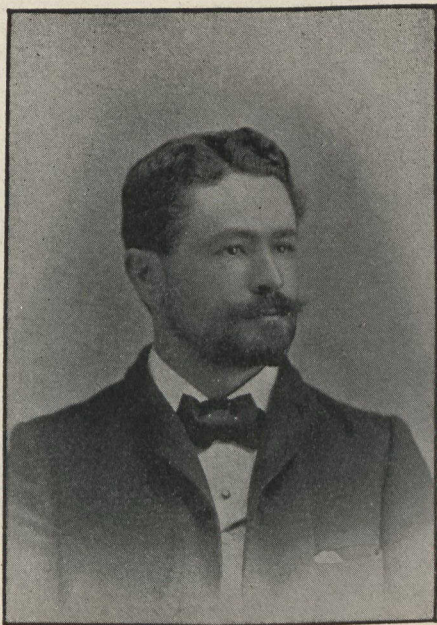


*M. Alphonse Gagnon*



*M. le Dr Gaudiose Paradis*





*M. le Dr P.-E. Prevost*

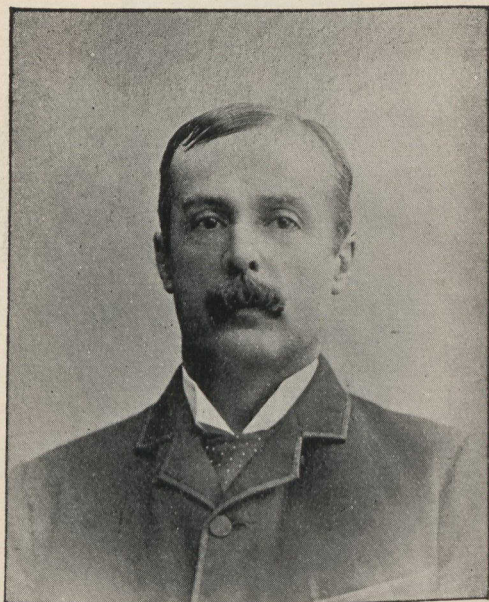


*M. Hector Garneau*



*M. Achille Fortier*

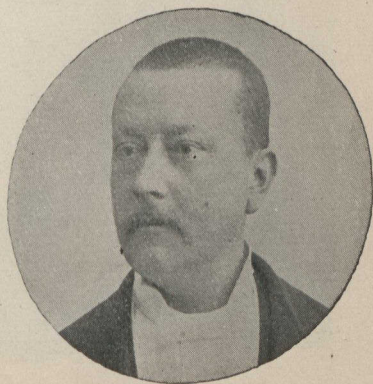




*M. William Chapman*



*M. A.-N. Montpetit*



*M. Camille Derouet*



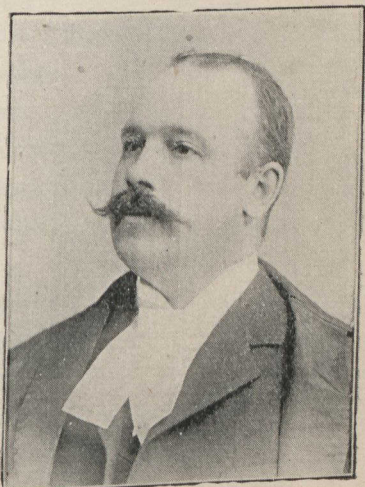




*M. Leon Famelart*



*M. L.-G. Robillard*



*M. Gabriel Marchand*



# LE GIVRE

... ET ...

## LA PETITE COMMUNIANTE

---

Au blanc tapis de fine neige  
Les vents enlevaient maints cristaux  
Pour en faire un digne cortège,  
O terre ! à tes anges si beaux,  
Puissances, Séraphins et Trônes,  
A l'enfant qui du temple sort  
Cédez vos superbes couronnes :  
Le Créateur est son trésor !  
Aussi le ciel tend sur sa tête  
Un dais tout de flamme et d'azur,  
Et l'arbre en parure de fête  
Se couvre de l'or le plus pur.

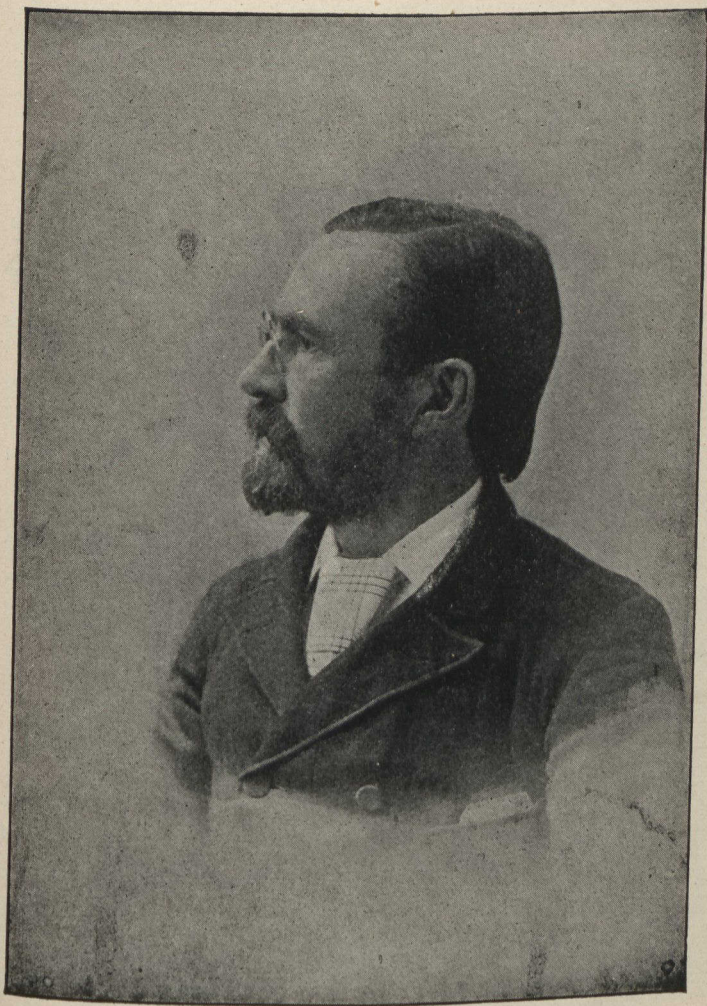
Ces arceaux, cette riche voûte,  
Tant d'éclat, de pompe, en tout lieu,  
Enfant, c'est, crois-le, sur ta route,  
L'Arc de triomphe de ton Dieu !

Du soleil la vive lumière  
 A fait naître les diamants,  
 Et partout la ramure altière  
 Lance des feux éblouissants.  
 La douce brise qui balance  
 Ces mille prismes enchantés,  
 De doux chants et d'éclairs nuance  
 A l'infini les tons aimés.  
 L'air débordant d'ivresse agite  
 Molles vapeurs, suave encens;  
 La nature entière palpite  
 Sous les plus tendres sentiments.

Ces piliers d'or et cette voûte,  
 Ce concert d'hommage en tout lieu,  
 Enfant, c'est, crois-le, sur ta route  
 C'est le triomphe de ton Dieu!

De ces nervures miroitantes  
 La bise détache à loisir  
 Mille gerbes étincelantes  
 Qui me font pleurer de plaisir.  
 La brillante écorce se casse  
 Et perles sans nombre en tombant  
 Au souffle harmonieux qui passe  
 Mêlent leur gai crépitement.  
 Vois, dans l'atmosphère sercine,  
 Tout frappe le cœur et l'esprit;  
 Dans cette splendeur surhumaine  
 Tout vit, tout parle, tout sourit.

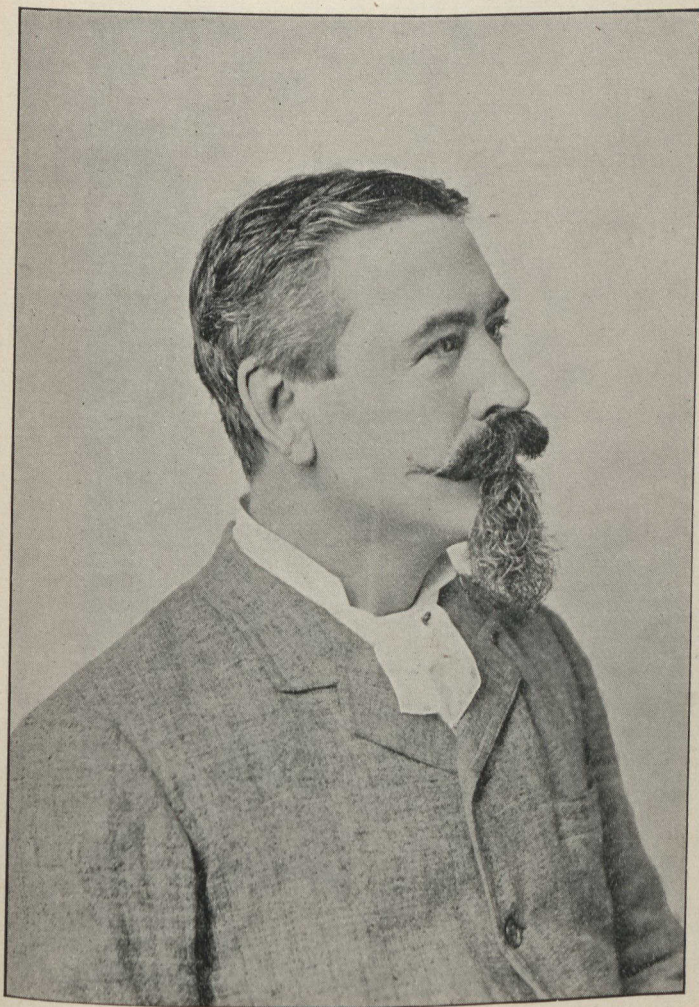
Ces arceaux, cette riche voûte,  
 Tant d'éclat, de pompe en tout lieu,  
 Enfant, c'est, crois-le, sur ta route  
 L'Arc de triomphe de ton Dieu!



*M. Joseph Marmette*



*M. Louis Frechette*



*M. Benjamin Sulte*



*M. J.-X. Perrault*



Et, frayeur et délice étranges  
Troublent, ravissent tous mes sens.  
Oui ! je sens l'ha'eine des anges,  
De leurs ailes les frôlements.  
Chassé par les autans qui faient  
Les doux zéphirs victorieux,  
Le givre en lumineuse pluie  
T'inonde de flots radieux.  
Sur toi les cimes éternelles  
Ont incliné leur majesté,  
Adorant, aux plages mortelles,  
De Dieu la suprême beauté.

Ces piliers d'or et cette voûte  
Ce concert d'hommage en tout lieu,  
Enfant, c'est, crois-le, sur ta route  
C'est le triomphe de ton Dieu !

O. L. H.



## LA NOËL EN PROVENCE

---

Les souvenirs de mon enfance, bien lointaine, hélas ! maintenant, ne me parlent que de bonheur et de joies sans mélange. J'ai vécu si heureux sous l'aile maternelle ! Je fus tant choyé par l'auteur de mes jours ! Les moindres détails de notre intérieur, modeste, mais toujours riant, sont sans cesse présents à ma mémoire, et je passe fréquemment de longues heures à les laisser revivre, s'affirmer, me redire ce passé fait des plus exquis sensations, que la terre étrangère n'a pu me décider à oublier et que je regretterai toute ma vie.

Quand reviennent certains anniversaires, me rapportant tout ce que mon existence a connu de véritable félicité, je me sens envahi par une pénétrante mélancolie, dont je ne cherche pas à me défendre, et qui, rapide, m'emporte là-bas, au pays du ciel bleu, sur les rochers ensoleillés qui m'ont vu naître, au milieu des êtres qui me furent chers, et que je ne retrouverai plus au retour.

Il m'est surtout impossible de renoncer à une course folle vers le sol natal, chaque année, au moment où se représentent les fêtes de Noël. Dans ma belle Provence, ces solennités sont entièrement consacrées à la célébration du grand événement qu'elles rappellent et au culte du foyer. *Dieu et famille*, telle est la devise des riverains de la Méditerranée, durant la période évoquant les scènes de l'étable de Bethléem et la venue sur terre du divin libérateur.

Les impressions que j'ai gardées, à travers une longue succession d'années, des pratiques et des usages adoptés à cette occasion par la contrée d'où je viens, demeurent absolument intactes. Aussi, c'est avec la certitude de les retracer en chroniqueur fidèle que je les raconte tels qu'on les connaissait il y a quarante à cinquante ans.

Tout au long de la quinzaine précédant les grands jours, les ménagères sont à l'œuvre pour mettre leur maison dans un ordre parfait, de la cave au grenier. Le balai et la brosse s'acharnent sur les moindres

recoins. Une guerre impitoyable est déclarée aux toiles d'araignée épargnées en temps ordinaire dans les réduits obscurs. On pourchasse sans merci les poussières les plus ténues. Les étoffes des meubles, dépouillées de leur housse, sont sérieusement battues de verges. Les malons, carrés ou octogones, revêtant les planchers, frottés, passés au rouge et cirés, prennent le poli et le brillant du verre. Les tentures des fenêtres, remises à neuf, tamisent moins sobrement la lumière. Les cuivres des cuisines, casseroles à longue queue, chaudrons ventrus, récurés au jus de citron, s'éclairent des lueurs de l'âtre, reflétant la danse échevelée des flammes tortueuses qui pourlèchent les crémaillères encroûtées de suie.

Les linges, en leur entier, ont été passés à la lessive, et, dans les hautes armoires, s'empilent les toileries à destinations diverses, blanches comme neige, épandant l'odeur légèrement capiteuse des thym et des romarins sur lesquels elles ont pris un bain prolongé de soleil avant d'être métholiquement repliées et classées par les mains expertes des lavandières.

Et pourtant, nul personnage marquant n'est attendu dans une seule des demeures où règne tant d'animation. Aucun visiteur distingué, ayant droit aux égards commandés par les lois de l'hospitalité, ne profitera de ces préparatifs inusités que surveille une constante sollicitude. Les amis, les intimes eux-mêmes ne seront pas appelés à en recueillir les avantages. Seuls, les enfants et les frères absents en auront les bénéfiques, et c'est pour eux simplement que la mère et les sœurs, restées au logis, vont et viennent, empressées, s'efforçant de rendre l'habitation attirante, resplendissante. *Lei pichouns van veni*, les petits vont venir, et cette annonce du père, qui s'applique à des garçonnets de douze ans tout autant qu'à des hommes faits dépassant la trentaine, a retenti au cœur de la bonnefemme et des jeunes filles, disposées à tout pour largement recevoir les chers attendus. Elles sont d'avance assurées que pas un ne manquera au rendez-vous, pris à la Nativité dernière, si loin qu'il se trouve, n'importe le point où l'auront porté les nécessités de l'existence, cause unique de son départ du toit paternel. Ceux dont la bourse sera trop légère pour acquitter les frais du voyage en chemin de fer, en diligence ou dans la berline d'émule du voiturier local, feront pédestrement la route, parcourant ainsi, bâton en main et pipe aux dents, des distances interminables. On en verra accourir de tous les points de la France, et pas plus que les autres, les réfugiés dans sa grande capitale n'hésiteront à se mettre en voyage, nonobstant les 600 milles qu'il leur faudra franchir et les séductions de la ville unique. Les humbles, principalement, modestes commis, garçons de ferme, jeunes bergers, n'auront garde de renoncer au congé qu'obligatoirement leur accordera le patron ou le maître, heureux de s'affranchir pour quelques

instants des misères de leur condition, et fiers d'apporter au logis une offrande de circonstance ou le produit de leurs maigres économies.

C'est ainsi que, du comptoir somptueux, des bureaux par trop habités des grandes administrations, aux écuries et aux étables des campagnes, et pendant une demi-semaine, tout sera clos, absolument désert, les services publics et privés se trouvant suspendus, les dévotions à l'Enfant-Dieu et la vie d'intérieur conservant exclusivement leurs prérogatives.

Une autre préoccupation des maîtresses de maison, ce sont les approvisionnements indispensables pour répondre à la question des vivres et de l'alimentation pendant au moins trois fois vingt-quatre heures. On est gourmand, très gourmand en Provence. La fine cuisine est partout connue sur ces côtes bénies, si ouvertement accueillantes. Les plaisirs de la table n'y sont point dédaignés, et, d'ailleurs, la tradition autorise, prescrit même quelque bombance pour les réunions de fin décembre. Il n'y aurait pas de Noël sans le *gros souper* qui se donne la veille au soir, avant les offices de minuit. Commencé à sept heures, il se prolonge jusqu'aux premiers coups des cloches appelant les fidèles à l'église. Les aliments maigres en font tous les frais, mais les ressources inépuisables rencontrées sur les lieux, unies aux talents incomparables des Vatels et des cordons bleus qui abondent, permettent de toujours compter sur de véritables festins. Les pois-ons frais ou salés, préparés de cent façons, les gibiers classés parmi les mets convenant aux jours d'abstinence, les légumes que la douceur du climat fournit en toute saison, rendent facile la tâche des organisatrices et se prêtent à des menus compliqués et savants. Les tables plient plus encore sous le poids des desserts qu'on veut très abondants, même dans les intérieurs modestes, le sel donnant à profusion des fruits succulents et variés. Ils sont, en effet, bien rares ceux qui ne détiennent pas en réserve des quantités de produits indigènes; pommes, poires, oranges, raisins, noix, amandes, noisettes, figues, prunes, châtaignes de dimensions, de formes, de goûts innombrables. À ces produits naturels s'ajoutent les fromages de toutes senteurs, les conserves à l'eau-de-vie de cerises, de pêches, d'abricots; les compotes et marmelades à même base, les gelées de coings, de groseilles, les confitures; les flans, les pâtisseries, les gâteaux au sucre et à l'huile (*lés fougassos*). Pour une fois, l'économie et la prudence sont méconnues, et, sans souci du lendemain, toutes ces richesses, qui n'ont pas passé par les mains du marchand, s'étalent à leur place et en bon ordre, sur la nappe finement damassée, à travers des gerbes de fleurs odorantes, sous l'éclat des lustres aux mille bougies, comme au long des serviettes de grosse toile ajoutées bout à bout, qu'éclairent des lampes fumeuses ou simplement l'antique chandelle, impitoyablement proscrite aujourd'hui.

Enfin, il y a lieu de préparer la crèche dont on parle aux petits depuis déjà longtemps. Pas de Noël, non plus, sans cette naïve reproduction du grand mystère que les simples sont bien loin de comprendre, et qui, pour eux, réside tout entier dans la touchante aventure de cette mère donnant le jour à son enfant sur la litière préparée pour le bœuf et l'âne qui, seuls, ont pris pitié d'elle.

Il faut se procurer les mousses, les pierres verdies par les pluies, les branches de houx à baies rouges, les tiges de lauriers sauce qui serviront aux décors et donneront d'illusion d'un versant de coteau au haut duquel trônera le meunier enfariné et campé devant son moulin à vent, dont une ficelle, dissimulée au-dessous de la tour, fera rageusement tourner les ailes minuscules en papier doré.

La gaieté et l'entrain ne font jamais défaut au *gros souper*. Il y a du temps que la famille n'avait été au complet; le père et la mère exultent de se voir à nouveau entourés de tous ceux qu'ils ont mis au monde, que l'absence leur a rendus plus chers, et pour lesquels ils travaillent encore; au profit desquels bien volontiers ils peineront jusqu'à épuisement de leurs forces. Les enfants, se souvenant des soins, du dévouement qu'on leur a prodigués sous cet abri qui leur est conservé, y reviennent avec la plus vive satisfaction et constater que, palais ou chaumière, rien ne vaut le séjour des bons vieux parents. On s'interroge, on s'accable de demandes, jusqu'au moment où, conformément à un usage fort ancien, et qui a été, assure-t-on, connu au Canada, tous se rendent devant la crèche pour faire allumer les petits cierges placés devant l'Enfant-Jésus par les plus jeunes de la maison. C'est alors que commence le chant des noëls. Oh! Ces noëls de ma Provence, je vivrais dix siècles que je les fredonnerais encore! Leurs paroles, leur musique sont entrés dans tout mon être, et je me surprends bien des fois à les murmurer, à les pleurer presque, tant ils m'ont impressionné. C'est sublime de naturel, de naïveté, de sentiment. Avec quelle délicatesse ils s'apitoient sur les infortunes de Marie et de Joseph cherchant un gîte par cette froide nuit d'hiver, et ne le rencontrant que dans une étable! Quels accents ils savent trouver, à l'arrivée de la grande nouvelle, pour que, de toutes parts, on accoure auprès du divin Enfant! La langue provençale si imagée, si harmonieuse, si expressive, n'est assurément pas étrangère au succès de ces poèmes.

Là-bas, dans un angle formé par un détour brusque de la rue, se trouve une habitation de chétive apparence. Il n'en sort aucun bruit. Une mince trainée de lumière s'échappe par le bas de la porte ouvrant directement sur la cuisine, l'unique pièce du rez-de-chaussée. On y veille donc? Oui, mais on y est bien triste. C'est la demeure de la veuve Bernard. Elle y vit seule avec son fils aîné. La conscription n'a pu lui prendre ce premier-né parce qu'elle était veuve, mais elle lui a

enlevé son autre enfant, son Auguste. Il est parti depuis deux mois pour un pays qu'on lui a dit être bien loin, et qui s'appelle l'Afrique. Le service militaire dure sept ans, et elle sera sept ans sans le revoir. Il n'y aura plus de Noël pour elle.

Mais les clochers entament leur joyeux vacarme ; tous les bourdons sont en branle et lancent au loin, dans les airs, leurs assourdissantes invitations. Voici la messe de minuit. Personne n'y manquera, si ce n'est les malades et les infirmes, et, dans l'empressement général, il y aura plus qu'un simple attrait de curiosité, autre chose que la participation à une cérémonie ne revenant qu'une fois l'an. En cette circonstance, la masse, sans s'en rendre compte, agit sous une influence irrésistible, se sentant poussée à s'incliner devant un fait d'une portée incalculable, et à rendre grâce pour un bienfait dont chacun a recueilli sa part. On a pu le constater : Dieu, la Vierge, les saints se voient insultés par les blasphémateurs ; jamais le nom porté à sa naissance par le Sauveur du genre humain n'est compris dans leurs imprécations. L'immensité du sacrifice, son utilité ont imposé le respect. Aussi, malgré les prédispositions à la gaieté résultant des quatre heures passées les pieds sous la table, un profond recueillement s'empare de l'assistance, et quand le prêtre monte à l'autel, tous sont prêts à se joindre à lui, et à se courber devant l'Éternel. Les chants liturgiques alternent avec le chant des noëls, dits avec infiniment de grâce par des voix de jeunes filles, auxquelles, à chaque refrain, répondent les voix graves des hommes.

Parfois, dans l'étroit sanctuaire du hameau perché sur la montagne, une voix dont les riches cathédrales seraient jalouses vient magnifiquement entonner le *Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle*. C'est le baryton attaché au grand théâtre de la ville voisine, profitant des loisirs que lui laisse la veille de Noël, chômée par son entreprise, pour accourir auprès des siens, baiser les cheveux blancs des pauvres paysans auxquels il doit la vie, et qui trouve tout naturel de se rendre utile en donnant un efficace concours à la fête.

C'est fini : le beffroi, aidé des petits clercs, s'empresse d'ouvrir toutes les issues ; les derniers accords de l'orgue se perdent jusque dans la rue, et, silencieuse, la foule s'écoule, lente d'abord, pour bientôt précipiter sa marche qu'accélère le froid piquant du matin.

Elle reviendra dans quelques heures entendre la messe de l'aurore ; elle assistera surtout à la grand'messe de la matinée. Les vastes nefes n'auront jamais été autant parées, jamais aussi imposantes les cérémonies du culte. Ma petite ville possédait un siège d'archevêché dont le titulaire portait la pourpre romaine. Je vois, comme si c'était d'hier, le cortège imposant qui précédait le vénérable prélat quand, mitre en tête et la crosse à la main, il se rendait processionnellement de la sacristie du chapitre au maître-autel, en parcourant l'immense vaisseau

dans la moitié de sa longueur. Le Suisse, avec son habit rouge galonné d'or, son chapeau monté, sa culotte courte, ses bas blancs irréprochables, ses souliers à boucles d'argent, sa haute canne à pommeau d'or et sa hallebarde interminable avait le privilège d'attirer mon attention. Les porte-cierge, les thuriféraires, les maîtres de cérémonie, tous en surplis tuyautés, aux ailes d'ange, les chantres dont les basses-contre faisaient trembler les voûtes, les diacres et sous-diacres, en dalmatique de soie blanche lamée d'or, les vieux chanoines à tête branlante dans leur camail violet sombre, forçaient mes yeux d'enfant à s'ouvrir démesurément. L'orchestre, aussi nombreux que choisi, emplissant les deux tribunes au-dessus des stalles du chœur, et dirigé par un maître de chapelle battant gravement la mesure sur le rebord de la splendide grille de fer, me laissait dans l'ébahissement. Je ne revenais pas de la pompe, de la majesté des offices, trop jeune pour comprendre le rapport cherché entre les hommages offerts et Dieu auquel ils s'adressaient.

A midi, la table de famille est de nouveau entourée. Cette fois, on monte de la cave les vieux vins recueillis sur les terres patrimoniales et précieusement conservés pour les grandes occasions. Ces produits, exempts de toute sophistication, ignorants des fraudes commerciales, des tripotages sans nom de l'industrie, restent absolument bienfaisants. On peut en user impunément, et si le soleil dont ils sont saturés rend les cervelles un peu chaudes, les langues légèrement alertes, où est le mal? *In vino veritas*; on sera encore plus expansif, et on ne gardera rien au fond du cœur. Je plains de toute mon âme ceux qui n'ont pas su profiter des joies si pures et si naturelles du foyer. Je ne voudrais, pour tout au monde, les avoir repoussées et ne pouvoir parler, en connaissance de cause, des impressions fortifiantes et saines rapportées de ces réunions, où règne une confiance sans bornes, un réel abandon, où les souhaits exprimés au choc des verres valent avant tout par leur franchise et leur utilité.

Il va de soi que la dinde traditionnelle a payé une notable partie des frais de la guerre. Truffée ou en galantine pour les couverts riches, simplement rôtie à la broche devant un bon feu de bois pour les budgets inférieurs, elle a été universellement bien accueillie. Quelle hécatombe de ces malheureux gallinacés, en un seul jour! La ville de Marseille, pour elle uniquement, n'en consomme pas moins de trois cent mille. C'est que les plus pauvres ménages veulent avoir la leur et n'hésitent pas, pour se la procurer, à porter au mont-de-piété ce qu'ils n'y ont pas encore déposé, notamment leurs couvertures de lit, pourtant si nécessaires au cours de l'hiver. Trop souvent, hélas! au lendemain du grand jour, la police correctionnelle voit apparaître à sa barre des enfants accusés de vol. Et à la question du magistrat: "Pourquoi avez-vous volé?" invariablement ils répondent: "C'était pour acheter

la dinde à m'man." Pour eux la fin a justifié les moyens, et il est certain qu'ils n'ont pas cru commettre une trop mauvaise action en ne profitant pas personnellement du bien d'autrui. Point n'est douteux qu'ils ne se rendraient pas coupables de la même offense pour n'importe quel autre motif. On les condamne cependant, et on a raison, mais ils semblent avoir droit à une correction spéciale, leur sens moral n'étant que très imparfaitement obscurci.

Les deux jours qui suivront la première fête s'achèveront dans les mêmes pratiques, les plaisirs et les distractions de cette nature ne lassant jamais et n'exigeant pas la variété. On en aura la preuve dans la veillée qui précèdera la séparation. Ce soir-là, les fronts se rembruniront, quelques larmes échapperont aux moins résistants, et le paisible sommeil des nuits passées sera troublé par des rêves où tout sera noir, où l'on se verra cahoté dans des voitures publiques, bondées de gens en pleurs, et emporté loin de la maison où l'on vient d'être si heureux.

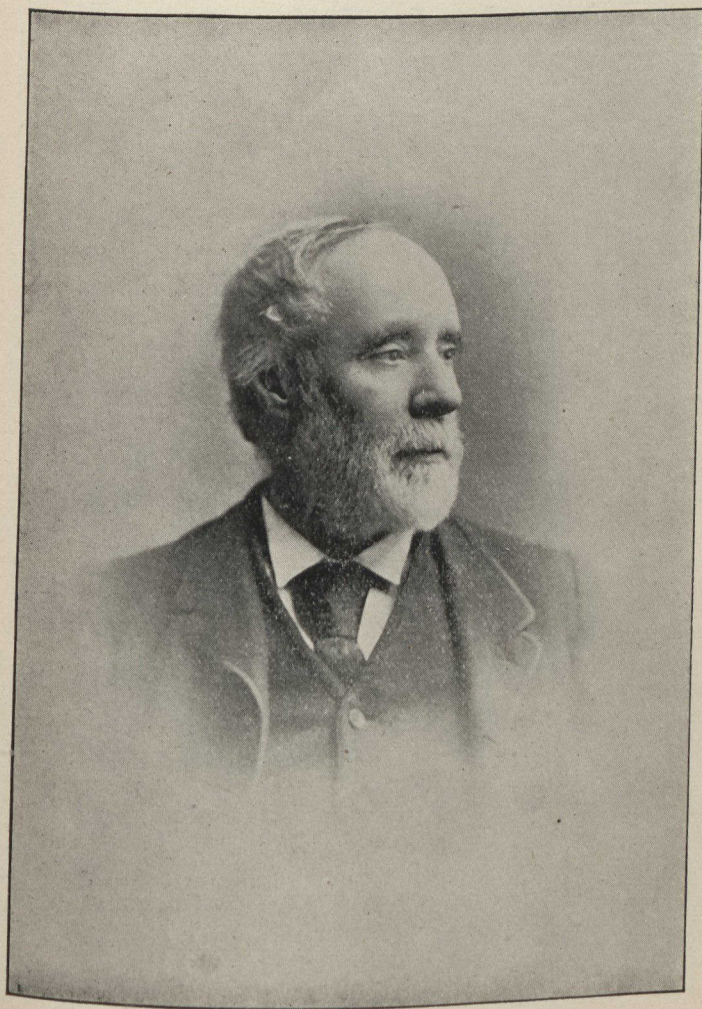
Et il ne restera de tant d'animation, de toute cette allégresse que les baraques de planches où se vendent les *saintons* qui absorberont pendant quelque temps encore les sous de poche des bambins obligés de remplacer les personnages mutilés de leur mignonne crèche.

Les nécessiteux regretteront aussi la fin des fêtes, la charité publique et privée ne les ayant pas négligés un seul instant.

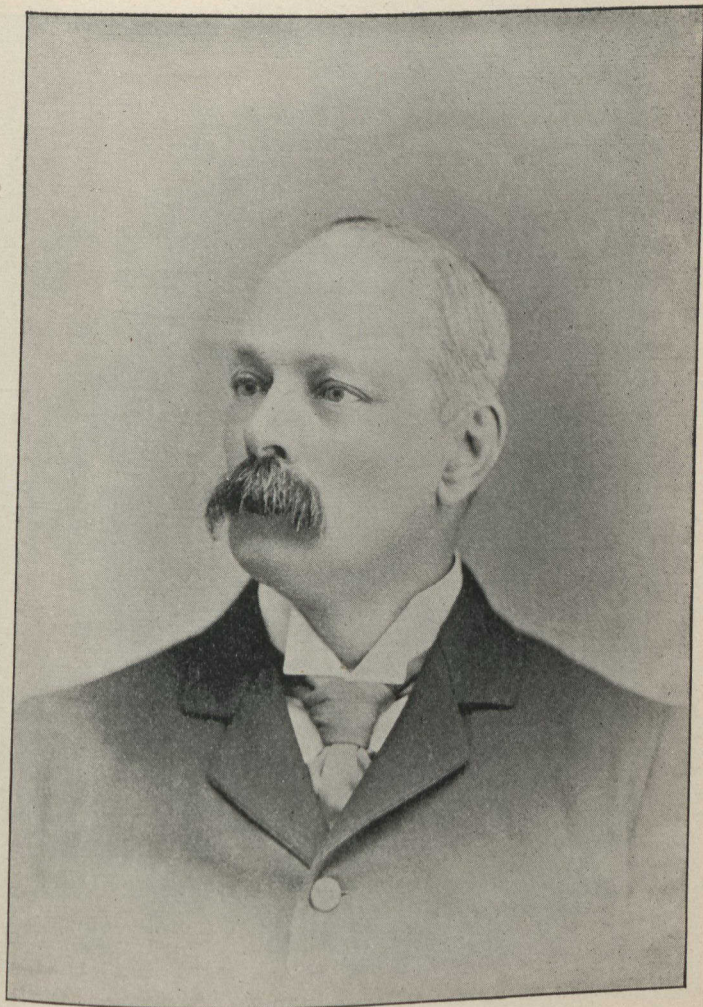
La vie de famille a été très tenace en Provence, mais je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle échappera au mouvement général. Comme partout ailleurs, elle va s'affaiblissant, et ce n'est plus aujourd'hui qu'on verrait l'empressement que j'ai essayé de retracer dans ce court récit, quand il s'agirait de tout quitter pour regagner la maison paternelle. Est-ce un bien ? Ceux qui pensent que la famille est la base la plus durable de la société ne sauraient l'admettre.

J. GERMANO.

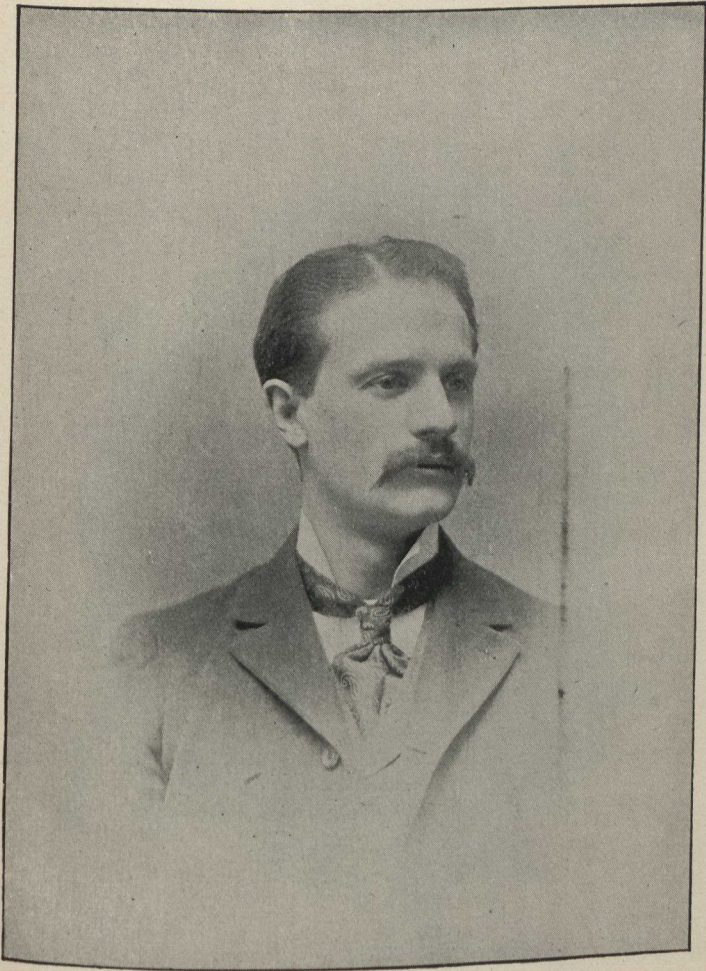




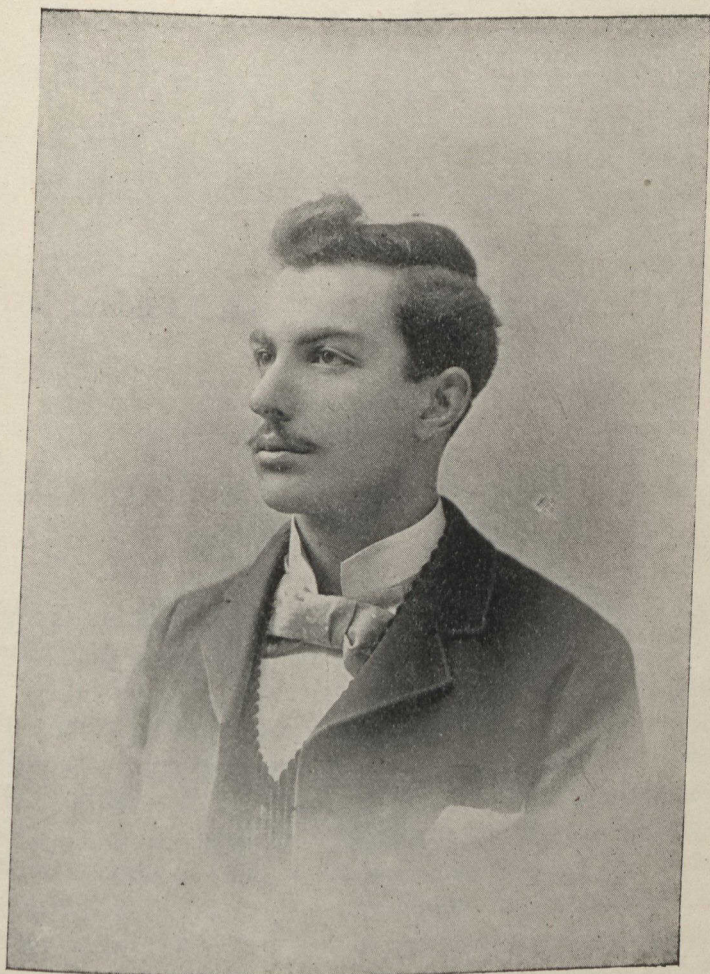
*M. John Hague*



*M. L.-I. Boivin*



*M. Tancrede Bienvenu*



*M. Jules Lanos*

# LE VIEUX CHATEAU

— 01 —

## LE CHATEAU DE RAMEZAY

(Suite)

Chose singulière, et dont je n'ai jamais su me rendre compte, j'étais à Montréal depuis cinq ans, vivant au courant ordinaire, et je ne connaissais de M. Chauveau que son nom et fort peu de ses œuvres. J'avais rencontré, coudoyé la plupart des grands hommes du temps, en politique, en littérature, en affaires; je m'étais familiarisé avec eux en partageant leurs intérêts et leurs plaisirs. Je connaissais mes maîtres, sans avoir été leur valet de chambre. Ils étaient grands, pas plus que ça, et si souvent plus petits que ça. Que de grands hommes j'ai vu se noyer dans un verre! Jeune, j'ai bu, derrière l'autel de la patrie, le vin des burettes, dont s'enivraient les grands prêtres, et plus d'un de ceux-là, dans la fumée du festin, ont profané mes croyances. C'est pourquoi j'ai renoncé de si bonne heure au faux éclat, au clinquant de la carrière politique pour me réfugier dans mon cœur. En d'autres termes, je refusai l'épaulette pour faire un mariage d'amour, je jetai mon bâton de maréchal dans un lit d'où il est sorti une armée de vingt-deux enfants. C'est que je suis franchement canadien, je vous prie de le croire. Et ma femme donc! Une Labelle, songez-y.

Sur un mot de sir Hector Langevin, je me rendis voir M. Chauveau, logé au château de Ramezay. Combien de fois avais-je passé en face de cette bicoque, sans l'avoir remarquée? En y arrivant je crus

faire une découverte. J'hésitai sur le seuil. Que peut-il y avoir dans cette boîte ? Il y a M. Chauveau, qui n'est pas un ogre, mais qui est un grand homme, plus grand que tous les autres, puisqu'il est préposé à la gouverne des intelligences du pays, pendant que tous les grands hommes que j'ai connus, en affaires comme en politique, s'occupent avant tout de nos intérêts matériels, du ventre de la patrie. J'en étais encore là de ces préoccupations, lorsque je passai ma carte au messenger, à l'adresse du *Mikado*.

Et je rencontrai un homme affable, la figure la plus ouverte que j'eusse jamais vue, éclairée de deux beaux yeux bleus, et charmante par le gracieux sourire d'une bouche fine que lui eût enviée une de Ramezay, jadis propriétaire du château. Je ne lui avais pas touché la main que déjà j'étais à l'aise, tout à fait chez moi. L'atmosphère sympathique existe autour d'une tête chargée d'esprit, et M. Chauveau avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, tellement d'esprit qu'il n'a vécu que de cela. Je vous en parlerai tout à l'heure.

Nous voici en face l'un de l'autre, *heureux* — puisque c'est le mot consacré — de se connaître, mais tous deux plus embarrassés qu'on ne saurait le croire. Son embarras, à lui — je l'ai su depuis — venait d'une prévention injustifiable, et mon embarras, à moi, venait de ma surprise de voir que mon *Mikado* était fait comme un autre homme.

La connaissance étant liée, nous causons naturellement de la place que je sollicite.

— Vous êtes avocat, me dit M. Chauveau, un peu journaliste, vous avez l'élocution facile, me dit-on, vous feriez mieux de rester au grand air de la vie publique.

— Je vous remercie de votre avis, mais j'ai bien pesé ma situation, et j'insiste davantage, maintenant que j'ai le plaisir de vous connaître.

— Quoi, vous seriez courtisan ?

— Pardon, monsieur, je suis un peu physionomiste.

— L'emploi ne dépend pas de moi, vous le savez, c'est le gouvernement qui y nomme, avec mon assentiment sans doute, mais savez-vous quelle tâche vous y attend ?

— Vaguement.

— Vous aurez à faire les bulletins du journal, des analyses de livres nouveaux, des cueillettes dans les revues, en un mot les petits paragraphes du *Journal de l'Instruction Publique*.

— Chose facile, sous votre direction.

— Vous serez bibliothécaire, en même temps; aimez-vous les livres ?

— Après les femmes c'est ce que j'aime le mieux au monde, et je crois vous être agréable, en disant cela. ■

— On m'avait bien renseigné, vous avez du genre, de l'allure politique, et derechef, je vous avise de ne pas entrer dans les bureaux publics.

— Bien obligé, mais si je persiste, j'espère bien que vous ne me serez pas hostile ?

— Oh, certes ! Bien au contraire : personnellement, vous me convenez tout à fait. Il s'agit de savoir, par exemple, si la position peut vous convenir. Il m'arrive de m'absenter parfois, et alors, vous devrez faire le journal sous la direction de M. Verreau.

— Fort bien, j'aurai tout à apprendre sous la direction d'un savant.

— Assistant rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique*, bibliothécaire, voilà la position que vous ambitionnez, mais si j'ajoute que vous serez—au cas de votre nomination—le chef de la correspondance, en serez-vous encore d'avis ?

— Pourquoi pas ?

— C'est là le *hic*. Lenoir avait une jolie écriture française, Béchard qui lui a succédé avait une écriture ronde magnifique ; je tiens à une bonne main pour faire honneur à notre correspondance officielle.

— Je crois que vous roulez ma carte de visite dans vos doigts ?

— Oui, c'est vrai, mais . . . ?

— C'est de mon écriture.

— C'est de l'imprimé ?

— Pardon, c'est de mon écriture.

— Oh ! je n'en reviens plus, moi qui écris si mal.

— Nous avons, vous et moi, chacun notre manière de bien écrire, et si j'avais à choisir entre les deux, vous devez soupçonner...

— Allez-vous-en, flatteur !

Ce fut le dernier mot qui tomba de ses lèvres épanouies dans un gracieux sourire, sous un regard brillamment éclairé.

— Je m'en vais, soit, mais avec l'espoir de revenir.

— Il le faut bien, ajouta-t-il en me pressant affectueusement la main.

A trois jours de là, j'étais nommé.

Il y a environ deux mois, vers la fin d'octobre 1895, passant devant le "Vieux Château," j'entendis le fracas d'un écroulement de maçonnerie. C'était un pan de mur du pavillon en brique de l'angle sud-ouest du bâtiment principal dont les employés du Bureau de l'Instruction publique avaient fait un fumoir, qui venait de faire sa dernière révérence devant moi. Je m'avançai devers la cour du Château, encadrée de maisons d'habitation, si familières autrefois, mais où je n'avais pas mis les pieds depuis 1867 — près de trente ans. Là, j'ai

trouvé des ruines, et pas autre chose que des ruines. Je sais que j'ai vieilli, mes meilleurs amis me le disent à ma barbe grise, mais dans la cour du Vieux Château, je trouve des consolations, j'y vois des choses autrement vieilles que moi. Le Vieux Château étant né trop précoce devait naturellement tomber bientôt en ruines, et ça y est.

*" Dans tout berceau germe une tombe. "* Des ruines ici, des lézardes aux murs debout, des étages fatigués pesant au dos d'autres étages trop fiers pour céder, parce qu'ils datent des temps chevaleresques, ou de l'époque mémorable de Montferrant ; des pignons aveugles attendant la mort plutôt que de tendre la main à la charité de la ville ou du gouvernement, dans l'espoir d'une restauration. Vous en doutez peut-être ? Allez-y voir. Le spectacle en vaut la peine. Vous pourrez au moins vous rappeler les traits du Vieux Château sur son lit de mort. Car, il n'y a plus à s'abuser, les jours du Vieux Château sont comptés. Il est là moribond, les yeux hagards, la face apoplectique, les jambes amputées jusqu'au dessus des genoux, sous le regard avide du progrès attendant son cadavre, le scalpel à la main.

Trois démolisseurs de race celtique me regardent passer dans le nuage de chaux qui s'est dégagé des coups de pioche et de pic. Je leur demande à l'emploi de qui ils sont. Ils n'en savent rien, pas plus en anglais qu'en français. J'y suis retourné depuis, et sur les tas de briques, j'ai trouvé les pics, les pinces, les marteaux des démolisseurs. Les ouvriers étaient disparus. Étaient-ils aux ordres du gouvernement ou de la municipalité ? Je l'ignore, mais invinciblement, ce fait bizarre m'en rappelle un autre plus bizarre encore, dont j'ai été frappé de façon particulière, aux mines de la Rivière Moisie, sur la côte nord.

Depuis trois ou quatre jours que j'avais établi mes bases d'exploration à cet endroit, en face des terrains miniers de la Compagnie Molson et Cie, je voyais flamber, tous les soirs, d'immenses bûchers, de l'autre côté de la rivière. Par un après-midi de brume, je me rendis voir ce qui en retournait. Et des marins sans vergogne, compagnons de contrebande, m'apprirent qu'ils transportaient dans leurs goëlettes les dernières briques des hauts fourneaux de l'ancienne compagnie des mines de Moisie, pour en construire des églises sur la rive sud, ce en quoi ils croyaient mériter de la part du Dieu des chrétiens.

Les démolisseurs du Vieux Château sont-ils des entrepreneurs publics ? Je le demande à la police. Ici, je ne parle pas de construction d'églises ou d'édifices religieux, car ces pierres sont trop vermoulues, écornées et pleureuses pour nos temples, mais pour du remplissage, dans d'autres édifices, elles conviendraient joliment bien, n'est-ce pas ?

Quand je vous dis que le Vieux Château a été amputé au-dessus des genoux, c'est que notre jeu de paume a été supprimé pour faire place à



la rue Leroyer, qui, du même coup, a emporté le bouge de Joe Beef, sur la rue Claude, et l'hôtel Mack, sur la Place Jacques-Cartier.

J'avise une maison basse, mousseuse, penchant vers la rue Leroyer, et je reconnais sous son apparence boiteuse, le pimpant cottage du père Lockc, notre vieux gardien d'autrefois — dont lui et sa femme avaient fait un nid de tourtereaux, par contraste avec l'ancre de Joe Beef, d'où l'on entendait sans interruption des grognements ou des hurlements de fauves.

Le silence le plus complet règne en dedans de ces murs jadis remplis de cris bruyants des Normaliens. Ces briques rompues, ces pierres noircies par la pluie, les neiges, ces fenêtres crevées, voilà ce qui reste de l'école normale. Ici, c'était le réfectoire ; qu'y a-t-il maintenant ? Un hangar au charbon. Au-dessus, dans la salle de récréation ? Rien. Est-ce que vous compteriez un pouce d'épaisseur de poussière sur le parquet, et un revêtement de toiles d'araignée, au plafond, pour quelque chose ? De l'autre côté, sur la rue Claude, il y a des boutiques de charcutier, des étaux de boucher, des caveaux de légumes, suivant les saisons.

Une vieille cage jetée au rancart, voilà donc ce que représente notre ancienne école normale. Par bonheur, les oiseaux qui l'habitaient, sous les soins et l'admirable direction de M. l'abbé Verreau, ont trouvé un refuge avec la pâtée sur les hauteurs de la ferme Logan, dans une autre cage neuve abritée de délicieux ombrages.

Notre jeu de paume replié comme un éventail, à la fin d'une soirée, est disparu aux mains d'une belle inconnue. Envolées pour jamais les heures rafraîchissantes du soir que nous passions ensemble à cet exercice réparateur du jeu de paume, R. Bellemare, M. Glackmeyer, L.-O. David, de Montigny, Provencher, Carl Tom, N. Bourgoing, W. Marchand, Méd. Marchand, M. Verreau lui-même qui venait secouer au contact de la balle joyeuse et goguenarde, la science poudreuse des vieux manuscrits. Disparues de notre ciel, nous les retrouvons dans nos yeux sous forme de larmes. N'a-t-on pas dit que les perles naissent de larmes d'ange ? Et la jeunesse n'est-elle pas un ange ? Je l'ai du moins ainsi connue, jadis, en face, et maintenant, suivant du regard l'extrémité ondoyante de sa traîne satinée, je ne change pas d'avis, je la revois encore sous ses traits inoubliables d'amour et de beauté.

Puisque j'ai commencé le pèlerinage, je me rendrai jusqu'au bout ; je vais pénétrer dans le Château même,

“ *Revoir l'asile où ma jeunesse,* ” etc., et faire part aux lecteurs de la REVUE de mes souvenirs intimement liés à ces vieux murs livrés déjà au pic et à la pioche, et que menacent d'engouffrer, d'un jour à l'autre, des rafales d'ambitions politiques ou municipales.

Me voici dans nos anciens bureaux, le seul survivant de tous ceux qui les ont habités, avant 1867. J'y reviens comme une âme en peine

de son corps — je parle ici le langage de nos pères — avec trop de raison, hélas ! Le Vieux Château est complètement déshabillé en dessous. J'ai honte de sa nudité. Où sont les tapis de velours du parquet, ces meubles en chêne ou noyer noir, emmurailés, ces papiers tenture d'apparat, un peu sombres pourtant, prêtant l'ombre discrète voulue aux sages délibérations du Conseil de l'instruction publique ?

Le bureau de M. Chauveau, d'où sont partis tant de traits d'esprit acérés, est représenté par trois vitrines où sont casées des pierres de lance et de flèches sauvages. On a voulu savoir, dans un temps, qui avait l'esprit le plus vif, de Chauveau ou de Thomas J.-J. Loranger. On ne l'a jamais su. C'est un *ex-æquo* qui fait honneur au pays. Étaient-ils, avec J.-C. Taché, les auteurs de la *Pleiade Rouge* ? C'est possible. Mais c'est lui, Chauveau, voyant le portrait de *Cauchon*, président du Sénat, surchargé de sa *robe de soie*, qui a dit : " C'est un bon portrait, mais il a trop de soies."

Ma chère bibliothèque, où j'ai compté jusqu'à neuf mille volumes, je la vois remplacée par quelques files de livres dépareillés — dons gracieux de braves gens, — mais combien de germes comme ceux-là faudrait-il pour reproduire mon grand arbre, chargé de fleurs et de fruits, ma bibliothèque que j'ai enfouie en pleurant, en novembre 1867, dans je ne sais combien de caisses — autant de cercueils, — pour l'expédier à Québec ? Nombre de dames et de jeunes filles fréquentaient la bibliothèque et en emportaient des livres, feuilles, fleurs ou fruits de mon arbre. Je leur jetais volontiers les fruits, les feuilles, les fleurs, à la façon de Rousseau — monté dans un cerisier et jetant des cerises que croquaient, en bas, de jolis minois, à quenottes de perle — en souriant ces mots : " Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ? " Quand on est garçon !

Je fais le tour de la maison, je descends dans les voûtes, et remonté, je m'assieds, malade, souffrant, prêt à pleurer, en songeant que je suis là, seul à évoquer le souvenir de tant d'hommes d'esprit ou de cœur grands et petits, qui ont vécu dans cette maison, de 1865 à 1867.

Après avoir tant parlé des pierres du Château, je dois avoir un peu le droit, n'est-ce pas, de dire un mot des braves gens qui l'ont habité, des esprits qui l'ont animé de mon temps ?

A.-N. MONTPETIT.

(A suivre)

# VENITE,

## ADOREMUS

---



Le souvenir est bien lointain. J'avais peut-être quatre ans et c'était Noël.

“ C'était Noël en notre petit bourg.

“ Il faisait froid ; la neige moelleuse

“ Cédait au pied et son crissement sourd

“ Ne troublait pas dans son sommeil très

[ lourd

“ L'écho de la rue étroite et frileuse.”

J'allais, conduit à la main par ma mère. Des hommes, qui déblayaient la route, plantèrent un instant leur pelle de bois dans le banc de neige et se prirent à remuer les bras, à se les lancer, de droite et de gauche, dans le dos, avec un bruit de battoir.

Plus tard, j'ai su que c'était pour combattre l'onglée.

Nous devons aider le vicaire  
de la paroisse à embellir l'église.

“ C'était l'église aux vieux murs de  
[granit  
“ Disparaissant sous le lierre et la  
[mousse,  
“ Et dont le vieux coq branlant et  
[bruni  
“ Se dresse parfois, droit en l'air,  
[hardi.  
“ Et parfois penche, numble, où le  
[vent le pousse.”

Mais, ce jour-  
là, Noël, il était  
beau. Nous en-  
trâmes dans  
l'église. Mon-  
sieur l'abbé  
donna, du bout  
des doigts, l'eau  
bénite à ma  
mère, et, avec  
ce qui en res-  
tait, remarqua  
la joue. Une  
odeur d'encens  
baignait tout  
cet intérieur  
d'église dont  
l'air ne se re-  
nouvelle ja-  
mais, ainsi des  
sachets jalouse-  
ment tenus fer-

més pour que leurs senteurs ne s'échappent pas, pour que les profanes  
n'éventent point leurs secrets.

Au fond, la chapelle de la vierge.





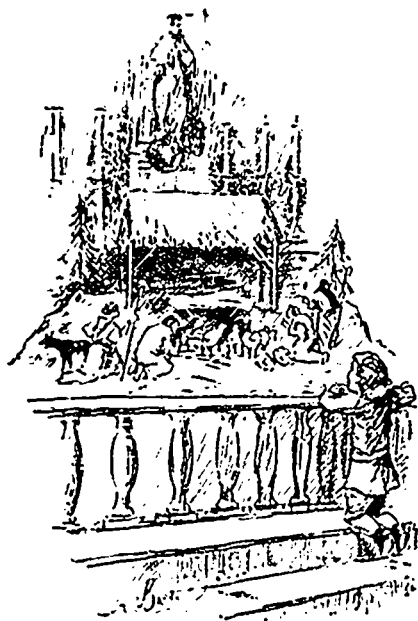
*Françoise*



*Hermance*

VENITE, ADOREMUS

“ C’était un coin de campagne  
[très doux,  
“ Avec l’étable au toit de paille  
[fraîche  
“ Et tout autour le gui vert et le  
[houx,  
“ Des brebis et des bergers à  
[gen’ix,  
“ Un grand chien noir, une étoile,  
[une crèche.”



P’ouvris de grands yeux; le  
cœur me battit de convoitise;  
jamais je n’avais vu tant de  
joujoux.

“ Et, remarquez, dit l’abbé,  
ces moutons bêlent, le chien  
jappe, les bergers font des clins  
d’œil. Il n’y a qu’à leur presser  
les côtes.”

“ C’était vrai, le dogue montrait les dents,  
“ Et les brebis, sous la voûte étonnée,  
“ Lançaient leurs bés, bés maigres et stridents,  
“ Et les bergers grivois, même impudents,  
“ Tiraient la langue, en bas, tête inclinée.”

“ Or ça, madame, dit le prêtre, vous habillerez la vierge Marie et  
l’Enfant-Jésus pour ce soir.

“ Ils arrivent de loin.

“ C’est, sous la cire moulée et peinte, la vie à s’y tromper.

“ Prenez garde de les blesser.

“ Il faut une main délicate jointe à la foi.”

“ C’était la vierge au teint couleur de miel.  
“ Sur son front saint, tout blanc, flottait un voile  
“ Et ses yeux bleus qui reflétaient le ciel  
“ Étaient baissés. Ainsi que Gabriel,  
“ Dans ses cheveux elle avait une étoile.”

Je n’osais toucher la vierge. J’avais peur. Elle avait, avec des  
femmes qui passaient devant chez nous et que tout le monde saluait

bas, des points de ressemblance étonnants. Elle priait et, pour une fortune, je ne l'aurais distraite.

Et l'Enfant-Jésus donc !

“ C'était le Dieu souriant et petit  
 “ Quand je disais son nom près de ma couche,  
 “ Contre le cœur de ma mère blotti,  
 “ Le Jésus triste quand j'avais menti  
 “ Ou péché par gourmandise de bouche.”

Comme je ne me sentais pas sans souillure, je me tenais à respectable distance de Jésus et Marie.

Toutes mes fautes remontaient à ma mémoire d'enfant, comme tirer les oreilles de Cadore ou n'avoir pas voulu embrasser mon père dont la barbe était trop dure ; des péchés mortels comme d'avoir bourré mes chausses de marrons glacés pour les manger sous la bergère de ma mère, ou avoir donné des coups de pied à la bonne.

Et, voyez, la sainte compagnie de la vierge et de l'Enfant-Jésus ne m'attiraient que médiocrement ; tout au contraire, un grand désir me picotait la chair, m'approcher des bergers et leur serrer les côtes, les faire cligner de l'œil, leur faire tirer la langue, pincer le chien pour qu'il aboie, ouïr le bé, bé des brebiettes.



Mais, impossible, ma mère veillait, la crèche était trop haute, et, comme il se faisait tard, il fallait s'en aller.

Le vicaire alors tint conseil avec maman.—Installerait-on, oui ou non, la vierge et l'Enfant-Jésus dans l'étable avant la messe de minuit ?

Quelques heures de plus, quelques heures de moins.—Ce serait plus sûr !

Et avec des précautions infinies, ma mère agenouilla Marie près de la crèche et, dans la crèche, coucha Jésus



Puis, comme c'est la coutume, elle lui baisa le pied et me souleva par les bras, pour que, moi aussi, j'adore et baise.



“ Or, me voyant enfin si près d’eux, vif,  
“ Je tends la main et les pince en arrière ;  
“ J’excite au rire un petit berger juif  
“ Qui me regarde avec un air naïf,  
“ Me reprochant de troubler sa prière.”

Ah ! c'en est un fier changement.

Tout à l'heure, ce monde tapageur et coquin ne se gênait guère ; puis, voilà que Marie apparaît et que Jésus les regarde, et cæ sont des petits saints que scandalisent mes familiarités.

Et le petit Dieu de l'étable les souffre là, et ils ne sont plus si méchants !

Ma mère me disait : " Dépêchez-vous, vous pesez comme du plomb." Je baise le pied divin.

Combien étrange ; quand je relève la tête, mon cœur a cette vague impression de bonté, de contrition et de confiance que tout être ressent à de certaines heures.

" Et dans la nuit qui suivit, je rêvai :  
 " Jésus était étendu sur la paille,  
 " Tout nimbé d'or, son doigt divin levé  
 " Vers sa mère et semblait lui dire : Ave,  
 " Chassez les chiens, ici, pas de ripaille."

Le pauvre chien tremblait de peur. Dehors il gelait à pierre fendre ; il neigeait et, sans doute, dans sa cervelle de bête il pensait que c'est rude d'être mis à la porte par ce temps-là.

Je n'étais pas rassuré non plus. Près de la crèche il faisait chaud ; je m'enfonçais douillettement dans la mousse tiède.

Les bergers remuaient les lèvres plus vite et fermaient les yeux si dévotement qu'à la place des orbites je ne distinguais que deux pincées de rides. Jésus continua :

" Chassez l'impur. — Je ne désire ici  
 " Que les brebis sans taches et vous-même.  
 " *Ave.* C'est tout. — Mais, non, mon fils, voici  
 " Dit-elle, un bon petit enfant aussi  
 " Qui vous baisa l'orteil et qui vous aime."

Elle me prit par la main et me fit approcher.

— Ah ! s'exclama Jésus, je me rappelle. Ce n'est pas bien. Il faut laisser tout le monde dire sa prière, même un Juif. Vous vous repentez ; c'est bien :

“ Et moi, le chien ! et moi, le pâtre aussi !

“ Alors, parfait, demeurez tous ici.”

J. LANOS.



## LE JOUR DE L'AN

---

Le jour de l'an ! Quels souvenirs ce mot ne ravive-t-il pas en nous ? Alors que nous étions enfants, que les soucis de la vie ne nous avaient pas encore accusé leur triste présence, comme nous étions joyeux de descendre le matin embrasser notre père et notre mère, guidés un peu, il est vrai, par un sentiment d'intérêt bien excusable. Les étrennes, jouets, bonbons, pleuvaient dans nos petits bras et alors nous n'avions qu'à nous abandonner à notre joie. Aujourd'hui, avec l'âge ont grandi les inquiétudes et ce premier de l'an a pour nous une toute autre signification.

Ce n'est pas que l'on doive le considérer simplement comme un jour où quantité de mains de bons amis dont on se soucie peu et qui, eux-mêmes ne se soucient de vous que ce jour-là, se tendent vers vous pour faire appel à votre générosité ; non, ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut l'envisager. Mais si l'on évoque les souvenirs du passé, les bonheurs perdus, les déceptions endurées, les illusions envolées, il est facile de se laisser aller au *spleen* et souvent on se demanderait ce que nous sommes à faire sur cette terre, si au même moment ne s'ouvrait devant nous un horizon bleu vers lequel nous allons courir pour gagner ce qui doit faire notre bonheur. Nous sommes ainsi faits, qu'à la moindre lueur d'espérance, nous savons oublier tous nos maux passés.

Mais assez de philosophie, car je m'aperçois qu'en voulant parler des fêtes du jour de l'an, je me sens pris de la maladie du penseur et que je ne puis en être que plus malade.

Parlons donc des anciennes coutumes, des jouets et des cérémonies qui se passent dans la famille.

La semaine est aux jouets : soldats, paysans, clowns, pierrots, polichinelle, qui grouillent à l'étalage des magasins, au milieu des canons braqués, de vaisseaux de haut bord, de locomotives, de salons capiton.

nés, d'ustensiles de ménage, etc., etc., tout cela minuscule, fait pour être à la hauteur de bébé, pour être facilement manié par ses petites mains. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

Vous comblez vos enfants de tous ces petits objets devant lesquels ils vont tomber en extase, et vous les voyez muets, anéantis, se plantant devant ces futiles objets, ne les touchant d'abord qu'avec hésitation, de peur de les briser.

Il est vrai que la hardiesse renaît bien vite et que, cédant à un besoin irrésistible, ils vont bientôt s'en servir brutalement comme s'ils voulaient les mettre en pièces.

A Montréal, comme presque partout, ces jouets ne se trouvent que dans les magasins. Il est cependant une autre ville qui a l'époque du jour de l'an offre un cachet tout particulier. C'est Paris. Une double rangée de baraques transforment les trottoirs des grands boulevards en deux couloirs étroits ; une immense file de boutiques en bois, légères et minuscules, se fait presque aussi vite qu'un changement de décors dans un théâtre. En un clin d'œil, des cloisons sont emboîtées et clouées, les marchandises étalées, les lampes allumées, le marchand glapit ses appels incessants et de la voix la plus nasillarde du monde.

Tout Paris, soit par habitude, soit pour le simple plaisir de marcher doucement et de vivre dans la rumeur de la foule, vient défilier devant ces magasins éphémères, où souvent le plus gros article n'atteint pas la valeur de 50 cents.

Mais il faut y aller et se promener.

“ Tout le long, le long des boulevards.”

A part cette différence dans la manière dont se servent les marchands pour allécher le client, partout on retrouve les mêmes objets et partout aussi l'on ressent le besoin de profiter du jour de l'an pour donner aux enfants des étrennes.

Les enfants pauvres, comme ceux qui appartiennent aux familles riches, sont dotés en ce jour d'un cadeau qui ne varie que par le prix, les sentiments d'affection qui guident les parents dans leur libéralité ne dépendant ni de la situation, ni de la fortune.

Ces étrennes sont aujourd'hui si bien reconnues par nos mœurs que dans beaucoup d'endroits où les parents pauvres ne peuvent, sans s'imposer de lourdes privations, en acheter pour leurs bébés, des comités de dames généreuses se sont formés pour venir en aide à ces malheureux et leur permettre aussi de ne pas laisser voir à leurs enfants la différence qui sépare le gueux de l'opulent.

Combien de fois je me suis réjoui de voir que l'on ne voulait pas oublier ces petits êtres dont les parents, déshérités de la fortune, souffrent d'autant plus qu'ils sont malheureux ! Et c'est avec reconnaissance que l'on doit penser à ces bienfaiteurs de l'enfance, car ce n'est pas seulement un joujou qu'ils donnent, mais ils évitent de faire naître chez l'enfant un sentiment de jalousie qui ne peut qu'aller en grandissant au fur et à mesure qu'il avance en âge.

Au risque de paraître trop exigeant — je pense, d'ailleurs, qu'on me le pardonnera précisément à cause de la nature de la supplique que je vais adresser, — eh bien, oui, quand on devrait me taxer d'insatiable, je ne puis m'empêcher de faire encore appel à la charité.

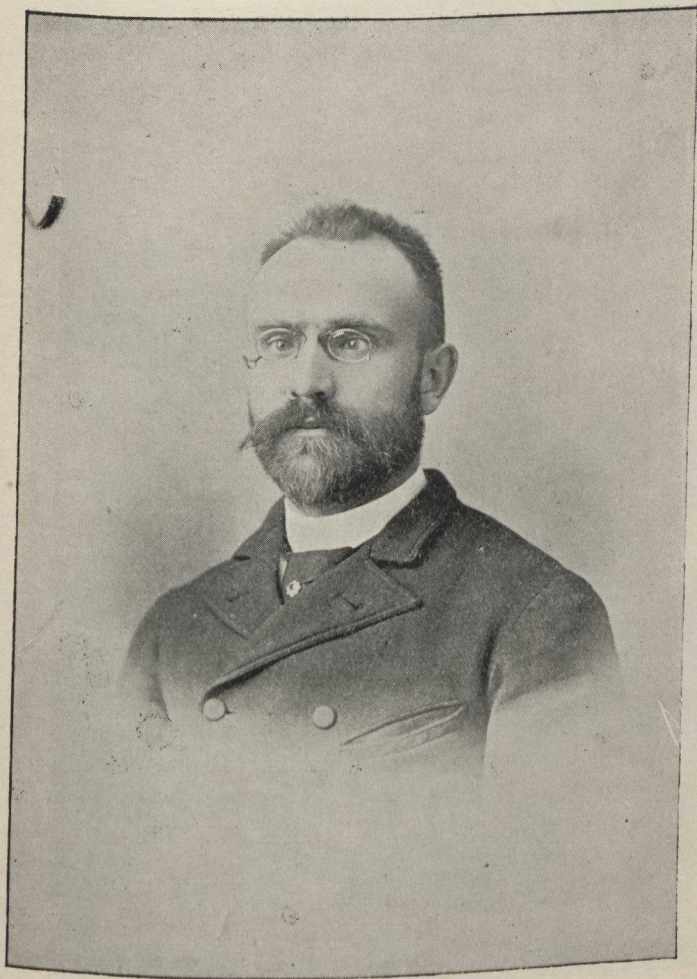
Les enfants qui ont leurs parents reçoivent leurs étrennes, mais en est-il ainsi des pauvres petits êtres que le Ciel a dès leurs premiers pas dans la vie, privés des sourires d'une mère, des caresses d'un père ?

Ils sont bien, me disait-on l'autre jour, on les élève déjà gratuitement et rien ne leur manque. Ceci est bien vrai et je n'ai nullement le dessein de demander à l'administration de distribuer des poupées ou des petits chevaux. Mais alors même que ces petits êtres ne manquent pas de soins, est-ce un motif pour ne pas leur procurer certains plaisirs que sont appelés à goûter leurs semblables ? Est-ce que leur situation d'orphelins ne commande pas la compassion ? est-ce qu'ils ne sauraient pas, comme leurs petits camarades, goûter les délices que procurent la remise de ces futiles objets qui sont pour tous les enfants d'un prix inouï ? Si l'on en doutait, je conseillerais d'en faire l'essai et je suis convaincu que les personnes qui se livreraient à cette bonne œuvre trouveraient en reconnaissance autant de sourires, autant de caresses que partout ailleurs. L'expérience a d'ailleurs été faite et les dames chargées de la répartition de ces étrennes ne m'ont jamais paru si heureuses que lorsqu'elles venaient d'embrasser le petit orphelin auquel elles avaient remis un jouet.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur les étrennes. Celles données aux enfants sont, d'ailleurs, les seules qui ont un cachet tout particulier. Elles ne respirent que l'amour, tandis que toutes les autres, pour n'être pas à dédaigner peut-être, sont toutes marquées au coin de l'intérêt.

J'arrive donc immédiatement à une cérémonie que l'on ne pratique plus, si je ne me trompe, qu'au Canada. Elle m'a si vivement impressionné que je ne puis la passer sous silence, ne serait-ce que pour demander que l'on ne la laisse jamais tomber en désuétude.

Je veux parler de la bénédiction que donne le père à ses enfants le premier jour de l'an. Je vois et verrai toujours les garçons et filles d'une même famille, depuis le bébé de cinq ans qui tient un aîné par la main, jusqu'au plus âgé, se mettant à genoux devant le vieillard qui va,



*M. Alexandre Girard*



*M. Remi Tremblay*



comme le patriarche de l'antiquité, appeler les bénédictions du ciel sur les siens. C'est réellement imposant dans sa simplicité qui vous remue le cœur et je crois qu'il faudrait être de marbre pour ne pas comprendre tout ce qu'il y a de beau dans ce tableau du père donnant sa bénédiction. Il serait vraiment fâcheux que l'on perde cette habitude qui ne peut que porter bonheur.

Avant de terminer et pour causer un peu de tout, laissez-moi vous parler de quelques vieilles coutumes, aussi anciennes que la précédente, mais qui assurément n'ont plus le même caractère.

A la Louisiane, les nègres ont terminé la "roulaison," c'est-à-dire les travaux de la canne à sucre, et ils s'en donnent à cœur joie. Le porte-monnaie est, d'ailleurs, bien gonflé, car leurs salaires ne sont payés qu'à la fin de la saison. Ils creusent des cannes à sucre ou coupent des bambous qu'ils emplissent de tafia et de whiskey. Au bruit des chansons monotones, comme toute la musique nègre, ils s'ingurgitent ces liquides, jusqu'à ce que mort s'en suive, une mort passagère bien entendu.

Le liquide ne leur fait pas défaut. Car si, en temps ordinaire, il est interdit de leur en vendre, ce jour-là, les commerçants sont supposés le leur donner.

Dans ce même pays, à côté de ces réjouissances qui laissent à désirer au point de vue de la civilisation, nous en trouvons qui ont un tout autre cachet de grâce et d'originalité. Les jeunes gens des campagnes font ce qu'ils appellent la Christine. Ils achètent des bonbons, et, après s'être masqués, ils se dirigent vers les habitations voisines. Leur devoir est d'offrir ces bonbons aux jeunes filles et de garder l'incognito; autant de légères intrigues qui donnent libre cours aux émotions agréables.

L'habileté du jeune homme se mesure au nombre de jeunes filles qu'il a pu ainsi laisser dans le doute et les cavaliers font même entre eux de petits paris dont l'enjeu appartient aux plus adroits. Toutefois, il n'y a pas de graves dangers à courir pour celui que l'on reconnaît ou qui se fait reconnaître (la chose arrive également) par une jeune fille, au moment où celle-ci lui sert la traditionnelle tasse de café noir en échange des bonbons bien colorés.

Dans la compagnie des jeunes gens du village, celui qui sera reconnu par la jeune fille devra venir à la fête de l'Épiphanie tenir la place du roi. Il est facile de voir que, dans certains cas, les visiteurs sont trop heureux de dévoiler leur incognito et il en est même qui usent de supercheries pour atteindre leur but; ils conviennent de certains signes qui les feront reconnaître.

Cette fête dure tant qu'il reste à visiter des familles dans le village et que les jeunes gens n'ont pas tous trouvé une reine pour la fête des rois.

C'est dire que la tournée des pastoureaux demande plusieurs heures, car ils ne peuvent prendre congé de leurs hôtes qu'après avoir absorbé une tasse de café à la turque, et cela, dans chaque maison.

En Bretagne, la vieille gaieté d'autrefois semble ne pas avoir perdu de son actualité, et, à chaque fête, nous voyons les Bretons, accordéon ou biniou en tête, s'amuser comme au bon vieux temps ; il est, certes, peu de pays où les réjouissances publiques soient aussi en vogue. Le "vieux" va s'en aller pour faire place au "nouveau," et, dès lors, il faut célébrer son départ. On se concerte entre deux familles. L'une offrira le diner de départ du défunt et l'autre célébrera, par un repas copieux, l'arrivée de son successeur.

Vers neuf heures du soir, les invités se rendent chez leurs hôtes, mais, grave inconvénient, à l'arrivée, avant d'avoir accès dans la maison, il leur faut répondre à plusieurs devinettes ; ils doivent montrer que l'année leur a profité et que leurs connaissances se sont développées. Il ne suffit pas de crier : "Sésame, ouvre-toi !" comme dans le conte d'Ali-Baba, il faut donner une solution ou une réponse satisfaisante aux questions posées. Il n'est pas rare de voir les nouveaux venus piétiner sur place pendant une heure et alors les personnes de la maison de chanter et de rire de leur mauvaise fortune.

Mais la porte s'est ouverte et les deux familles vont s'asseoir en demi-cercle devant le feu de bois qui pétille dans la cheminée. Jean-Marie, c'est le mari, va chercher un pichet de son meilleur cidre et pendant que Marie-Jeanne finit de préparer le repas, on choque les verres au départ du pauvre "Bout de l'an." La fête se prolonge avant dans la nuit, et le lendemain on célèbre l'arrivée du nouvel an.

Ce n'est pas le temps ici de parler de ces repas pantagruéliques ; qu'il suffise de faire connaître qu'après avoir vu défiler sur la table six plats de viande, on n'est pas toujours arrivé à la fin. En général, c'est le porc tué pour la circonstance qui fait les frais de la fête, et il se trouve toujours bien arrosé par quelques vieilles bouteilles de cidre mises en réserve.

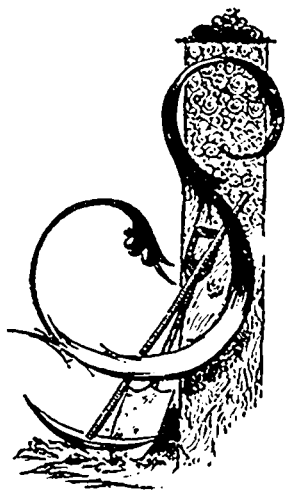
Le jour de l'an est en général un jour de fête dans tous les pays, et s'il n'y a pas de cérémonies spéciales, on le considère partout comme un jour de repos. Mais voilà assez causé, et il ne me reste plus qu'à dire à mes lecteurs, dans les anciens termes : "Je vous souhaite une bonne et heureuse année accompagnée de plusieurs autres et le Paradis à la fin de vos jours."

A. GIRARD.

# FANTÔME

---

## I



ON cœur était pris. A la vérité, elle ne l'avait pas défendu, car elle voulait un maître, et elle se sentait faite pour la servitude, la douce servitude des âmes tendres, qui portent comme un trophée les chaînes de l'amour, et comme un diadème la couronne d'épines des épreuves.

Ce n'était pas dans les énivrantes fêtes du monde qu'elle l'avait rencontré. La lumière un peu aveuglante des candélabres dorés n'avait jamais enveloppé, de son chaud rayonnement, la tête un peu mutine de cette libre fille des champs. Mais le cœur se réveille aussi bien dans le calme endormeur de la vallée que sur les cimes bruyantes qui regardent le ciel ; et les amitiés qui naissent au soleil de la prairie ou sous la ramure parfumée, gardent toujours quelque chose de leur suavité première.

Ensemble, aux jours de leur enfance, ils avaient fréquenté l'école du village. Elle, plus jeune et plus studieuse, lui, moins adonné à l'étude qu'au jeu, et regardant souvent, d'un œil coquin, par-dessus son livre ouvert, la petite écolière du banc voisin.

Ils avaient marché, poussés par la foule qui se hâte vers l'avenir, et quinze ans après, Joséphine Duvallon, la petite studieuse d'autrefois,

était une grande brune, fraîche et rose comme un fruit mûr, et Mathias Padrol, son petit ami, robuste, large d'épaules, la lèvre marquée d'une moustache noire en accent circonflexe, passait à bon droit pour le plus faraud de la paroisse. Il n'er était pas le plus beau. Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine, avait meilleure tournure. Puis son œil bleu plein de rêves troublait agréablement les jeunes âmes. Les sensibles villageoises se tournaient vers lui comme les marguerites des prés se tournent vers la lumière. Mathias aurait été jaloux s'il n'eût aimé la sœur de son ami.

Un jour ils partirent ensemble, Mathias et Jean-Paul, pour courir après la fortune. Ce fut un jour de deuil pour leurs familles et pour la jeunesse de la paroisse.

L'absence avait duré trois ans et les jeunes voyageurs parlaient de leur retour au pays. Cependant Mathias revint seul. Il avait le teint bronzé par le soleil, les mains gercées par le travail, le front traversé par une ride, le regard chargé d'une lueur singulière. Avec cela tout fier d'être au milieu des siens, pendant que ses compagnons peinaient encore là-bas, dans les montagnes de la Californie, le pic à la main pour déterrer les filcus d'or, le pistolet à la ceinture pour se défendre contre les bandits.

Lui, il avait été très heureux. Sa bêche infatigable avait découvert d'inépuisables veines, et il avait marché dans la poussière d'or comme d'autres marchent dans la boue. Il ne s'était pas montré souvent dans les rues de San Francisco, redoutant les appels séduisants des chopos mousseuses, des tapis verts, des alcôves sombres. Il avait mieux aimé la vie solitaire dans les âpres montagnes, les jours laborieux, les nuits reposantes sous les rameaux embaumés.

C'était lui qui disait cela.

L'espoir d'éblouir sa paroisse par l'éclat de sa fortune avait été un aiguillon puissant, il ne le cachait pas. Il aimait les richesses et, dans sa vanité, il ne lui déplaisait nullement d'éclabousser ses amis restés gueux.

Maintenant l'heure du repos sonnait. Il allait jouir en paix du fruit de ses labeurs ; il se promettait une longue existence de plaisirs.

Bien des jeunes gens lui portaient envie et regrettaient de ne l'avoir pas suivi au pays de l'or. Ils ne songeaient pas aux autres qui n'étaient point revenus, à Casimir Pérusse, à Robert Dulac, à Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine, la sage petite écolière d'antan.

Oui, ce Mathias Padrol, il faisait bien des jaloux.

Le lendemain de son arrivée on était venu le voir d'une lieue à la ronde. La maison s'était remplie. On avait ouvert la chambre de compagnie, comme pour le curé, et c'est là qu'on était venu lui serrer la main d'abord ; mais bientôt les fumeurs avaient fait irruption dans la

cuisine, et les femmes s'étaient groupées un peu partout. Il fallait bien le voir et l'entendre. Lui, il passait d'une pièce à l'autre, fier de cet empressement, agitant la grosse breloque d'or qui pendait à sa chaîne de montre, et montrant comme par hasard l'énorme chaton qui lui embarrassait les doigts.

Les Duvallon étaient accourus les premiers. Le père, la mère et la fille. C'était là toute la famille maintenant. Ils ne demeuraient pas loin ; la quatrième terre en gagnant l'église. Ils avaient espéré presser sur leur cœur l'enfant prodigue, mais Jean-Paul ne se trouvait pas encore riche, et il restait là-bas, dans l'ennui, guettant une dernière occasion de réaliser de jolis bénéfices.

Pourtant, il avait écrit qu'il partirait avec Mathias. Ils ne s'étaient jamais séparés, ils ne se sépareraient jamais... Entre son vieux père et sa vieille mère, il pouvait vivre heureux sur le bien des ancêtres... Il avait même laissé deviner un secret qui jetait l'âme de sa sœur dans un doux émoi : Ils seraient, Mathias et lui, unis bientôt par un lien plus fort que l'amitié. Cela dépendrait d'elle, Joséphine...

La mère Duvallon pleurait, Joséphine se consolait, disant que c'eût été trop de bonheur à la fois. Le père était songeur et ne disait mot.

— Il reviendra, affirmait Mathias, ne vous découragez point... Le temps de régler certaines affaires importantes... Vous le reverrez, bien sûr... Il m'a prié de vous embrasser tous et de vous dire de vivre sans inquiétude...

— Et nous autres qui comptions l'avoir à notre petite fête du foulage ! s'écria la mère Duvallon, en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

## II

En ce temps-là la vie des champs était plus rude qu'aujourd'hui, mais elle était plus belle. Les rapports entre les voisins étaient plus intimes ; les mœurs avaient encore quelque chose de patriarcal. La paroisse était une grande famille tenant feu et lieu un peu partout : à la "grand'côte" et dans les "concessions," sous l'œil du curé et des vieillards.

L'industrie dormait. La machine n'avait pas remplacé les bras et la corvée florissait. Non pas la corvée humiliante et lourde de la féodalité, qui taillait le peuple à merci, mais la corvée de la liberté chrétienne qui s'empresse à secourir la souffrance.

Et parmi ces petites fêtes du travail, le foulage des étoffes de laine n'était pas sans originalité.

La mère Duvallon, qui portait allègrement ses soixante années, avait filé bien des aunes pendant les longues soirées de l'automne. Et toujours, pour accompagner le grondement du fuseau où se tordait le brin soyeux, un refrain d'ancienne chanson avait voltigé sur ses lèvres. Joséphine, debout devant le métier bruyant, avait tissé les étoffes nouvelles. Le bourdonnement du rouet, le claquement des marches sous des pieds vaillants, la course étourdissante de la navette sur la chaîne, le choc vif et dur des lisses sur la trame, tout cela avait rempli la maison d'un bruit singulier, et ceux qui passaient devant la porte se détournaient pour voir un peu les bonnes ouvrières et mieux entendre les joyeux échos du travail.

Maintenant plusieurs pièces d'étoffe, roulées avec soin et recouvertes d'un drap, à cause de la poussière, attendaient, au grenier, l'heure du foulage. Elle arriva.

Quand les invités entrèrent, le grand chaudron pendait à la crémaillère, au-dessus d'une flamme vive, dans la vaste cheminée de la cuisine. Dans cette ardente lueur du brasier, avec sa robe de suie, il paraissait plus noir. L'eau dont il était plein commençait à frissonner sous les rayons de la chaleur, et une buée légère, bientôt évaporée, cachait à demi le crochet de fer et les pièces enfumées de l'antique instrument. Dehors, sur des foyers de cailloux tout étroits il y avait des feux de sarments qui pétillaient, et, sur ces feux, dans plusieurs ustensiles, l'eau bouillante chantait aussi.

Une auge longue, profonde et large comme un canot de voyageurs, occupait le milieu de la pièce ; et, tout près, à l'un des bouts de cette auge, on avait placé un dévidoir solide. Des bâtons de merisier ou de bouleau, dépouillés de leur écorce, durs et pesants, étaient rangés le long de la cloison.

Mathias Padrol était venu l'un des premiers. Il lui tardait de voir Joséphine et de lui dire comme il l'avait trouvée jolie, le dimanche précédent, quand elle avait fait la quête, à l'église, pour la chapelle de la Sainte Vierge. Il n'était pas, toutefois, sans éprouver un serrement de cœur, en songeant qu'il faudrait parler encore de Jean-Paul, son compagnon demeuré là-bas.

— A l'ouvrage, mes enfants, commanda le père Duvallon, voici les pièces d'étoffes qui descendent du grenier.

— Que ceux qui ont de bons bras prennent les rames, ajouta ma-lame Duvallon en montrant les rondins sans écorce qui faisaient des lignes claires sur le bleu sombre de la cloison.

La première pièce se déroula lentement et descendit dans l'auge pleine d'eau.

— Au nouvel arrivé, au voyageur des "pays hauts," l'honneur de commencer, proposa Pierre Beaulieu, le premier voisin.

Un murmure approbateur suivit.

Mathias Padrol alla prendre un des plus longs gourdins et vint se placer auprès de l'auge. D'autres firent comme lui. Ils étaient six, trois d'un côté, trois de l'autre. Ils formaient la première "escouade." D'un bras nerveux, avec leurs bâtons, ils poussèrent de-ci de-là, dans l'auge profonde, le tissu neuf qui s'imbiba d'eau chaude et devint très lourd.

Ils chantèrent des "chansons à la rame," des chansons aux refrains cadencés que toutes les voix répétaient, et leurs bâtons, en poussant l'étoffe, s'enfoncèrent dans l'eau comme des avirons. Quand ils les relevaient des gouttes brûlantes ruisselaient comme des colliers de perles, avec un bruissement clair.

-- Drôles de canotiers qui se tiennent debout en dehors de leur canot, et plongent leurs pagaies en dedans, fit une jeune fille, avec un éclat de rire.

— C'est qu'il n'y a plus d'eau dans la rivière, depuis que le père Chiniquy a prêché la tempérance, répliqua l'un des "fouleurs."

-- Si les jeunes filles venaient nous aider à ramer, la barque irait plus vite, observa un autre.

-- Et l'aviron pèserait moins, affirma un troisième.

Quelques jeunes filles des plus rieuses s'empressèrent de mettre leurs mains blanches sur les pagaies d'un nouveau genre, et l'étoffe roula dans sa couche humide avec un élan rapide. Des couplets d'un mouvement plus rapide accompagnèrent le murmure de l'eau tourmentée. Il y avait des moments de repos. Puis d'autres jeunes gens s'approchaient à leur tour de l'immense vaisseau où trempaient les aunes de drap neuf et continuaient avec ardeur l'ouvrage commencé.

On avait jeté dans l'eau chaude quelques morceaux de savon fait à la lessive, et des bulles où s'allumaient de douces lueurs semblaient sourdre comme des étincelles du fond noir de l'auge, et une écume légère et blanche s'attachait comme une dentelle fragile aux longues parois.

Parfois une aigrette humide se détachait du tissu violemment secoué, et venait s'abattre sur une robe rose ou sur un gilet noir. Des rires éclataient, et la robe ou le gilet s'en allaient se sécher poétiquement à la flamme du foyer.

C'est ainsi que Mathias et Joséphine, robe et gilet largement élaboussés, s'appuyèrent au manteau de la cheminée. La flamme ondoyait, les vêtements séchaient, et les cœurs se réchauffaient. Tous les foyers bien attisés peuvent incendier les âmes sans brûler leur chétive enveloppe.

Sur le grand dévidoir lentement tourné par des bras fermes, les aunes d'étoffe s'enroulèrent, trempées, chaudes, fumantes, et l'eau tombait en gouttes pressées, comme d'un nuage qui crève. Des femmes, un balai de cèdre à la main, essuyaient à mesure les ravages de l'ondée ; et le plancher, sous le frottement des branches odorantes, prenait les clartés douces d'un brouillard au lever du soleil.

Au travail succéda le plaisir, un plaisir fait de danses qui roulaient comme des tourbillons, de chansons lancées à plein gosier, de causeries jetées par bribes d'un bout à l'autre de la salle.



Cependant, retirés dans un coin de la pièce, assis sur un coffre peint en bleu, près du lit de "parade," dont les rideaux de toile tombaient jusques à terre, Mathias et Joséphine avaient longtemps parlé tout bas, comme des amoureux qui ont peur d'ébruiter leur secret. Albert Dupuis, le menuisier qui avait bâti la maison du père Duvallon, un honnête homme et un bon ouvrier, avait jeté souvent de leur côté un regard inquiet et jaloux. Depuis longtemps il aimait la jeune fille en silence et avec discrétion. Maintenant il regrettait de ne pas lui avoir "parlé" plus tôt. Le premier est toujours le premier.

Il fallut se reposer de la danse et des jeux comme on s'était reposé du travail. Il fallut aussi calmer la faim qu'avaient aiguisée l'exercice et la gaieté. Le réveillon survint. Il fut accueilli avec enthousiasme. Au dessert, après les chansons, Mathias fut prié de raconter quelque chose. Il parla de son retour.

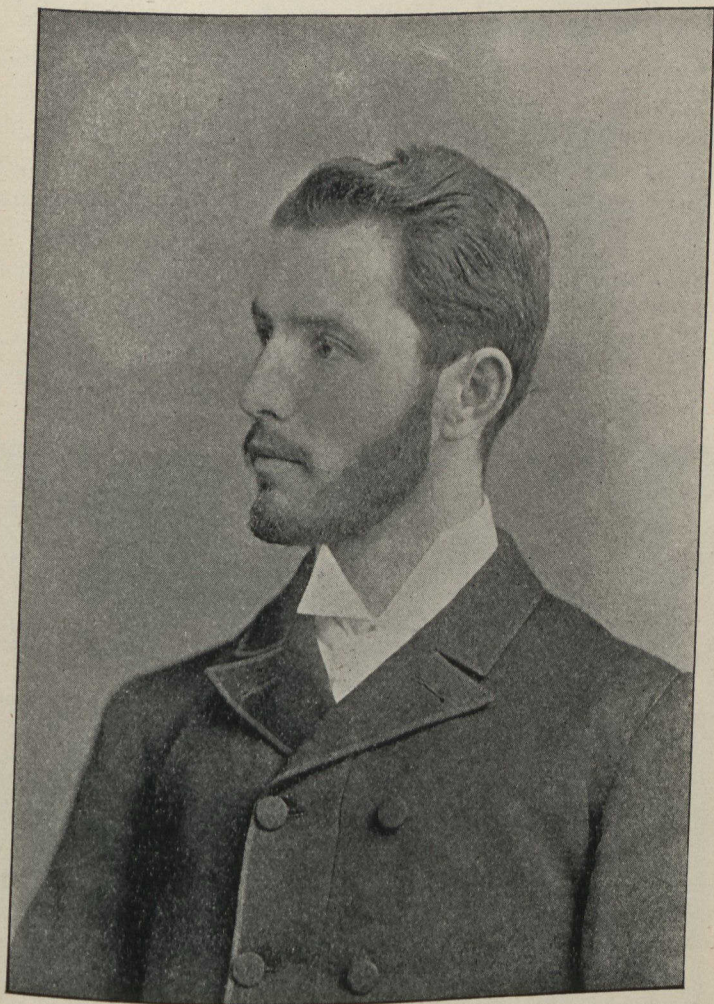
### III

Ils étaient partis plusieurs ensemble pour revenir au pays. Ils avaient traversé les montagnes et les prairies, armés comme pour la guerre, car les sauvages qui errent dans ces contrées lointaines sont traitres et féroces. Ils avaient marché par des sentiers ardu, le long des ravins ténébreux, au-dessus des précipices où grondaient des torrents invisibles. Ils avaient escaladé des rochers abrupts calcinés par le soleil. Grâce à leur connaissance de la forêt, à leur prudence, à l'ombre





*M. Gustave A. Drolet*



*M. C.-J. Magnan*

des arbres touffus, ils traversèrent heureusement la chaîne des Rocheuses, et descendirent dans l'immense prairie qui s'étend comme un océan sans limites vers le soleil levant. Désormais il fallait marcher à ciel ouvert. Plus de savane, plus de rochers, plus de ravins pour les protéger. S'ils étaient aperçus par les Indiens ils seraient attaqués, et, s'ils étaient attaqués, pourraient-ils se défendre avec succès et sauver leur vie ?

Ils cheminaient à grands pas dans le foin qui recouvre d'un voile mouvant l'immensité de la plaine, et en cheminant ils regardaient à l'horizon, pour voir si la silhouette de quelque bande ne s'y lèverait point comme nuage menaçant.

Un soir, dit-il, le soleil, descendu lentement du ciel bleu, s'enfonçait dans les vagues lointaines de la prairie comme un œil sanglant qui se serait fermé, et les herbes légères qui ondulaient au souffle du vent paraissaient bercer des éclairs. Nous nous étions arrêtés pour contempler ce spectacle magnifique, et par instant, nous ne pouvions nous défendre d'un frisson de peur, car il nous semblait que le feu s'était allumé dans cet océan de verdure aride, et qu'il s'avavançait sur nous avec la rapidité du torrent.



Tout à coup, dans ce rayonnement merveilleux de la prairie, à une distance immense, nous aperçûmes des ombres qui s'agitaient. Des profils d'hommes et de chevaux se dessinèrent peu à peu, noirs et superbes, sur le fond de lumière. Les chevaux couraient, les hommes étaient armés. On ne traverse point ces déserts sans carabines, revolvers

ou poignards. Nul doute, c'étaient des Indiens à la recherche d'une caravane ou fuyant après un pillage.

Les ombres grandissaient en se détachant de l'horizon de feu. La troupe se dirigeait sur nous. Était-ce hasard ? Nous avait-elle aperçus ? Impossible de fuir ; nous n'avions pas de montures, et les coursiers sauvages venaient comme le vent. Nous étions cinq, les Indiens paraissaient une cinquantaine. Et puis, ces hommes-là sont d'une adresse incroyable. Debout sur leurs chevaux au galop, ils lancent le lasso qui étrangle, la flèche qui transperce ou la balle qui foudroie.

Nous eûmes un moment d'angoisse extrême et nous nous dimes adieu.

Jean-Paul s'écria :

— Si je meurs, si vous vous sauvez....

— Jean-Paul ! firent ensemble les Duvallon, stupéfaits.

— Il est donc mort ! s'écria la mère d'une voix brisée par le désespoir.

— Mathias, pourquoi nous avoir caché cela ? reprocha Joséphine, en laissant tomber sur sa main sa figure inondée de larmes.

Le père Duvallon se leva de table et se prit à marcher à grands pas. Il murmurait :

— Jean-Paul ! . . . Mon pauvre enfant ! . . . Mon Dieu ! c'est-il possible ? . . .

Et tout le monde se mit à parler à la fois. C'était un bruit sinistre de plaintes, de regrets, de soupirs, de sanglots. Mathias eut un moment de frayeur. On l'entendit murmurer entre ses dents serrées par le dépit :

— Ai-je été assez bête ?

Cependant on crut bien que ce mouvement de colère venait de la peine qu'il causait à cette brave famille Duvallon. Il s'en voulait. Il ne pouvait toujours plus se taire maintenant. Il fallait tout dire. Le mal, au reste, n'en serait pas plus grand : le coup était porté.

Il se remit. Il reprit son assurance et retrouva sa verve.

— Voici, continua-t-il, il ne faut jamais se hâter de publier les mauvaises nouvelles. Pourquoi faire pleurer les gens aujourd'hui, si l'on peut attendre à demain ? Voilà pourquoi j'ai été discret. Et puis, il n'est pas sûr que Jean-Paul ait été tué. Il peut revenir. Vous savez, dans ces immenses prairies on se perd, on s'égare, on prend des routes qui ne conduisent pas toujours où l'on veut aller. Il est peut-être

dans les mines, à piocher de l'or, et il attend une caravane pour revenir. C'est plus sûr, une caravane....

Il allait, il allait....

— Oh ! ce sont des illusions, des illusions ! interrompit le père Duvallon.

— Le cher enfant, il est bien mort ! il est bien mort ! sanglotait la pauvre mère.

Joséphine se retira dans sa chambre pour pleurer, et on l'entendit gémir, car la porte resta entr'ouverte. Ses meilleures amies, entrées avec elle, s'efforçaient de la consoler.

Et puis, chacun évoquait le souvenir du malheureux jeune homme. On parlait de son enfance et de sa jeunesse, de ses alternatives de douce gaieté et de singulière tristesse. On vantait son amour du travail, sa complaisance, sa sensibilité. Il était pieux, il était fidèle à ses amitiés.

Un vieux chantre au lutrin, le père José-Henri qui mettait sa gloire à chanter plus haut que les autres les psaumes des vêpres, raconta comme il se hâtait de se rendre à l'église, le dimanche, pour servir la messe ou s'asseoir dans les stalles dorées du sanctuaire, avec les autres enfants de chœur. Il se souvenait de son air digne et de sa démarche mesurée, alors que vêtu de sa jupe noire et de son surplis blanc aux larges manches, il était thuriféraire, les jours de grande fête. Nul mieux que lui ne balançait l'encensoir d'argent. Il faisait, d'un geste aisé, décrire à la chaîne luisante une courbe gracieuse ; et l'encensoir retombait mollement, sans bruit et sans perdre le feu béni, puis remontait encore, trois fois pour le curé, trois fois pour chaque côté du chœur, et trois fois pour le peuple.

Alors un nuage d'encens roulait dans l'air tiède de l'église, et s'étendait comme un voile de gaze azurée sous les arceaux de la voûte.

Cependant l'on entourait Mathias. Il fallait savoir comment cela avait fini, cette attaque des Indiens.

— Dis tout, raconte tout ce que tu sais, cela vaut mieux, observa le père Duvallon.

Mathias, s'efforçant de paraître ému, reprit d'une voix basse, comme s'il eut eu peur de réveiller de nouvelles douleurs :

— Il ne fallait pas songer à demeurer ensemble, car le groupe que nous formions pouvait être vu d'une longue distance. Chacun prit donc de son côté, au pas de course, et chercha une cachette sous les touffes de foin, dans les replis du sol qui sont comme les ondulations des eaux. Pour moi, je me jetai immédiatement à terre, et j'attendis, dans une terreur que je ne saurais peindre et en conjurant le ciel de me prendre en pitié, l'arrivée de la bande cruelle. Je m'imaginai que mes compagnons, poussés par l'instinct plutôt que guidés par la réflexion, se sauveraient aussi loin que possible et seraient en conséquence observés

plus longtemps. J'avais raisonné juste. J'aurais voulu retenir Jean-Paul, mais il était déjà loin.

Au bout de quelques instants j'entendis le galop des coursiers. Il produisait un grondement sourd comme le tonnerre qui roule, et le sol frémissait sous mes membres immobiles. L'ardente chevauchée approchait. Elle approchait en poussant des clameurs féroces. Soudain je me vis enveloppé d'un nuage horrible. Une sueur froide m'inonda et je me pris à trembler comme dans la fièvre.

Elle courait toujours. Elle s'éloignait. Je n'avais pas été vu. Le bruit infernal allait mourant. Mais voici qu'un hurlement nouveau remplit les airs, un hurlement de joie. Mes compagnons avaient été découverts, sans doute ; quelques-uns d'entre eux, du moins. Je n'osais pas remuer, de crainte de me trahir, et toute la nuit je restai couché sous le foin qui m'avait sauvé.

Le matin, quand les sauterelles et les criquets se mirent à voltiger au-dessus des brins de mil, ou à crier leurs rauques saluts au soleil levant, les Indiens avaient disparu, et je me trouvais seul au désert. J'appelai mes compagnons, mais nulle voix ne répondit à la mienne. Que sont-ils devenus ? Ont-ils été tués ? Sont-ils prisonniers ? Je l'ignore.



#### IV

Deux fois les jours sombres et courts de l'automne s'étaient enfuis comme des volées de corbeaux, et deux fois l'hiver, de son écharpe de neige, avait enveloppé nos campagnes endormies. Noël avait chanté l'hosanna auprès de l'Enfant-Dieu et le monde avait de nouveau tressailli d'allégresse au souvenir du plus consolant des mystères. Le carnaval avait encore secoué ses grelots éveillés au milieu de la foule distraite, puis le carême était venu mettre un peu de cendre sur la tête des chrétiens en leur murmurant d'une voix grave :

“ Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière ! ”

On était au dimanche de Pâques fleuries, et les jours de grande tristesse qui allaient venir seraient suivis d'un solennel et joyeux alleluia. Un alleluia joyeux surtout pour les jeunes gens qui devaient se jurer un éternel amour au pied des autels. Et parmi ces heureux que proclamait la rumeur se trouvaient Mathias Padrol et Joséphine Duvallon.

Le père Duvallon avait besoin d'un homme pour l'aider à ses travaux. Le rude labeur de toute une vie aux champs commençait à peser sur ses épaules, et les ouvriers se faisaient rares. Les mines d'or de la Californie et les manufactures de la république voisine attiraient toujours la jeunesse.



Elle entendait, dans un rêve obsesseur, le bruit des machines puissantes ; elle voyait les étincelles des paillettes d'or. Il fallait partir. Mathias demeurerait avec son beau-père. Il serait l'enfant de la maison, puisque Jean-Paul ne revenait point.

Les bans furent publiés du haut de la chaire. Première et dernière publication. La chose fut remarquée, parce qu'à cette époque on ne se dispensait pas aisément des trois publications exigées par la discipline de l'Eglise. On savait que Mathias avait de l'argent et qu'il aimait à trancher du grand.

Les invités à la noce étaient nombreux. Le père Duvallon se serait bien donné garde d'oublier un parent ou un ami. Il n'aurait voulu

froisser personne, d'abord ; puis, il aimait bien s'amuser un brin. Mathias et les siens, un peu pingres, un peu vaniteux, auraient préféré trier les convives. Ils durent cependant ouvrir grande la porte, pour ne pas déplaire au père Duvallon. Et puis, ça n'arriverait toujours qu'une fois.

Le matin était un peu froid, mais les chemins étincelaient comme des ceintures diamantées sous les reflets d'un beau soleil d'avril. Le soleil, un jour de mariage, semble un gage de bonheur. L'union sera sans nuages.

Une longue file de voitures se dirigea vers l'église. On entendait de loin la gaie musique des sonnettes argentines et des grelots sonores. De loin on voyait glisser sur l'éclatant tapis de neige les profils sombres des chevaux et des "carrioles."

Les cloches voulurent être de la fête, et quand la noco franchit le seuil de l'église, elles jetèrent dans le ciel limpide les éclats joyeux de leurs grosses voix d'airain.

La cérémonie tardait un peu. Le servant n'arrivait pas. Les cierges étaient allumés dans leurs chandeliers d'argent ciselé, deux sur l'autel et six sur le balustre, auprès des vases de fleurs artificielles, devant les mariés. Leurs petites flammes douces étoilaient de points d'or le sanctuaire vide.

L'officiant s'était habillé tout prêt pour la messe. Il avait mis un vêtement riche, comme les jours de grande fête : une chasuble de soie blanche, toute moirée, avec une large croix et des guirlandes de roses brodées en or. Il attendait debout devant la haute armoire de la sacristie, vis-à-vis un crucifix d'ivoire. Il s'impatientait. On a beau avoir de la douceur, on ne saurait empêcher la bile de s'échauffer un peu quand on attend par la faute d'un autre.

Enfin, la porte s'ouvrit, et deux jeunes garçons se précipitèrent vers la garde-robe où pendaient les surplis.

Le prêtre murmura :

— Deux, maintenant... Aurait mieux valu un seul qui serait arrivé plus tôt.

Les petits servants se hâtaient de se vêtir. L'un d'eux, le plus jeune, dit à l'autre, en attachant autour de sa taille les cordons de sa jupe noire :

— T'es-tu mis au chœur, déjà ?... As-tu servi des mariages ?

L'autre ne répondit point. Il cherchait un surplis parmi tous ces vêtements blancs et noirs qui semblaient des spectres accrochés à la file.



— Ne prends pas celui-là. C'est au petit Moraud... Il vient de Jean-Paul Duvallon... C'est un souvenir... Tu le mets?... M. le curé pourrait bien te le faire ôter...

L'autre ne répondit encore rien. Il s'habillait, et le surplis un peu raidi par l'empois, et la jupe noire comme une plume de corbeau, lui allaient à merveille.

— Veux-tu porter le bénitier, reprit le premier, moi je porterai bien le livre?... Comme tu voudras. Ça m'est égal.

Son compagnon, toujours silencieux, ne le regardait seulement pas.

— On n'est pas dans l'église ici, tu peux lâcher ta langue.

Le curé gronda :

— Allons! Avancez!

Ils accoururent. L'un prit le livre, l'autre prit le bénitier.

Le prêtre s'inclina devant le crucifix d'ivoire et se dirigea

vers le sanctuaire, sans plus se soucier des petits servants qui marchaient devant lui.

Presque tous les bancs de la nef étaient occupés. On aurait dit un jour férié. Il y avait beaucoup de curieux, des femmes surtout.

La lourde porte du chœur toute sculptée, tourna lentement sur ses gonds de cuivre poli. La cérémonie commençait. Il se fit dans les bancs un mouvement houleux comme sur la mer. Les promus s'agenouillèrent sur la plus haute marche du balustre. La jeune fille, devant le mystère nouveau, sentait son cœur se serrer comme dans une angoisse. Elle était heureuse pourtant. Le jeune homme, un peu raide, la tête haute, tâchait de paraître beau. Il s'occupait de lui-même.

Après une courte lecture sur la sainteté du sacrement de mariage, le prêtre s'adressant au marié, demanda :

— Mathias Padrol, prenez-vous Joséphine Duvallon, qui est ici présente, pour votre future et légitime épouse ?

— Oui, Monsieur, répondit d'une voix forte le jeune homme, qui voulait se montrer plus poli que le rituel.

Alors le prêtre reprit :

— Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

— Non, répondit une voix faible.



Il y eut un mouvement de surprise dans la foule. Plusieurs se levèrent debout sur les bancs pour voir ce qui allait suivre.

Le prêtre, stupéfait, regardait la fiancée et semblait attendre une explication.

Mathias, la figure toute rouge à cause de la honte, ou peut-être de la colère, demanda tout haut :

— Mais pourquoi ?

Le curé, retrouvant le calme nécessaire, dit à l'épousée :

— Il ne fallait pas venir ici, mon enfant... C'est la profanation d'un grand sacrement... Si ce n'est tout à fait la profanation, c'est le mépris... Or, Dieu se sent offensé... Il ne faut pas agir ainsi dans le temple du Seigneur, au pied de l'autel, en présence de Jésus-Christ...

— Mais, Monsieur le curé, je n'ai rien dit, repartit la promise toute tremblante, et des larmes dans les yeux.

— Comment, ce n'est pas vous qui avez répondu : Non ?

— Je n'ai pas eu le temps de répondre, Monsieur le curé.

L'officiant s'indigna :

— Il y a donc ici quelqu'un qui oublie volontairement le respect dû à Dieu et à la sainte religion. On veut changer en comédie un des actes les plus solennels de la société chrétienne. Que l'on prenne garde. La loi civile viendra, s'il en est nécessaire, au secours du culte sacré...

Il regarda les servants tour à tour, comme s'il les eut soupçonnés de cette indécente plaisanterie. Ils se tenaient à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, calmes, immobiles, les yeux fixés sur la mariée.

Tous les regards se portèrent alors vers eux. Ils n'avaient pas l'air de grands coupables. Le plus jeune se mit à sourire, trouvant cela drôle, sans doute. L'autre était très pâle et une tristesse étrange se peignait sur sa figure d'adolescent.

La mariée les regarda aussi et elle tressaillit.

On entendit chuchoter.

— C'est le petit Antoine Beudet, celui-ci. On le connaît; il sert la messe tous les dimanches. Mais l'autre... l'autre... qui peut-il être ? On dirait que c'est Jean-Paul... Jean-Paul enfant de chœur. Vous vous en souvenez ?

Mathias lui-même, comme pris de vertige, se mit à parler à sa future.

— Quel est ce petit servant ? Comme il ressemble à ton frère !... Tu dois savoir son nom... Je ne le remets pas, moi...

La fiancée eut envie de pleurer; cela lui aurait fait du bien. Elle s'efforça de sourire. Le prêtre recommença :

— Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

Elle n'eut pas davantage le temps de répondre. Une voix lugubre qui sortait comme d'une tombe répéta :

— Non !

Cette fois il passa un frisson de terreur sur la foule attentive et il se fit un silence qui avait quelque chose d'effrayant. Le curé ne dit rien. Il croyait toujours à un mauvais plaisant. Un ventriloque peut-être, qui se cachait dans l'assemblée pieuse, et bravait, pour s'amuser, les foudres du Seigneur. Il se pencha vers la jeune fille afin de recevoir sa réponse.

Elle allait dire : oui, quand ses regards rencontrèrent de nouveau les regards du servent que personne ne connaissait. Elle poussa un grand cri et s'affaissa.

Mathias voulut la secourir. Un vent brûlant passa qui éteignit les cierges, et tout le monde entendit le bruit d'un soufflet sur une joue.



Le marié releva la tête. C'est lui qui venait d'être souffleté. Il voulait voir l'insolent qui l'avait frappé. Il demeura terrifié. Puis, d'une voix pleine d'épouvante, il cria deux fois :

— Jean-Paul ! . . . Jean-Paul !

Et il sortit de l'église, titubant comme un homme ivre, les yeux dilatés par l'effroi, pâle, avec une tache rouge sur la joue, la marque du soufflet.

Où allait-il ?

L'un des petits servants avait grandi tout à coup et il paraissait un homme maintenant. Et cet homme, c'était Jean-Paul Duvallon. Il

portait au cou une large blessure et son front était percé d'une balle. Il avait la teinte livide du cadavre et ses yeux versaient des larmes

— Assassiné! . . . il a été assassiné! s'écrièrent plusieurs.

Mais l'assassin, où est-il? Est-ce l'Indien de la prairie? est-ce le jeune homme superbe qui s'en va avec le soufflet du mort sur la joue?

.....

L'église retentit de lamentations, les cloches sonnèrent un glas funèbre; le prêtre, dépouillant ses vêtements pompeux, mit sur ses épaules la chasuble noire et dit la messe pour le repos de l'âme de Jean-Paul Duvallon.

Il n'y avait plus qu'un petit servant.

Ainsi finit la noce, ainsi finit mon histoire.

PAMPHILE LEMAY.

Mille-Oiseaux, decembre 1895.



# UNE NUIT DE NOËL

— à —

## BEAUMONT DE BELLECHASSE

### SOUVENIRS D'ENFANCE

A M. JOSEPH-ADÉLAÏD TURGROS, député de Bellechasse à l'Assemblée législative; à cet ancien adversaire resté mon ami, je dédie ces quelques pages.

Mon Dieu, qu'il y a longtemps de cela, et comme les années passent vite!

C'était en 1855, et le brave Abraham Esnouf, un des amis de mon père, de plus son voisin, nous avait invités à aller prendre le réveillon de la Noël chez lui. J'avais onze ans à cette époque, et je revois toutes ces choses-là comme si elles étaient d'hier.

Nous étions en traîneau, bien emmitoufflés dans nos robes de buffles et nos peaux d'ours. *Péillard*, notre petit cheval canadien — il était bai brun — nous entraînait au joyeux tintement de ses grelots, en faisant crier la neige sous ses sabots.

Tout à coup mon père me dit :

— Sais-tu, mon enfant, où nous allons ?

— Mais, oui, nous allons entendre la messe de minuit à l'église de Beaumont.

— Et te rends-tu bien compte de ce que peut être l'église de Beaumont ?

— N'est-ce pas une église comme une autre ?

— Plus qu'une autre ; c'est une relique de notre glorieux passé. Elle a été construite en 1733. Plus tard, en 1759, le fameux Moutgomery, le brûleur de la côte nord et de la côte sud du Saint-Laurent

vint, par deux fois, y placarder la proclamation que le général Wolfe adressait aux habitants canadiens-français ; par deux fois le placard de l'Anglais fut déchiré. Pour punir nos ancêtres de leur loyauté à la France, un détachement anglais vint par deux fois mettre le feu à l'église de Beaumont. Miraculeux miracle ! Chaque fois il n'y eut que la porte brûlée et le vieux temple demeura intact.

Tout en causant ainsi nous arrivâmes à la place du presbytère, nous mimés Pétillard sous le hangard de Pitre Belours et nous entrâmes nous agenouiller et faire acte d'adoration à Jésus-Enfant. L'humble église de campagne était comme l'étoile des Rois-Mages. Elle ruisselait de lumière. La crèche faisait envie à tous les petits enfants, aux grands aussi. On n'oublie jamais ces saintetés-là, quand elles ont été touchées, quand elles ont été comprises.

Et maintenant que ces choses-là me reviennent à la mémoire, me faut-il aussi dire que la crèche de l'Enfant avait été préparée par les soins de Mesdemoiselles L'Estang, sœurs d'un des anciens curés de Beaumont, et par ma mère ?

\*  
\* \*

Le curé entonna le *Gloria in excelsis*. Le père Chassou prit alors son violon ; ses yeux débordaient d'aspiration, et son maigre profil s'allongeait avec l'ombre du jubé. Tout à coup son bras se mit fiévreusement en position, un trille navrant sortit des flancs du sapin harmonieux, et attaquant soudain une symphonie en mineure, il se prit à faire jaillir hors de son violon des cris d'amour, des larmes d'angoisse, des sanglots de désespoir, des frissons de reconnaissance qui suffoquèrent la gorge.

Jamais l'âme, au milieu de ses rêveries, de ses épanchements, de ses douleurs intimes, n'avait rêvé rien de plus surhumain. C'était une prière comme on n'en avait pas encore entendu s'élever de pareille, hors de l'orgue de la vieille cathédrale de Québec. Puis, peu à peu, la voix du violon s'éteignit en une nocturne charmante, sonore, argentine, où dans le lointain dominait l'air du vieux Noël :

Où, bergers, assemblons-nous,  
Allons voir le Messie.

Les trois messes de minuit terminées, nous nous dispersâmes sur l'air des vieux Noël pour aller réveillonner chez l'hospitalier et brave Esnouf.

\*  
\* \*

Au dehors on entendait craqueter la neige sous les pieds des chevaux. De temps en temps un des clous d'un toit saisi par le froid sautait en produisant une forte détonnation. Il faisait bon d'arriver dans une maison par un temps pareil, et nous entrâmes.

\* \*

Nous fûmes accueillis par un inoubliable parfum de cuisine. Sur une nappe bien blanche était alignée la faïence à fond bleu avec ses pagodes, ses ponts et ses jardins chinois. On l'avait sortie pour l'occasion de l'armoire vitrée de la salle.

Des chandelles placées sur une large table de sapin mettaient en lumière un paysage comme seul pouvait le rêver Gargantua.

C'étaient des montagnes de croquignoles dorées, de pâtisseries tachetées par du sucre de sève glacé. À leurs pieds dormaient les lacs de crème jaune où flottaient comme des nénuphars des œufs à la neige ; puis s'élançaient des falaises grisâtres de jambons fumés à la maison, cachant un peu plus loin une mare de sirops et de confitures, bornée par des pains de sucre d'érable, des dindons rôtis, des hures de porc, des ragoûts de pattes de cochon, des civets de lièvres, des perdrix rôties, des oies sur pommes, des plarines, du boudin, de la graisse de rôti, tout cela à côté d'une lagune de tire à la crème, heurtée par des collines de tourtières et de langues piquées d'aromates.

Et de ces bonnes choses aussi loin que l'œil pouvait aller, jusque dans l'ombre faite par le vieux bahut et les grands coffres bleus, pendant qu'au-dessus de cette terre promise, suspendus à la muraille miroitaient, comme des nuages argentés, les antiques couvercles à plat, fraîchement étamés.

Le père Esnouf secoua alors sa pipe et cria d'un ton jovial :

— Tout le monde est présent : allons, mes amis, à table et attaquons ; mon voisin, M. l'ecclésiastique, va nous dire le *Benedicite*.

Ce qui fut fait par ce séminariste devenu plus tard un des princes de l'Église.

\* \*

Au milieu du cliquetis des couteaux et des fourchettes la plus franche causerie se frayait une route. C'était à qui raconterait des histoires de feu-follet, de loup-garou, de chasse-galerie, de lutins. Chacun avait son récit merveilleux.

— Un soir, disait le père Michel Larrivée, un soldat de Château-guay, je causais au bivouac avec un camarade des chasseurs de Salaberry.

— Moi, me dit-il tout à coup, je suis certain de mon heure !

Et il se mit à me raconter qu'il n'y avait pas longtemps, il était en train de fumer sa pipe auprès du poêle :

“J'étais seul à tisonner le feu, lorsque, tout à coup, je vis poindre, dans la lumière qui jaillissait hors des pétillémentss de la bûche, une blonde tête d'enfant. En la regardant attentivement, je la vis grossir petit à petit : un léger poil follet se dessina sur la lèvre supérieure ; il devint moustache et les boucles soyeuses se prirent à brunir, puis à noircir comme des plumes de corbeau. Bientôt le front commença à se dégarnir. Par ci par là scintillèrent quelques cheveux blancs. Ils s'argentèrent tous les uns après les autres : des rides vinrent creuser les joues rebondies et une main se dégagea du fond noir du poêle pour se poser sur les tempes jaunies, où roulaient des sueurs froides. Une terrible impression envahit alors cette tête naguère souriante. Un hoquet saccadé déforma la bouche qui bientôt resta immobile. Petit à petit les chairs prirent une teinte violacée. Elle se détachèrent par lambeaux et le crâne lui-même finit par se disloquer et disparaître en cendre fine et blanchâtre pour aller se perdre dans le rayon de lumière qui sortait toujours par la petite porte du poêle.

“Je m'étais vu moi-même, et quand je me relevai je compris que c'était là un avertissement et que je ne dépasserais jamais la soixantaine.”

— Et maintenant, dit le père Esnouf, trêve de ces histoires qui font peur aux femmes et aux enfants. Qui va nous chanter un Noël ?

— Moi, dit modestement Roy, de la concession de Ville-Marie. Et d'une voix fraîche et mélodieuse il entonna :

— D'où viens-tu bergère ?  
D'où viens-tu ?

— Je viens de l'étable  
De m'y promener ;  
J'ai vu un miracle  
Ce soir arriver.

— Qu'as-tu vu bergère,  
Qu'as-tu vu ?



— J'ai vu dans la crèche  
Un petit enfant,  
Sur la paille fraîche,  
Mis bien tendrement.

— Rien de plus bergère,  
Rien de plus ?

— Saint' Marie, sa mère,  
Qui lui fait boir' du lait,  
Saint Joseph, son père  
Qui tremble de froid.

— Rien de plus bergère,  
Rien de plus ?

— Y a le bœuf et l'âne  
Qui sont par devant,  
Avec leur haleine,  
Réchauffant l'enfant

— Rien de plus bergère,  
Rien de plus ?

— Y a trois petits anges  
Descendus du ciel,  
Chantant les louanges  
Du Père Éternel.

Le réveillon tirait à sa fin, mais personne ne semblait s'en apercevoir. A travers un épais nuage de fumée de tabac canadien on entrevoyait le gros ventre du pilote Morin. Le père McIntyre le faisait bondir de joie à chaque forte saillie tombée de ses lèvres écossaises. Plus loin, tout auprès du poêle, le notaire Moreau et le père Paquet reprenaient pour la centième fois une chaude discussion à propos d'une question d'école éternellement contestée entre leurs deux amitiés. Le père Chassou fredonnait entre ses dents, Michel Larrivée rêvait à ce qu'il avait aimé le mieux au monde, tout en exceptant le colonel de

Salaberry sous lequel il avait servi à Châteauguay. Il comptait et recomptait à ses voisins les gros poissons qu'il avait vus à l'anse Saint-Charles, et ceux-là étaient toujours les plus gros qu'il avait manqués pendant le cours de l'année.

Il y en avait là encore bien d'autres. Ici était l'ancien maire Martineau, Augustin Ménard, le père Gendreau, le juge de paix Vien, Girard, l'huissier\* Joseph Fraser, les Labrecque, Paul Poirier, maire depuis et grand chasseur de renard devant Dieu ; là, les patriarches de la paroisse : le capitaine Boilard, le père Vallière, Morizeau, Pierre Chabot, les Turgeon, Octave Dupuis, les Roy de Ville-Marie, les Guay les Patry, mon vieil ami Schink, Charles le Tellier, celui qui m'a enseigné à lire.

Au milieu des causeries de ces vieux courbés au contact de la charrue ou de la recherche du pain quotidien, passaient les notes basses du maître de céans.

Il développait, avec complaisance, un sien projet de code municipal destiné à mettre fin aux querelles d'écoles des Moreau, des Pelletier, des Paquet, des Dupuis de l'avenir, et à détruire à tout jamais le parti d'en haut et le parti d'en bas. Cette démonstration philanthropique ne l'empêchait pas de verser à ses hôtes des rasades d'un vieux rhum blanc des îles que ses invités tenaient pour bon à leur tour, à en juger par le *crescendo* de bruit et de gaieté.

Tout à coup la voix du père Esnouf prit une intonation plus grave et domina les conversations.

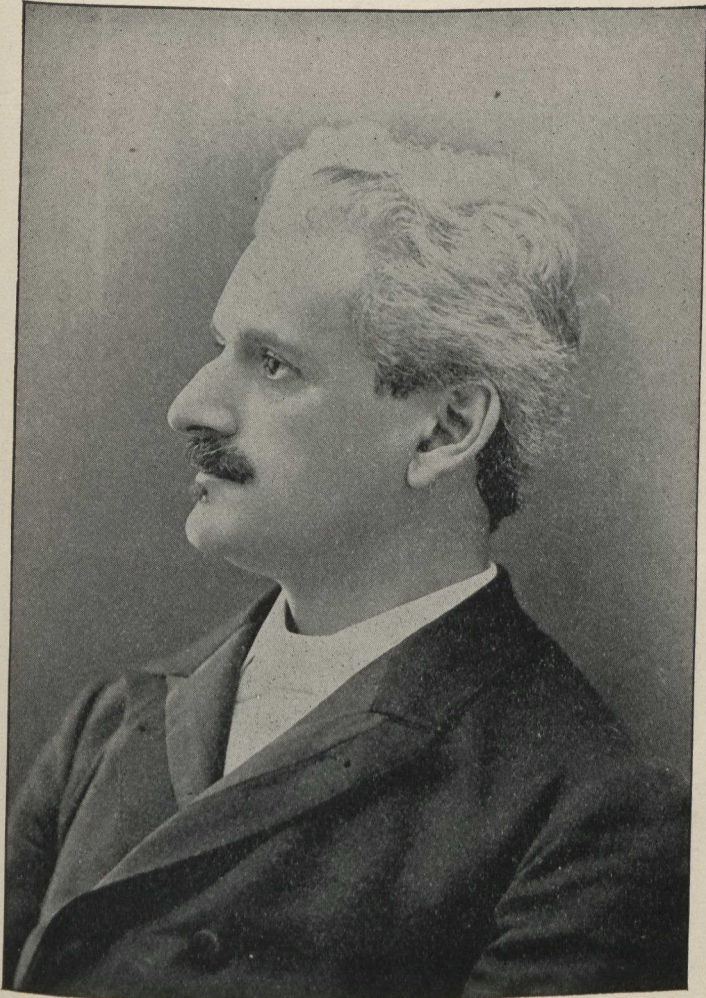
— Mes amis, c'est le temps de songer à nos étables et d'aller faire le *train* de nos animaux. M. l'ecclésiastique, veuillez dire les *Grâces*. Chacun se leva et se signa.

\* \* \*

— Mes chers co-paroissiens, leur dit-il, je lisais hier, dans un des mandements de l'un de nos anciens évêques, les paroles suivantes que prononçait monseigneur Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, le 28 octobre 1782 :

“ Vous n'oublierez pas ceux qui se sont sacrifiés pour la création et la défense de la patrie. L'illustre nom de Montcalm, celui de tant d'officiers respectables, ceux des soldats, des miliciens ne sortiront pas de votre mémoire. Par inclination, par devoir, vous prierez avec ferveur pour le repos de leurs âmes.”

Or, c'est aujourd'hui l'anniversaire du départ du fondateur de la patrie canadienne-française. Samuel de Champlain est mort à Québec



*M. Ernest Lavigne*



*M. l'abbé Lacoste*

dans la nuit de Noël du 25 décembre 1635. Priez pour lui. Demain, ne l'oubliez pas dans votre chapelet.

Et maintenant, mes frères, rendez grâces au Seigneur de la nourriture qu'il a servie à nos corps. O mon Dieu ! nous vous remercions en même temps de nous donner la nourriture de l'âme en attendant cette vie où nous n'aurons plus ni faim ni soif, parce que nous serons rassasiés de votre gloire. Ainsi soit-il !

Tout le monde se signa de nouveau.

Les chevaux s'attelèrent, les clochettes se remirent à tintinnabuler. Chacun s'en allait se coucher après avoir serré la main loyale du père Esnouf. Et c'est ainsi que les bonnes gens de Beaumont s'acheminent sans regrets, sans désirs, sans remords, vers le coin obscur du cimetière de leur paroisse.

N'est-ce pas pour des hommes comme pour nos habitants canadiens que les anges du Seigneur chantaient sous l'âpre ciel de la Judée, lors de la première nuit de Noël :

*Gloria in excelsis Deo ! pax hominibus bonæ voluntatis ?*

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.





# DETTE HYPOTHECAIRE

— DANS LES —

## PROVINCES DE QUÉBEC ET D'ONTARIO

Je lisais, il y quelque temps, dans une revue intitulée *The Insurance and Finance Chronicle*, un article inspiré à son auteur par l'état publié par le Département des Finances à Ottawa sur les sociétés de prêts. De son examen de la situation, telle que la lui présentait la statistique officielle, l'auteur tirait ces deux conclusions : Que des deux provinces les plus importantes de la Puissance, celle d'Ontario est infiniment plus grevée que celle de Québec : \$48 par tête contre \$6, et que si la population de Québec avait à porter un si léger fardeau, c'est que chez elle, la puissance productive de l'argent est infiniment moindre que chez la population de la province d'Ontario. C'est fort possible, c'est même probable, mais je m'étonnais que la différence fut si grande. Ou la statistique officielle devait contenir des erreurs, ou elle avait négligé des éléments qui modifiaient entièrement la situation.

En effet, en parcourant l'état publié par le Département des Finances à Ottawa, je constate que l'on a réuni ensemble, d'une part, toutes les sociétés dont le siège principal est dans la province d'Ontario, et, d'autre part, celles dont le siège est dans la province de Québec, sans se préoccuper s'il y en avait parmi elles quelques-unes dont les opérations s'étendaient dans la province voisine. Ainsi deux des plus importantes sociétés, dont le chiffre d'opérations s'élève à elles deux à plus de quinze millions de dollars, ont, l'une, son siège principal à Toronto, l'autre, à Montréal. Celle de Toronto a une succursale à Montréal ; celle de Montréal une succursale à Toronto. Chacune de ces succursales fait des

affaires importantes dont le statisticien ne se préoccupe que pour en donner crédit au siège social. Voici donc déjà un élément important de perturbation dans les calculs publiés par la *Insurance and Finance Chronicle*.

Il résulte de ce fait seul que la population de la province d'Ontario est grevée de quelques dollars de moins par tête et celle de Québec de quelques dollars de plus. Il y a encore autre chose. La plus grande partie des sociétés hypothécaires d'Ontario ont depuis plusieurs années établi des succursales dans le Manitoba et le Nord-Ouest. Elle y ont prêté des sommes considérables. Toutes ces sommes, la statistique les fait figurer dans le chiffre d'opérations du bureau central dans la province d'Ontario et les place sur les épaules de la population de cette province, alors qu'en réalité elles sont dues par la population du Manitoba.

Voilà pour les inexactitudes.

Maintenant, puisqu'il s'agit d'établir la charge hypothécaire respective qu'ont à supporter les populations d'Ontario et de Québec, est-il bien exact de ne tenir compte que de ce qu'elles doivent aux sociétés de prêt? La statistique ne s'occupe que des sociétés hypothécaires, parce qu'elles seules sont obligées de fournir au gouvernement un état annuel. Mais faire un calcul général, établir une comparaison sur leurs données, c'est s'exposer à commettre les plus graves erreurs.

Combien, en effet, à côté d'elles, font le même commerce? Leur nom est légion. Je citerai d'abord les particuliers et les successions. Le placement hypothécaire a été et est encore, et cela, je crois, plus dans la Province de Québec que dans celle d'Ontario, le placement par excellence. Je dis plus dans Québec que dans Ontario, bien que je ne puisse citer, à l'appui de ce que j'avance, aucun document précis, parce que la population d'Ontario possède à un plus haut degré que celle de Québec le besoin de s'agiter et, partant, l'esprit d'entreprise, n'attachant aux risques qu'une importance secondaire. Le petit capitaliste de la Province de Québec, et il est nombreux, n'ira pas risquer son avoir dans une entreprise industrielle; pour lui, ce qu'il faut c'est la paix, la tranquillité, et c'est dans le placement sur hypothèque qu'il les trouve ou croit les trouver. Il existe dans le district de Québec, et c'est là une particularité qu'on ne peut rencontrer nulle part dans Ontario, des comtés où le capital extérieur peut encore à l'heure qu'il est à peine pénétrer, et cela malgré l'énorme réduction du taux de l'intérêt.

Aussi j'estime que du fait seul du placement hypothécaire par les particuliers, la distance qui sépare ostensiblement la dette hypothécaire de la population de Québec de celle de la population d'Ontario, est singulièrement diminuée.



Le bailleur de fonds, c'est-à-dire le vendeur qui n'a reçu qu'une partie de son prix de vente est aussi un créancier hypothécaire important et cependant l'état officiel ne tient pas compte de la somme de ses créances.

Les communautés religieuses, les universités, prêtent sur hypothèque, une grande compagnie de chemin de fer place de la même façon son fonds de retraite.

Les compagnies d'assurance sur la vie et sur le feu ont depuis quelques années placé sur hypothèque à Montréal notamment, des sommes considérables. Et combien d'autres.

Avec beaucoup de patience, de temps et de travail, il serait peut-être possible d'arriver à réunir en un tableau tous ces éléments et d'établir à peu près la charge hypothécaire, par tête de population dans Ontario et dans Québec. Pour le moment, comme ce tableau n'existe pas, il n'est permis de faire à ce sujet que des suppositions. Il me semble cependant, d'après ce qui précède, et les lecteurs de la REVUE NATIONALE en conviendront avec moi, que la moyenne de \$6 par tête indiquée par la *Insurance and Finance Chronicle* pour la population de Québec, est beaucoup au-dessous de la vérité.

L'argent aurait ainsi dans la Province de Québec infiniment plus de puissance productive que ne le supposerait un observateur superficiel.

Les économistes nous enseignent que les populations les plus prospères ne sont pas celles qui sont le moins endettées; cependant, ils ne vont pas jusqu'à affirmer que ce sont celles qui le sont le plus. Une sage mesure est si peu de ce monde que la population la plus industrielle peut, les facilités du crédit aidant, dépasser les limites de la prudence. Aussi est-il permis de se demander si la population d'Ontario, avec ses 86 sociétés de prêt, ses prêteurs particuliers, ses compagnies d'assurance canadiennes et anglaises, n'a pas puisé trop avidement dans les caisses qui lui étaient ouvertes et si sa puissance productive est aujourd'hui à la hauteur de ses obligations.

La chose est douteuse, et ce n'est ni à Toronto ni dans un certain nombre de districts ruraux de la Province d'Ontario que les sommes prêtées ont leur représentation exacte dans la valeur des immeubles offerts en gage. Sous ce rapport la position de la population de la Province de Québec me semble bien meilleure.

Elle recueille aujourd'hui les fruits de sa modération. Car pas plus que dans Ontario les offres ne lui ont fait défaut et si, comme je l'ai indiqué plus haut, le chiffre de sa dette hypothécaire, sensiblement plus élevé que \$6 par tête, est encore inférieur à celui de la dette hypothécaire dans Ontario, elle le doit à un sentiment très développé chez elle d'antipathie pour toute dette.

Chez les populations urbaines, le commerce et l'industrie sont des leviers puissants de production, et la dette chez elles peut sans danger atteindre des sommets élevés. Il n'en est pas ainsi cependant chez les populations rurales et c'est ce qu'on ne semble pas avoir assez compris dans les districts ruraux de la Province d'Ontario. Dans un pays vaste comme celui-ci, à moins qu'il ne se trouve dans le voisinage immédiat des grands centres, le cultivateur doit être bien plus un patriarche qu'un industriel. Tirer de sa terre assez pour se nourrir lui et une nombreuse famille doit être le comble de son ambition.

Aussi compte-t-on parmi les populations les plus heureuses et les plus satisfaites du pays celles que l'absence des moyens de communication a rendues dépendantes d'elles-mêmes ; celles, il s'en trouve encore heureusement, où les fausses idées de luxe n'ont pas encore pénétré, celles où la femme fabrique l'étoffe qui les habille, et pétrit le pain qui les nourrit.

Leur horizon n'est sans doute pas étendu, mais combien leur sort n'est-il pas préférable à celui de leurs congénères d'Ontario qui toute leur vie traînent le fardeau d'une dette, lourde déjà dans les bonnes années, qui les écrase dans les mauvaises.

MARTIAL CHEVALIER.



## PETITE GALERIE CANADIENNE

---

Chaque nation a son type féminin qui lui est particulier. Les caractères en sont tellement distincts que l'on peut, presque à coup sûr, classer dans la nationalité qui lui est propre la femme que l'on voit pour la première fois.

Quelques-uns vantent la sveltesse et les blonds cheveux des filles d'Albion; quelques autres leur préfèrent la grâce sémillante de la Française, tandis que d'autres gardent toute leur admiration pour les yeux veloutés de la brune Andalouse.

Les Canadiennes n'ont pourtant rien à envier à leurs sœurs d'outre-mer. Rarement, il est donné d'être mieux partagé sous le rapport des avantages extérieurs, les riverains du Saint-Laurent réunissant le charme entraînant du type français au brillant coloris du teint anglais.

Ce ne sont peut-être pas, en thèse générale, des traits aux lignes purement classiques, mais la vivacité de l'expression, le regard pétillant, ombré de longs cils, en font une création à part mille fois plus séduisante.

Les Canadiennes sont jolies: c'est le cachet national de leur type.

Regardez-les dans la rue, au bal, partout où elles sont en nombre, ce n'est pas une ou deux qui nous frapperont particulièrement, mais la majorité des jeunes filles ou femmes qui y sont assemblées.

Dans les manufactures ou dans les magasins, l'œil observateur ne peut s'empêcher de remarquer leur joliesse native, qui s'affirme en dépit de leurs traits fatigués et de leur modeste parure.

La Canadienne n'est pas assez connue à l'étranger. Douée par nature d'un caractère modeste, que des habitudes de vie retirée viennent ensuite accentuer, assez casanière et n'ayant guère connu d'autres

horizons que ceux de son pays, elle n'ambitionne pas le grand jour. L'Américaine, elle, au contraire, s'est plus répandue, est plus avancée et ne déteste pas qu'on fasse un peu de bruit autour d'elle. C'est pourquoi les magazines de la république voisine fourmillent de ces photographies intéressantes, qui en font des albums très agréables à feuilleter.

Nos revues devraient suivre cet exemple, et nous sommes bien aise d'en inaugurer les débuts aujourd'hui, par quelques photographies des femmes et des jeunes filles qui ont voulu nous faire l'amitié grande de se rendre à nos pressantes sollicitations.



MADAME ALPHONSE DESJARDINS

Madame Alphonse Desjardins, née Hortense Barsalou, dont nous donnons la photographie dans ce numéro, est la fille du fameux industriel de Montréal, M. Joseph Barsalou. Melle Barsalou est née à Terrebonne, "la bien nommée," comme l'écrivait il y a quelque temps Mme Dandurand, la sympathique directrice du *Coin du Feu*, parce que cette petite ville a été le berceau de beaucoup de nos charmantes Montréalaises.

Mademoiselle Barsalou a reçu son éducation au couvent de Villa-Maria, et nous taisons, par discrétion, les nombreux succès qui accueillirent la jeune débutante à son entrée dans le monde, pour ne parler que

de son mariage, le 24 mai 1880, à l'honorable M. Alphonse Desjardins, qui fut pendant vingt ans député du comté d'Hochelaga. En 1893, le vaillant député succéda à Sir Alexandre Lacoste, en qualité de sénateur pour la division De Lorimier, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le sénateur Desjardins était, la même année, élu maire de la ville de Montréal.

Madame Desjardins, qui réside actuellement parmi nous, tout en étant la femme d'intérieur accomplie que nous connaissons, a su très bien porter l'éclat de ces multiples honneurs, et, pour citer à propos un journal du temps, "a rehaussé, par les charmes de son amabilité, l'éclat de ces fêtes dont son époux s'est montré si prodigue."



MADAME ROSAIRE THIBAudeau

Madame Rosaire Thibaudeau, dont la personnalité est bien connue à Montréal, a vu le jour non loin du clocher de Notre-Dame, et il est bien permis d'ajouter que la bonne fée qui présida à sa naissance ne fut pas avare de ses dons.

Mademoiselle Marguerite LaMothe est la fille aînée de Monsieur Guillaume LaMothe, ancien directeur des postes en cette ville, et qui compte parmi ses anciens concitoyens les mieux respectés. Par sa mère, une Française, Madame LaMothe, née Marguerite de Savoye,

Madame Thibaudeau est peut-être la plus française de toutes les Canadiennes-françaises. Mademoiselle LaMothe a fait ses études chez les Dames du Sacré-Cœur; elle a épousé en 1873, peu de temps après sa sortie du couvent, M. J. R. Thibaudeau, nommé depuis sénateur pour la division de Rigaud et actuellement aussi shérif de Montréal.

On se rappelle encore les fêtes exquises que le sympathique et populaire sénateur donnait à sa superbe villa "Mille-Fleurs," et auxquelles présidait comme une reine sa jeune et charmante épouse.

Madame Thibaudeau a fait plus que d'être un brillant ornement de la société, elle a attaché son nom à une œuvre impérissable.

C'est en 1880 que fut fondé l'hôpital Notre-Dame. Cette excellente institution, destinée à rendre des services si importants à notre population, eut des commencements très précaires, le besoin de capitaux se faisant de plus en plus sentir, il se présenta une phalange de femmes généreuses et dévouées, au nombre desquelles se trouvait madame Thibaudeau, qui résolurent de faire tous les sacrifices pour venir en aide à l'hôpital. L'association des dames patronnesses fut dès lors fondée, et tout ce que put inspirer le cœur toujours ardent et dévoué de la femme fut mis à contribution. Le succès vint bientôt récompenser de si nobles efforts; aujourd'hui, l'œuvre de l'hôpital est assurée et l'association des dames patronnesses avec sa vaillante et digne présidente en tête, continue l'œuvre qu'elle a si bien commencée. Madame Thibaudeau occupe ce poste d'honneur de présidente depuis 1885. C'est encore elle qui, la première, eut l'idée de ces kermesses si populaires à Montréal et qui réalisent de si jolies recettes. La première de ces fêtes, toutes de charité, eut lieu, en 1884, sous des tentes érigées au beau milieu de la Place d'Armes.

La photographie que nous reproduisons ici a servi de modèle au médaillon sculpté par M. Hébert, et dont le coulage en bronze a été exécuté par la maison Barbedienne de Paris.

Cette œuvre artistique a été généreusement offerte par M. le docteur Lachapelle, à l'hôpital Notre-Dame, où l'image de cette insigne bienfaitrice est vénérée et aimée comme l'est l'original.



MADAME JAMES McSHANE

Madame James McShane est une de ces nombreuses Canadiennes qui ont uni leur destinée à un fils de la blonde Hibernie, mais que le Canada revendique quand même au nombre de ses enfants.

Madame McShane répondait au nom de jeune fille de Joséphine Miron et reçut son éducation au couvent d'Hochelaga, où elle séjourna pendant sept ans. Melle Miron épousa, il y a dix-huit ans, M. James McShane, dont le brillant record politique atteste le zèle et le dévouement à la bonne cause. Pendant dix-huit ans, M. McShane fut député à la législature provinciale et ce brevet de popularité lui a valu parmi ses commettants, dont il est l'idole, l'appellation de "People's Jimmy," appellation dont l'heureux titulaire s'enorgueillit à bon titre.

En 1880, le vaillant tribun fut appelé à faire partie du gouvernement Mercier, et reçut le portefeuille de ministre des Travaux Publics. Quelques années plus tard, l'hon. M. McShane était nommé maire de Montréal avec une majorité écrasante. Les pauvres de la ville ont gardé un bon souvenir de la libéralité de ce nouveau maire.

Madame McShane a partagé tous ces honneurs avec un tact et une dignité qui lui créèrent autant d'amis que d'admirateurs. A l'exemple de lady Randolph Churchill, lady Somerset, lady Grovesnor, Mrs Ten-

nant-Stanley et tant d'autres grandes dames en Angleterre, madame McShane seconde vaillamment son mari dans ses luttes politiques; il est fort à présumer, cependant, que le doux éclat de ses yeux noirs fait plus sur l'esprit des adversaires que les arguments les plus concluants.

Mme McShane se fait aussi remarquer par ses qualités de cœur; sa grande bonté, son inépuisable charité lui méritent le titre que les Français décernèrent à leur impératrice: celui de la *bonne Joséphine*.



MADAME T. CHASE CASGRAIN

Madame Tom Chase Casgrain justifie la réputation de beauté dont on a caractérisé les Québécoises.

Fille de M. Alexandre LeMoine, de Québec, alliée par son père et sa mère, Melle Massue, aux plus anciennes familles du pays, Melle Marie-Louise LeMoine naquit à Québec et fit son cours d'études au monastère des Ursulines de la vieille capitale, où la plupart des femmes de nos gouvernants puisèrent une si solide éducation.

Mariée, jeune encore, à M. Tom Chase Casgrain, avocat distingué, fils de l'honorable sénateur Casgrain, de Windsor, Ont., madame



Tom Chase Casgrain a su se créer une popularité très enviable dans les cercles québécois.

Son mari, nommé procureur-général dans le nouveau cabinet conservateur, après la chute du gouvernement Mercier, est heureusement secondé dans ses fonctions d'homme d'Etat par sa gracieuse épouse, dont les salons sont des terrains neutres où l'élite de la société canadienne et anglaise brigue la faveur d'être admis.

Madame Casgrain ne se contente pas d'être une jolie mondaine et le *leader* de la fashion, mais sa bonté, sa franche urbanité la rendent très sympathique à tous ceux qui la connaissent. Nous en parlons avec connaissance de cause, et c'est pour nous un plaisir bien doux que de pouvoir rendre ici hommage aux aimables qualités dont elle est si richement pourvue.



MADAME A. A. DECELLES

Madame A. A. DeCelles naquit à Québec et reçut au baptême les nom et prénoms de Marie-Virginie-Dorion. Par sa mère, Melle Panet, madame DeCelles est la petite-fille du premier orateur de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, élu en 1792.

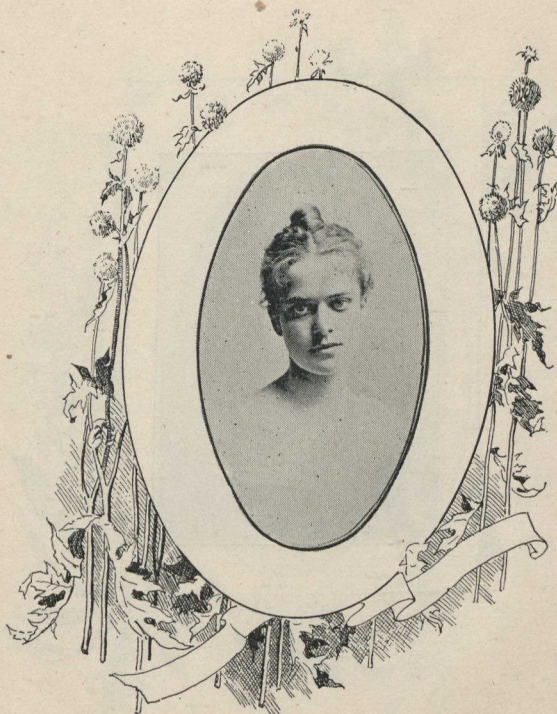
Son père était originaire de Saint-Ours, parent de la famille de ce nom, et fils du Dr Dorion, qui eut la gloire d'être emprisonné, en 1837, comme prévenu de participation aux agitations politiques de l'époque.

Melle Dorion fut l'une des plus brillantes élèves du couvent du Sacré-Cœur, dirigé par les Sœurs-Grises d'Ottawa. Elle épousa, en 1876, M. A. A. DeCelles, bibliothécaire en chef au Parlement d'Ottawa et homme de lettres distingué. M. DeCelles a déjà fait sa marque dans notre littérature canadienne, et la digne compagne qu'il s'est associée ne peut qu'ajouter à l'éclat de son nom. Madame DeCelles est universellement estimée dans la société d'Ottawa où son tact, son esprit et sa délicatesse la font rechercher de tous.



MADAME EDOUARD BURROUGHS-GARNEAU

Revenons à Québec, saluer madame Edouard Burroughs-Garneau. Mademoiselle Laure Braün, orpheline de bonne heure, fut confiée à la bonne tutelle de son oncle, l'honorable sénateur Pelletier et reçut son éducation aux Ursulines de Québec. Chacun se rappelle encore dans la vieille capitale, les brillants succès mondains de la jolie débutante, et maints cœurs sont à peine cicatrisés des blessures qui leur furent faites par les beaux yeux de mademoiselle Braün. Finalement, parmi les admirateurs empressés à lui plaire, la gentille coquette dut accorder son cœur et sa main à M. Edouard Burroughs-Garneau, fils de l'honorable Pierre Garneau, député, puis ministre dans la chambre locale en 1880, et comme dans les contes de fées, les jeunes époux furent heureux. Que faut-il de plus ?



MADAME ZÉPH. HÉBERT

Madame Zéph. Hébert est fille de l'honorable M. J. E. Robidoux, procureur-général dans le cabinet Mercier, qui, comme chacun le sait, joint aux qualités d'homme d'Etat remarquable, le dilettantisme raffiné du littérateur.

Mademoiselle Blanche Robidoux est née à Montréal et termina son cours d'études à Villa-Maria. Après de jolis débuts dans le monde qui ne lui firent pas un envieux, mademoiselle Robidoux a épousé, il y a un peu plus d'un an, M. le major Zéph. Hébert, un galant officier du 65<sup>e</sup> régiment. Un gracieux bébé blond et rose, répondant au doux nom de Marielle, est venu resserrer les liens qui les unissaient, et ce jeune couple, heureux et confiant dans cet avenir qui s'ouvre si rayonnant devant lui, s'en va dans la vie en se donnant la main.



MADAME O. C. PELLETIER

Madame O. C. Pelletier, née Alice Archer, est fille de M. Jos. Archer, de Québec, exportateur de bois. Par sa mère, Madame Pelletier est apparentée aux familles Galarneau et Boyer, de Montréal.

Elle épousa, il y quelques années à peine, le capitaine Oscar Casgrain Pelletier, fils de l'hon. sénateur C. A. P. Pelletier. Le capitaine Pelletier a fait la campagne du Nord-Ouest et reçut à Batoche une blessure assez sérieuse. C'est un soldat dans l'âme et le général Herbert sut bien vite le distinguer parmi ses autres frères d'armes de la citadelle de Québec ; pour le récompenser de son zèle, le général obtint pour le bouillant capitaine la faveur de lui faire suivre un cours de six mois à Aldershot, en Angleterre. Le jeune officier y fut comblé d'honneurs et eut même une audience de la reine, qui lui fit cadeau de sa photographie avec son autographe.

Madame Pelletier est des plus populaires à la citadelle. Parlant admirablement l'anglais comme le français, douée d'un agréable physique, musicienne accomplie et excellente artiste, il semble que la nature ait été trop prodigue à son égard. Ne songeons pas à le lui reprocher, puisqu'elle n'emploie ses dons que pour faire plus d'heureux autour d'elle.



MADAME GASPARD HUOT

Madame Gaspard Huot est une figure bien connue à Québec comme à Montréal.

Elle est fille de M. Napoléon Legendre, de Québec, littérateur de grand mérite et poète aux chants si doux. Mademoiselle Gabrielle Legendre naquit à Québec, il n'y a pas bien des années et épousa, il y a environ trois ans, M. Gaspard Huot, représentant, à la vieille capitale, la grande maison Coristine, de Montréal, et la fameuse manufacture Perrier, de Paris. M. Huot est le frère de notre remarquable artiste canadien, M. Albert Huot.

Madame Huot est hautement estimée de la société québécoise, où le charme de sa conversation, sa voix exquise et douce — héritage maternel sans doute, — en ont fait depuis longtemps la favorite.



MADemoISELLE ALICE CARON

Mademoiselle Alice Caron est la fille de Sir A. P. Caron, ministre des Postes dans le gouvernement fédéral à Ottawa et de mademoiselle Alice Baby, tous deux de Québec. Le sort de la guerre a fixé leur tente dans la capitale d'Ontario, mais à leur généreuse hospitalité, leur gracieuse urbanité et cette cordialité toute française qui les caractérise, on voit que Sir Adolphe et lady Caron sont restés Canadiens de cœur.

Lady Caron, qui est la personnification de la bonté et du dévouement, est la protectrice fervente des lettres, qu'elle cultive d'ailleurs elle-même avec beaucoup de goût, dans les loisirs que lui laissent ses multiples devoirs envers la société.

Mademoiselle Caron a sans doute hérité de ces belles qualités, car elle est recherchée avec empressement dans les cercles les plus distingués où on la convie à toutes les fêtes.

Charmante et bonne dans l'intimité, mais un peu froide avec les indifférents ou les étrangers, mademoiselle Caron exerce une grande fascination sur ceux qui réussissent à lui plaire. Sa conversation brillante, le goût exquis qui préside à toute sa personne, son élégance, en font un des principaux ornements de la société d'Ottawa.



MADemoiselle GARNEAU

Mademoiselle Elodie Garneau, que ses amies appellent du coquet surnom de "Minette," est née à Terrebonne. Fille d'Alfred Garneau, traducteur en chef au Sénat d'Ottawa, à la fois poète, littérateur, et érudit aussi profond que modeste, petite-fille de l'historien F.-X. Garneau, mademoiselle Garneau porte avec une grâce charmante l'éclat de son nom. Au risque même d'être indiscret, nous ajouterons que mademoiselle Garneau a déjà cueilli quelques lauriers dans le jardin des Muses, témoin cette critique sur le livre de mademoiselle Laure Conan, *A l'œuvre et à l'épreuve*, critique que M. Benjamin Sulte — un qui s'y entend celui-là, — a signalée avec force épithètes flatteuses dans le *Courrier du Canada*, de Québec.

Mais ce qui vaut mieux que tout cela, mademoiselle Garneau possède les qualités autrement solides du cœur ; aimable sans caprice, bonne sans ostentation, elle n'a pas même un brin de vanité pour les avantages extérieurs dont elle est douée. Ses amis la reconnaîtront sans peine au portrait que notre plume trace d'elle.

Par sa mère, mademoiselle Garneau est alliée aux familles Tasche-reau, Lacoste et Globenski, de Montréal.



MADemoiselle EVA LeBOUTILLIER

Mademoiselle Eva LeBoutillier nous arrive des bords lointains et brumeux de la Gaspésie. Elle a vu le jour au bassin de Gaspé, à la "Maison Blanche," la demeure seigneuriale des LeBoutillier. Les citadins que l'amitié ou l'attrait d'une nature sauvage attiraient dans le golfe se rappellent encore l'hospitalité princière que M. et madame Charles LeBoutillier offraient jadis à la "Maison Blanche."

M. Charles LeBoutillier, père de mademoiselle Eva, possédait de grands établissements de pêche sur les côtes gaspésiennes et faisait un commerce énorme d'exportation avec l'île de Jersey et le Canada.

Elle est la petite-fille de l'honorable M. John LeBoutillier, originaire de l'une des plus aristocratiques familles de Jersey, et qui pendant 30 ans représenta en qualité de député les comtés de Bonaventure et Gaspé, jusqu'à sa nomination en qualité de conseiller législatif.

Mademoiselle LeBoutillier a mérité, à la fin de ses brillantes études, la médaille d'excellence du gouverneur-général d'alors, Lord Stanley de Preston.

Par sa mère, notre jeune amie est alliée aux premières familles du pays, les de Lanaudière, les Casgrain, les Taché et les Letellier de St-Just. Et comme noblesse oblige, Mademoiselle LeBoutillier porte avec fierté et dignité le nom qui lui a été légué.





MADemoiselle ANITA DALBEC

Mademoiselle Anita Dalbec est une séduisante petite Montréalaise, fille de M. A. Dalbec, avocat de cette ville. Dame Rumeur mentionne qu'un blond fils d'Esculape, dont les aïeux maniaient le fleuret et l'épée, subjugué par la joliesse de Mademoiselle Dalbec, lui a donné sa foi jurée. Il ne nous resterait donc rien à ajouter.

Car, à l'instar des peuples heureux, Mademoiselle Dalbec n'a plus d'histoire.

FRANÇOISE.

## AU LECTEUR

---

La REVUE NATIONALE a vécu la phase la plus difficile de son existence non seulement sans défaillance, mais en progressant d'une façon constante. Elle a aujourd'hui douze mois révolus. Et, au Canada, c'est un bel âge pour une publication de ce genre, surtout quand elle manifeste, avec autant de véhémence que celle-ci, son désir de vivre et de se tailler une place enviée au soleil de la littérature.

Dès son entrée dans le monde accueillie avec une faveur marquée par nos compatriotes les plus distingués, comme en font foi les lettres flatteuses, sympathiques et pleines d'encouragements que nous avons mises sous les yeux du lecteur, l'avenir s'est montré pour elle des plus riants.

Les meilleurs écrivains du pays lui ont spontanément prouvé leur confiance, et elle possède maintenant une légion de précieux collaborateurs, de puissants protecteurs — nous publions dans ce numéro une galerie de leurs portraits — dont elle sait apprécier le dévouement.

Fière du succès obtenu, la REVUE NATIONALE, nous l'avons donné à entendre, ne s'arrêtera pas en si belle voie. Elle continuera de se développer et de s'améliorer jusqu'à ce qu'elle ait atteint un degré de perfection qui la rendra digne de son titre. Son ambition est d'être le foyer où convergeront les œuvres les plus soignées de tous nos hommes de lettres.

Lui sera-t-il permis, au moment de son entrée dans sa deuxième année, de faire un nouvel appel à la faveur publique qui, si libéralement, lui a été accordée ?

Un grand nombre d'abonnements expirent aujourd'hui. Nous prions les intéressés de nous en envoyer sans retard le renouvellement et de se faire, auprès de leurs amis, les zélés de notre revue. Car, quelque forte que soit notre volonté, quelque déterminé que nous soyons de triompher des obstacles imprévus, nous arriverions difficilement au but que nous nous sommes proposé sans le concours de tous nos amis.

A ceux-ci, comme au public, nous voulons aujourd'hui offrir nos remerciements les plus sincères.

D'ailleurs, en protégeant la REVUE NATIONALE, ils ont travaillé pour l'avancement de la littérature canadienne, et ils ont droit à la reconnaissance générale aussi bien qu'à celle de

LA DIRECTION.

# LE FRAIS MATIN D'ORAIT.....

Poésie de Leconte de Lisle.

Musique d'Ernest Lavigne.

*Allegretto moderato.*

PIANO.

Le frais ma - tin do - rait de sa clar - té pre -

The first system of the musical score consists of three staves. The top staff is the vocal line in G major, 3/4 time, with a tempo marking of 'Allegretto moderato'. The lyrics 'Le frais ma - tin do - rait de sa clar - té pre -' are written below the notes. The middle staff is the piano accompaniment for the right hand, and the bottom staff is for the left hand. The piano part features a steady accompaniment with chords and moving lines.

miè - re La ci - me des bam - bous et des gi - ro - fi -

The second system continues the musical score. The vocal line has the lyrics 'miè - re La ci - me des bam - bous et des gi - ro - fi -'. The piano accompaniment continues with similar harmonic support.

ers. Oh! les mil - le chan - sons des oi - seux fa - mi -

The third system concludes the musical score. The vocal line has the lyrics 'ers. Oh! les mil - le chan - sons des oi - seux fa - mi -'. The piano accompaniment provides a final harmonic setting for the phrase.

liers Pal - pi - tant dans l'air rose et bu - vant la lu -

*Tempo di Valse.*

miè - re! Com - - me lui tu bril -

lais, O ma dou - ce lu - mière,

*rit.* *tempo.*

Et tu chan tais comme eux..... vers les

cioux fa - mi - liers! A l'om - bre

des bon - nous et des gi - ro - li-

*rall.*

ers. C'é - tait toi que mon

*rall.* *Plus lent.*

*Plus lent.*

cœur con - tem - plait la pro miè - re.

# TABLE DES MATIERES

## DU VOLUME II

—  
AOUT, 1895—JANVIER, 1896  
—

### A

<i>A travers la vie</i> (conclusions et fragments du roman de M. Joseph Marmette, par M. LOUIS FRÉCHETTR .....	25
<i>Au Monument National</i> , par M. L. I. BOIVIN.....	469
<i>Autour du Berceau de Jésus</i> , par HERMANCÉ.....	489
<i>Artiste et Père</i> , par M. PIERRE BÉDARD.....	509
<i>Au lecteur</i> , par LA DIRECTION.....	606

### C

<i>Chronique</i> , par M. ARTHUR BUIES. ....	19, 174, 266, 357
<i>Chronique de l'Etranger</i> , par M. J.-D. CHARTRAND.....	44, 273 370, 472
<i>Chants et plaintes du Matelot</i> , par M. FAUCHER DE SAINT-MAURICE .....	141, 213, 289
<i>Consolation</i> , chanson, par M. le Dr CAUDIOSE PARADIS.....	281
<i>Course de taureau</i> , par M. CH. DES ECORRES .....	424

### D

<i>Derniers vœux</i> , poésie, par M. ADOLPHE POISSON.....	386
<i>Duo</i> , pour violon seul, sans accompagnement, par M. OSCAR MARTEL.....	489

### E

<i>Ethnographie mexicaine</i> , étude, par M. A. GAGNON.....	107
<i>En Afrique</i> , un duel de soldats, par UN ANCIEN LÉGIONNAIRE.....	132

### F

<i>Folle</i> , nouvelle en vers, par M. PAMPHILE LE MAY.....	52
<i>Fontaine vs. Boisvert</i> , nouvelle, par M. PAMPHILE LE MAY. ....	337
<i>Fantôme</i> , par M. PAMPHILE LEMAY.....	563

TABLE DES MATIÈRES

J

*Jeanne d'Arc*, par le RÉVÉREND PÈRE LACOSTE, O. M. I., professeur de  
Théologie à l'Université Laval..... 193, 298

L

*Les Canadiens-français et leur littérature*, par M. HECTOR GARNEAU, avocat 10  
*Les Sept-Iles*, récit de voyage, par M. A.-N. MONTPETIT.....56, 97  
*L'Etranger*, nouvelle, par M. ADOLPHE POISSON.....75, 160  
*Les Patriotes du Nord*, par M. L.-O. DAVID..... 118  
*Les Roses de Saadi*, chanson, par M. ERNEST LAVIGNE.. 110  
*La mer*, poésie, par M. NÉRÉE BEAUCHEMIN..... 227  
*Le marché aux légumes*, à Montréal, par M. J. GERMANO ..... 228.  
*La fille de Kondiaronk*, nouvelle historique, par M. G.-A. DROLET..... 233  
*Le directeur de Revue*, fantaisie, par M. J.-D. CHARTRAND..... 260  
*Le Malachigan*, par M. A.-N. MONTPETIT .. 321  
*Le bimétallisme*, par M. JOHN HAGUE..... 330  
*Les cimetières de Montréal*, par M. J. GERMANO..... 350  
*Le soir de la Toussaint*, poésie, par M. EPHREM CHOUINARD..... 365  
*La Finance*, par M. EDMOND J. BARBEAU ..... 367, 393  
*L'Ateu*, chanson, par M. le Dr P.-E. PRÉVOST..... 378  
*Les Sociétés de Bienfaisance*, par M. L.-G. Robillard .....398, 504  
*Le port de Montréal*, par M. J. GERMANO..... 404  
*La reine Bicycleette*, par M. CAMILLE DÉROUET..... 411  
*Le château de Ramezay*, par M. A.-N. MONTPETIT.....443, 545  
*Les femmes dans la politique*, par M. GABRIEL MARCHAND..... 456  
*La Canadienne*, par YVONNE..... 499  
*La Banque et son administration*, par M. EDMOND J. BARBEAU... 517  
*Lumière*, poésie, par M. NÉRÉE BEAUCHEMIN. .... 522  
*Le Givre et la Petite communiant*, par O. L. H..... 535  
*La Noël en Provence*, par M. J. GERMANO..... 538  
*Le Jour de l'An*, par M. A. GIRARD..... 558  
*La Dette hypothécaire*, par M. MARTIAL CHEVALIER..... 587  
*Le frais matin dorait*, poésie de Leconte de Lisle, musique par  
LAVIGNE..... 607

M

*Maisonnette*, par M. J.-D. CHARTRAND ..... 38  
*Modes et Monde*, par FRANÇOISE..... 91, 193, 283, 382, 491

LA REVUE NATIONALE

N

<i>Notes militaires, dans les forts, par M. CH. des ECORRES.....</i>	70
<i>Notre langue, poésie, par M. W. CHAPMAN.....</i>	138

A

<i>Petite Galerie canadienne, par FRAÇOISE.....</i>	591
---	-----

Q

<i>Qui saurait ? chanson, par M. ACHILLE FORTIER. ....</i>	87
--	----

R

<i>Romul Bernard, nouvelle, par M. NAPOLÉON LEGENDRE.....</i>	60
---	----

S

<i>Souvenirs d'Ecole militaire, par M. CH. DES ECORRES.....</i>	152, 223, 308
<i>Souvenirs d'Afrique, combat de Chellala, par UN ANCIEN LÉGIONNAIRE.....</i>	460

T

<i>Tolle Lege, simple nouvelle, par HERMANCÉ ....</i>	202
---	-----

U

<i>Un coin de rue, le dimanche, à Montréal, par M. J. GERMANO.....</i>	123
<i>Un accident, par M. J.-D. CHARTRAND.....</i>	185
<i>Une tragédie, sous les tropiques, par M. LÉON FAMELART.....</i>	416
<i>Une nuit de Noël, par M. FAUCHER DE SAINT-AURICE.....</i>	579

V

<i>Violetta, nouvelle, par M. A. GIRARD.....</i>	449
<i>Venite, Adoremus, par M. J. LANOS.....</i>	551

---

ILLUSTRATIONS :

*Nombreux Portraits et Dessins dans le texte et hors texte*



# LE RIFLE

Une découverte récente et inestimable, due aux longues et patientes recherches scientifiques d'un bactériologiste éminent.

Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants ont proclamé et prouvé les succès éclatants de l'antiséptie. C'est d'après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la

## Pommade Antiséptique du Dr. Rameau

Spécifique infailible contre le Riile, Chapeau, Plaies autour des oreilles, Plaies aux jambes et autres maladies de la peau. Cette Pommade ne guérit ni la Consommation, ni la Bronchite, ni le Cancer; mais elle guérit à coup sûr le RIFLE et les autres maladies du même genre. Les panacées et les élixirs de longue vie ont fait leur temps et dans ce siècle de spécialisation on ne croit plus aux remèdes qui guérissent de tous maux. Nous ne croyons pas nécessaire de produire les nombreux certificats que nous possédons constatant la supême efficacité de la POMMADE ANTISÉPTIQUE DU DR. RAMEAU. Employez la judicieusement et constatez-en les effets par vous-même.

...EN VENTE DANS...  
TOUTES LES PHARMACIES  
ET CHEZ

**J. E. W. LECOURS, Pharmacien-Chimiste**

Coin des Rues Craig et Bonsecours

Seul Agent pour le Canada et les Etats-Unis. ....**MONTREAL.**

Envoyez franco sur réception du prix, \$1.00.

## SYMPHONIENS Et Horloges à Musique



...NOTTE...

### NOËL, LE NOUVEL AN

Et pour Présents de Focs.

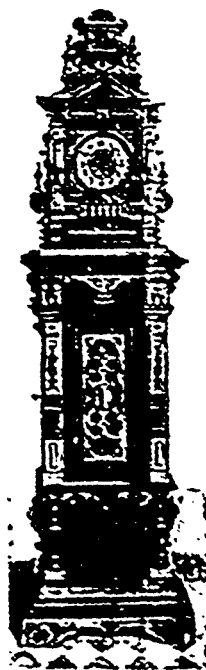
Parmi les nombreuses inventions de ce siècle merveilleux, se présentent, au premier plan, les instruments de musique automatiques, connus sous le nom de SYMPHONIENS, etc.

M. John Gerhardt vient d'ouvrir un grand magasin, où il expose ces instruments, au No 1662, rue Notre-Dame, où on peut en trouver des spécimens, de tous les genres et à tous prix.

### JOHN GERHARDT

1662, Rue Notre-Dame

Les instruments automatiques de toutes sortes sont habilement réparés, à des prix modérés.





# Claques Granby

Viennent d'apparaître, cette saison, sous toutes sortes de formes nouvelles, les dernières possibles, mais avec la même solidité, qui a toujours caractérisé ces produits, qui sont fabriqués avec du Caoutchouc de première qualité. Assurez-vous que vous achetez de réels Granby, cette année.

... DEMANDEZ LE ...

## VIN DE PORT de WILSON A LA QUINA DU PEROU.

*Ce bienfaisant Tonique, import directement d'Oporto, se vend chez tous les Epiciers, a 75 cents la grande bouteille ou \$7.50 la caisse. C'est un vin riche, doux et délicieux.*

SEULS AGENTS POUR LE CANADA:

La Compagnie des Vins de Bordeaux  
BORDEAUX CLARET CO'Y  
30, RUE HOPITAL, MONTREAL.

TELEPHONE 2434.

MAISON FONDÉE DEPUIS 1852

## CHARLES LAVALLÉE

Successor de A. Lavallée

Importateur d'Instruments de Musique

DE TOUTE ESPECE

Réparations de toutes sortes, exécutées à très bref délai. Toujours en stock des Instruments pour Orchestre et Fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT, MONTREAL

W.-H.-D. YOUNG, L.D.S.D.D.S.

Chirurgien-Dentiste

1694, Rue Notre-Dame

Téléphone 2515

Procédés nouveaux pour conserver les dents.  
Travail de première qualité. Dents extraites de plusieurs manières.  
Ratelier complet commandé le matin et livré le soir même.

EUDORE DUBEAU, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste

391, Rue St-Denis

CORNER ONTARIO

MONTREAL

Tout travail de chirurgie ou de mécanique dentaire exécuté avec le plus grand soin.

LA REVUE NATIONALE

# ALBERT GAUTHIER

IMPORTATEUR DE

## D'ORNEMENTS D'EGLISE, BRONZES,

Statues, Vin de Messe, etc.

1677 Rue Notre-Dame

**MONTREAL.**

IMPORTATION DIRECTE DE

Bronze d'églises, Chasubleries brodées or, Dentelles, Galons, Franges, et autres Garnitures pour confection d'ornements.

**STATUES** de toutes descriptions, en plâtre, carton, pierre et fonte de fer.

**CHEMINS DE CROIX**, en peinture bas-relief, chromos, lithographies.

**VINS DE MESSE** de premier choix approuvés pour le Saint-Sacrifice.

MANUFACTURIER DE

**Statues de toutes descriptions**

**CHASUBLERIES**

Bannières, Drapeaux,

ET

**Insignes de Congrégations**

**AUTELS**

En bois, décoré, de toutes dimensions et de tous styles et à des prix très réduits, faits sur plans que nous fournissons sur demande, gratuitement.

SEUL PROPRIETAIRE D'UN

## BREVET D'INVENTION

POUR LE CANADA ET LES ETATS-UNIS

Par un magnifique Candélabre en ivoire à sept lumières mobiles, donnant l'avantage de faire cent changements différents, d'un très joli modèle et beau fini. Dessins en seront adressés avec plaisir à tous clients en faisant la demande.

HAUTEUR: 24 pouces, avec EXTENSION à 42 pouces.

LARGEUR: 33 pouces.

**— PRIX \$32.50 LA PAIRE. —**

A toutes commandes, est réservée bonne attention et satisfaction garantie sous tous rapports.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

LA REVUE NATIONALE

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE  
**The Manufacturers'**

---

Capital autorisé - \$2,000,000  
Surplus au-dessus de 671,000

---

*Président :*

G. GOODERHAM, Président de la Banque de Toronto.

*Gérant pour la Province de Québec :*

J.-F. JUNKIN, - - - - - Montréal

*Bureau de direction pour la Province de Québec :*

Président : ROBERT ARCHER - - - - - Montréal

*Directeurs :*

HON. J.-A. OUMET, M. P., Ministre des Travaux Publics.  
R.-R. McLELLAN, M. P., pour Glengarry.  
A.-G. McBEAN, Marchand de Grains, Montréal.  
J.-D. ROLLAND, Fabricant de Papier, "  
A.-F. GAUDET, Marchand en Gros, "  
D.-D. MANN, Entrepreneur, "  
W.M. STRACHAN, Industriel, "

---

**Les Polices émises par cette Compagnie sont non confis-  
cables et sans condition et la seule clause obligatoire est le  
paiement des primes.**

*C'est une Compagnie Canadienne et c'est la compagnie d'assurance qui possède le plus  
fort capital du continent.*

*Cette Compagnie fera des avances comme prêts sur la garantie de ses polices ;*

*L'immense somme d'affaire qui est déjà en voie prouve qu'elle a la confiance du  
public ;*

*Le nombre considérable de ses riches actionnaires garantit amplement le règlement de  
toutes les obligations de la Compagnie.*

*Dans chaque cas, les primes sont réduites aussi bas que le permet une sûreté absolue ;*

*Les taux sont les meilleurs et vous épargnez de l'argent en vous assurant dans cette  
Compagnie ;*

*Quatre-vingt-dix pour cent de toute accumulation de profits échoit aux assurés.*

*On peut obtenir tous autres renseignements des Gérants du Département Français.*

**BELLEW & LeMOINE,**

*Gérants du Département Français.*

**Chambre 4a, No 182, rue St-Jacques,**

On demande de bons agents.

**MONTREAL.**

---

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale.*



**VIN**  
**ST MICHEL**

Le plus efficace, le plus énergique des  
Toniques-Stimulants; guérit infailiblement:

**ANEMIE, FAIBLESSE,  
DYSPEPSIE.**

Trois petits verres par jour suffisent  
pour rendre

**L'Appétit meilleur,  
La Digestion facile,  
Le Sommeil paisible.**

LE  
**VIN ST MICHEL**  
donne.

**La Santé aux malades,  
La Force aux faibles.**

**EN VENTE PARTOUT.**

Mongeneis, Boivin & Cie, Montreal,  
Seuls Agents pour le Canada.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la Revue Nationale.

LA REVUE NATIONALE

# ARCAND FRERES

111 Rue St-Laurent, coin Lagauchetière

Comptoir Général des Toiles Hygiéniques KNEIPP



Comptoir Général des Toiles Hygiéniques KNEIPP

Marchands de Nouveautés

## INSTITUT KNEIPP de MONTREAL

2082, Rue Ste-Catherine, près de la rue Bleury

CONSULTATIONS DU MEDECIN:

*De 10 h. à Midi et de 2 h. à 4 h.*

Affusions, Douches, Vairs, Salles de Reaction . . . .

Chambres :: Pension à la Kneipp.

Telephone Bell 3468.



*Dr. Kneipp*

LA REVUE NATIONALE  
ACHETEZ DIRECTEMENT

— DE —

# Simpson, Hall, Miller & Co.

1794, RUE NOTRE-DAME

— FABRICANTS —

D'Articles en Argent Massif et en Argent Plaqué,  
Poterie Artistique, Riche Verrerie Polie,  
Lampes de Salon et de Banquet en grande variété.

CHAMBRE D'ETALAGE :

1794, rue NOTRE-DAME. Montréal

A.-J. WHIMBEY,

In

Gérant pour le Canada.

STEINWAY....  
CHICKERING

PIANOS



.....PREMIERS PIANOS DE L'UNIVERS.....  
VENDUS A L'ELITE DES PEUPLES DE TOUTES LES NATIONS.

NOUS VENDONS EGALEMENT DES PIANOS  
D'AUTRES MANUFACTURES, DEPUIS.....

**\$300.00**  
Et au-dessus.

CONDITIONS DE PAIEMENT TRES LARGES A PARTIR DE \$10.00  
PAR MOIS.



213, rue St-Jacques

MONTREAL.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.